

Destination : Zebra, station polaire

Alistair MacLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Destination:

Zebra



Station Polaire

ALISTAIR MacLEAN



Alistair MacLean

Destination : Zebra station polaire

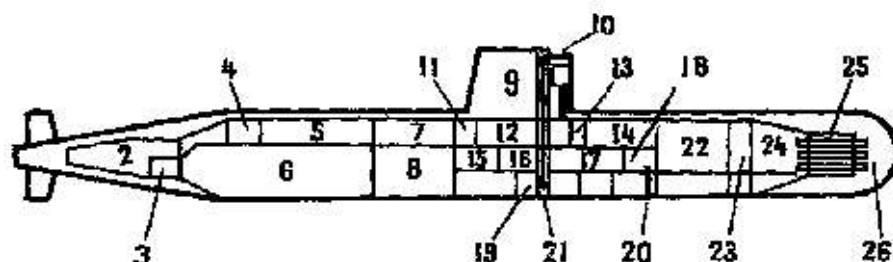
(Ice Station Zebra)

1963

Roman

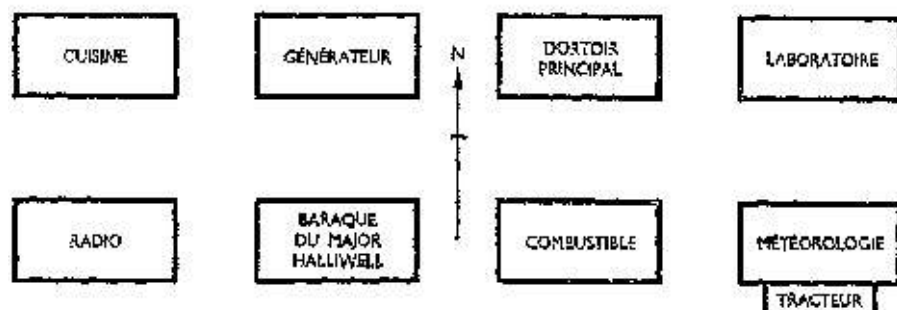
Le Livre de Poche

DOLPHIN



- | | |
|--------------------------------------|--|
| 1. Gouvernail | 14. Carré |
| 2. Poste arrière | 15. Appareil de navigation par inertie |
| 3. Laboratoire nucléaire | 16. Local électronique |
| 4. Poste de manœuvre | 17. Logements de l'équipage |
| 5. Manœuvre des machines | 18. Cuisine |
| 6. Machine | 19. Magasin médical |
| 7. Course au-dessus du réacteur | 20. Vide-détritus |
| 8. Réacteur | 21. Périscope (rentré) |
| 9. Voile | 22. Magasin à torpilles |
| 10. Passerelle | 23. Compartiment d'abordage |
| 11. Local de la Radio (bâbord) | 24. Poste des torpilles |
| 12. Poste central | 25. Tubes lance-torpilles |
| 13. Chambre du commandant (à bâbord) | 26. Portes avant des tubes |
| Infirmierie (à tribord) | |

ZEBRA



I

Le capitaine de frégate James D. Swanson, de la marine américaine, était petit, grassouillet, proche de la quarantaine. Il avait des cheveux très noirs, une figure rose de chérubin, des rides permanentes, creusées par le rire, partant des yeux et tournant autour de la bouche. Le type même du boute-en-train, dans une soirée où les convives laissent leurs soucis au vestiaire en même temps que leur chapeau et leur manteau... Telle fut du moins ma première impression. Mais, je me dis que l'homme choisi pour commander le plus récent et le plus puissant sous-marin nucléaire devait posséder d'autres qualités ; je l'examinai donc de nouveau, et vis alors ce que le brouillard, tombant sur la Clyde, avec le crépuscule d'hiver, m'avait empêché de remarquer : ses yeux. Ce n'étaient assurément pas ceux du bon vivant traditionnel. Ils étaient clairs et gris, et je n'en avais jamais vu d'aussi froids ; il devait s'en servir comme un dentiste de sa sonde, un chirurgien de sa lancette, un savant de son microscope électronique. Des yeux qui prenaient votre mesure. Il prit tout d'abord la mienne, puis regarda le papier qu'il tenait à la main : rien n'indiqua les conclusions auxquelles il arrivait : « Désolé, docteur Carpenter, me dit-il d'une voix calme, courtoise, mais sans véritable regret, en remettant le télégramme dans son enveloppe pour me le rendre. Je ne peux considérer ce télégramme comme une autorisation suffisante de vous prendre à mon bord. N'y voyez rien de personnel, mais j'ai des ordres.

— Vous ne pouvez le considérer comme une autorisation suffisante ? dis-je, en retirant le télégramme de l'enveloppe pour montrer la signature. Elle ne vient pas, me semble-t-il, du laveur de carreaux de l'Amirauté ? »

Ce n'était pas spécialement drôle. Et, en effet, les rides de l'hilarité ne s'accrochèrent que faiblement sur la face de mon interlocuteur.

« L'amiral Hewson, dit-il d'un ton net, commande les forces orientales de l'OTAN. Lors des exercices, je passe sous son commandement, mais, à tous les autres moments, je relève directement de Washington, et nous sommes dans une de ces périodes. Excusez-moi, mais vous auriez très bien pu vous faire envoyer ce télégramme de Londres par n'importe qui. Il n'est même pas transcrit sur une formule réglementaire de la marine. »

Il ne se trompait pas. Pourtant ses soupçons étaient sans objet.

« Vous pouvez toucher le signataire par le radiotéléphone, commandant.

— C'est exact, mais cela ne changerait rien. Seuls des citoyens américains accrédités peuvent monter à bord de ce bateau. Et l'autorisation doit venir de Washington.

— Du directeur de la guerre sous-marine ou du commandant des sous-marins de l'Atlantique ? Soyez assez aimable pour leur envoyer un télégramme par radio, en leur demandant de prendre contact avec l'amiral Hewson. Le temps presse, commandant. »

J'aurais pu ajouter qu'il avait commencé à neiger et que j'avais de plus en plus froid, mais je m'en abstins.

Il réfléchit un instant, acquiesça et gagna un téléphone amovible, relié par un long fil à la forme sombre qui se trouvait à nos pieds. Il prononça quelques mots à voix basse, puis raccrocha. Avant qu'il eût pu me rejoindre, trois personnages en duffle-coat arrivèrent par une autre passerelle. Le plus grand, mince, blond filasse, donnait l'impression d'avoir un cheval entre les jambes. Il avait un peu d'avance sur les autres. Le commandant Swanson lui fit signe d'approcher.

« Le lieutenant de vaisseau Hansen, mon second. Il s'occupera de vous jusqu'à mon retour.

— Je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi, répondis-je doucement. Ma croissance est terminée et je ne m'ennuie jamais.

— Je vais faire le plus vite possible, docteur Carpenter », dit Swanson, et il s'éloigna rapidement.

Assurément, le chef des sous-marins de l'Atlantique ne recrutait pas ses commandants sur les bancs de Central Park. J'avais essayé d'embarquer sur le bateau de Swanson. Si je n'y étais pas autorisé, il était bien résolu à ne pas me laisser repartir avant que mes raisons n'eussent été pleinement élucidées. Hansen et les deux autres, pensai-je, devraient être les trois hommes les plus grands du bord.

Je contemplai la grande forme noire, qui gisait presque à mes pieds. Jamais je n'avais vu de sous-marin nucléaire, et le *Dolphin* ne ressemblait à rien de ce que je connaissais. Il avait sensiblement la même longueur qu'un sous-marin océanique de la dernière guerre, mais la ressemblance s'arrêtait là. Son diamètre était au moins le double de celui d'un submersible conventionnel. Il n'affectait pas vaguement l'aspect d'un bateau ordinaire mais il était presque parfaitement cylindrique ; au lieu de l'avant en forme de « V », le sien était hémisphérique. Pas de pont ; les bords arrondis ne laissaient, au sommet de la coque, qu'un passage étroit, si glissant et si traître qu'une main courante y était installée pendant le séjour au port. À une trentaine de mètres de l'étrave, le kiosque, effilé et pourtant massif, se dressait à plus de vingt pieds au-dessus du pont, faisant penser à la

nageoire dorsale de quelque requin monstrueux. À mi-hauteur, et à angle droit, se trouvaient les barres de plongée auxiliaires. La brume et la neige m'empêchèrent de voir au-delà. D'ailleurs, mon excitation faiblissait. Je n'avais qu'un mince imperméable, et le vent d'hiver me mordait la peau.

« Personne ne nous a commandé de mourir de froid, dis-je à Hansen. Si nous allions à cette cantine ? Vos principes vous interdisent-ils d'accepter une tasse de café du docteur Carpenter, l'espion bien connu ?

— Quand il s'agit de café, je n'ai plus de principes, mon ami, répondit-il en souriant. Surtout ce soir. On aurait dû nous dire que les hivers écossais étaient aussi rudes ! Rawlings, avertissez le commandant que nous nous mettons à l'abri des intempéries. »

Tandis que Rawlings allait au téléphone, Hansen avança vers la cantine éclairée au néon, me fit entrer le premier et se dirigea vers le comptoir, tandis que le troisième personnage, de la taille et de la complexion d'un ours blanc, me poussait vers un siège d'angle. Avec moi, ils ne prenaient aucun risque !... Hansen et Rawlings revinrent. Le premier s'assit à mon côté, tandis que le second prenait place en face.

« Du beau travail ! fis-je, appréciateur. Vous avez l'esprit assez soupçonneux, hein ?

— Pas du tout, répondit Hansen. Nous sommes trois braves gars qui exécutons nos ordres. C'est le commandant Swanson qui est soupçonneux. Pas, Rawlings ?

— Ça oui, capitaine ! Pour ce qui est de la sécurité, le commandant est très méfiant.

— Est-ce que cela ne vous met pas dans l'embarras ? demandai-je. J'aurais pensé que, puisque vous partez dans moins de deux heures, la présence de tous était nécessaire à bord.

— Continuez, docteur, vous m'intéressez vraiment, dit Hansen, dont les yeux bleus arctiques semblaient vouloir dire le contraire.

— Vous êtes prêts à tenter ce voyage sous la banquise ? » demandai-je encore, avec un sourire.

Tous étaient accordés sur la même longueur d'ondes. Ils ne se regardèrent même pas, mais, dans un parfait unisson, se rapprochèrent de moi. Hansen attendit, détendu en apparence, que la serveuse eût apporté quatre bols de café fumant. Puis il reprit, du même ton encourageant :

« Allez-y, mon ami. Rien ne nous plaît plus que les renseignements de premier ordre qu'on se communique dans les cantines. Comment savez-vous où nous allons ? »

Je voulus passer la main dans l'échancrure de mon manteau, mais la main de Hansen arrêta mon geste.

« Ce n'est pas que nous soyons soupçonneux, dit-il, sur un ton d'excuse, mais les sous-mariniers ont les nerfs à fleur de peau, à cause de leur vie dangereuse. Nous avons, aussi, une belle collection de films à bord du *Dolphin*. Quand un homme passe la main sous son manteau, ce n'est pas toujours pour vérifier la présence de son portefeuille. »

Je repoussai son bras. Ce ne fut pas facile, car la marine américaine donne à ses sous-mariniers un régime riche en protéines. Je parvins pourtant à me dégager sans me rompre un vaisseau sanguin, et je tirai de ma poche un journal plié.

« Vous voulez savoir comment je sais où vous allez ? Je sais lire, tout simplement. Voici un journal de Glasgow que j'ai acheté à l'aérodrome de Renfrew, il y a une demi-heure. »

Hansen se frotta le poignet pensivement, puis sourit :

« Où avez-vous obtenu votre doctorat ? En pratiquant l'haltérophilie ?... Quant à ce journal, comment avez-vous pu vous le procurer il y a une demi-heure ?

— Je suis venu en hélicoptère.

— J'en ai entendu un arriver il y a quelques minutes. Mais c'était un des nôtres.

— Il portait l'inscription *U.S. Navy*, en lettres de quatre pieds. Le pilote passait son temps à mâcher du chewing-gum et à réclamer un prompt retour en Californie.

— Avez-vous dit cela au commandant ?

— Il ne m'a guère laissé le temps de dire quelque chose.

— Il a beaucoup à penser et beaucoup à prévoir », dit Hansen en dépliant le journal.

Il n'eut pas à chercher longtemps, la manchette couvrait sept colonnes.

« Voilà ! fit le capitaine Hansen d'un ton à la fois découragé et irrité. Nous prenons toutes les précautions possibles, dans ce patelin perdu, pour garder le secret sur notre mission et sur notre destination. Et qu'est-ce que je trouve dans cette sacrée feuille de chou ? Tous les détails les plus confidentiels étalés en première page !

— Vous voulez rire, capitaine ? dit l'homme à la face rougeaude et à l'aspect d'ours polaire, dont la voix semblait monter des bottes.

— Mais non, je ne plaisante pas, Zabriski, répondit Hansen, comme tu t'en rendrais compte aussitôt si tu avais appris à lire. « Un sous-marin nucléaire à la rescousse. » « Raid dramatique vers le pôle nord. » Mais oui, le pôle nord ! Il y a une photographie du *Dolphin*, et une du commandant. Grand Dieu, il y en a même une de moi ! »

Rawlings tendit sa main velue et prit le journal, pour examiner une image assez floue de l'homme qu'il avait devant lui.

« Ah ! la voilà ! Pas très flattée, capitaine. Mais, indiscutablement la ressemblance y est. Le photographe a su prendre l'essentiel.

— Vous ignorez les principes les plus élémentaires de la photographie, observa Hansen avec mépris. Écoutez ça ! « Londres et Washington viennent de faire paraître aujourd'hui, un peu avant midi (G.M.T.) le communiqué suivant :

» Étant donné les conditions critiques dans lesquelles se trouvent les survivants de la station dérivante Zébra, et l'échec de tous les moyens conventionnels qui auraient permis de les recueillir ou d'entrer en contact avec eux, la marine américaine a volontiers accepté d'envoyer le sous-marin nucléaire *Dolphin* à toute vitesse pour essayer de les sauver.

» Le *Dolphin* est rentré ce matin, à l'aube, à sa base de Holy Loch, en Écosse, après avoir effectué d'importants exercices avec les forces navales de l'OTAN dans l'Atlantique oriental. Il est commandé par le capitaine de frégate James D. Swanson. On espère qu'il pourra appareiller dès ce soir, vers dix-neuf heures. »

« Dans son laconisme, ce communiqué annonce le début d'une entreprise de sauvetage, désespérée et dangereuse, qui doit être sans précédent dans l'histoire de l'Arctique. Voilà maintenant soixante heures...

— Vous dites « désespérée », capitaine ? demanda Rawlings, en fronçant les sourcils. Et « dangereuse » ? Le commandant va demander des volontaires ?

— Inutile. J'ai sondé les quatre-vingt-huit hommes embarqués et tous ont accepté, sans exception.

— Mais vous ne m'avez pas sondé, moi.

— Je vous ai probablement oublié. Maintenant, bouclez-la, laissez parler votre officier en second. « Voilà maintenant soixante heures que le monde a appris, avec consternation, le désastre survenu à la station dérivante Zébra, seule station météorologique britannique dans l'Arctique, un opérateur radio de Bodø, en Norvège, ayant perçu un faible S.O.S. venant du sommet du globe.

« Un autre message, capté il y a moins de vingt-quatre heures par le chalutier britannique *Morning Star*, qui pêche dans la mer de Barentz, donne à penser qu'après l'incendie de mazout, qui a détruit la plus grande partie de la station Zébra, aux premières heures de mardi, la situation des survivants est complètement désespérée. Leurs réserves de combustible disparues, leurs vivres brûlés, ils ne pourront résister très longtemps aux températures de 50 degrés sous zéro, qui règnent actuellement dans cette région.

« On ignore si toutes les baraques préfabriquées, dans lesquelles habitaient les membres de l'expédition, ont été détruites.

« La station dérivante Zébra, installée seulement à la fin de l'été dernier, se trouve à présent sensiblement au point : 85° 40' latitude Nord, 21° 30' longitude Est, soit approximativement à 500 kilomètres

du pôle Nord. On ne peut préciser davantage cette position, à cause de la dérive de la banquise, qui avance dans le sens des aiguilles d'une montre.

« Au cours des trente dernières heures, des bombardiers supersoniques américains, britanniques et soviétiques ont exploré cette banquise, pour essayer d'apercevoir la station Zébra. Ils n'ont pu y parvenir, faute de connaître avec précision la position de cette station, faute de visibilité, du fait que la nuit est permanente dans l'Arctique en cette période de l'année, et faute de conditions météorologiques plus favorables.

— Ils n'ont pas besoin de la voir directement, observa Rawlings. Étant donné les instruments que possèdent ces bombardiers, ils sont capables de repérer un oiseau, rien qu'à son chant, à une centaine de kilomètres. Il suffit que l'opérateur de la station continue à émettre, pour servir de balise sonore.

— L'opérateur radio est peut-être mort, répliqua Hansen, ou son poste démolí, ou bien il n'a plus de combustible pour celui-ci. Tout dépend de la source d'énergie qu'il utilisait.

— Un Diesel électrogène, dis-je. Il a aussi une batterie de piles, mais il la ménage peut-être, la gardant pour les cas d'urgence. Il possède également un émetteur fonctionnant à la main.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda Hansen.

— J'ai dû le lire quelque part.

— Ah oui ! » fit-il en me regardant sans expression. Puis il reprit le journal : « Moscou signale que la *Dvina*, brise-glace atomique le plus puissant du monde, a appareillé de Mourmansk il y a une vingtaine d'heures et se dirige à grande vitesse vers la banquise. Les spécialistes n'en attendent pas beaucoup, la banquise s'étant épaissie, à cette époque de l'année, et devant défier les efforts de n'importe quel brise-glace, même ceux de la *Dvina*.

« Le recours au sous-marin *Dolphin* paraît constituer l'ultime et faible espoir pour les survivants de la station Zébra, vraisemblablement condamnés. Les chances de succès doivent être considérées comme extrêmement faibles. Le *Dolphin* devra naviguer sous la calotte glaciaire pendant plusieurs centaines de kilomètres, et les possibilités d'émerger, ou de repérer les survivants, sont très réduites. Mais, indiscutablement, si un bateau peut encore quelque chose, c'est le *Dolphin*, orgueil de la flotte nucléaire américaine. »

Hansen lut silencieusement pendant une minute.

« Voilà tout l'intéressant, dit-il enfin. Le reste donne les détails connus sur le *Dolphin*, et le journal se couvre de ridicule en présentant l'équipage comme l'élite de l'élite de la marine américaine. »

Rawlings avait un air vexé. Zabriski sourit, prit un paquet de

cigarettes dans sa poche, le fit circuler, et demanda :

« Mais qu'est-ce que ces idiots peuvent bien faire au sommet du monde ?

— De la météorologie, petite tête ! répondit Rawlings. Tu n'as pas entendu ce que disait le capitaine ? Une station météorologique, tu piges ?

— Ça ne les empêche pas d'être mabouls. Pourquoi font-ils ça, capitaine ?

— Adresse-toi au docteur Carpenter, répondit Hansen, le regard perdu à travers les vitres, comme s'il apercevait déjà les hommes isolés sur l'immensité de la banquise. Il est certainement mieux renseigné que moi.

— Le peu que je sais n'a rien de mystérieux ni de sinistre, fis-je. Les météorologues considèrent l'Arctique et l'Antarctique comme les deux grandes régions où s'élabore le temps qui règne sur les autres régions du globe. Nous sommes maintenant assez bien renseignés sur l'Antarctique, mais continuons d'ignorer à peu près tout de l'Arctique. Aussi choisit-on un glaçon convenable, et y met-on des baraques remplies de techniciens et d'appareils, qu'on laisse dériver pendant environ six mois. Les Américains ont déjà équipé deux ou trois de ces stations, et les Russes au moins dix. Surtout au nord-est de la Sibérie, si je suis bien informé.

— Comment établit-on ces camps, Doc ? demanda Rawlings.

— Les méthodes diffèrent. Vous autres, Américains, préférez faire l'opération en hiver, quand la banquise gèle suffisamment pour permettre à des avions d'atterrir. Un zinc s'envole habituellement de Point Barrow, en Alaska, et cherche un glaçon convenable. Même quand la banquise est très compacte, les spécialistes peuvent reconnaître les morceaux qui tiendront encore au moment du dégel. Alors des avions à ski transportent les baraques, le matériel, les approvisionnements et enfin les hommes. Le camp s'organise peu à peu.

« Les Russes préfèrent utiliser un bateau, en été. Habituellement le *Lénine*, brise-glace nucléaire. Il se fraie un chemin à travers la banquise, dépose matériel et personnel sur la glace, et repart avant les grands froids. Nous avons eu recours à cette méthode pour Zébra, notre seule station dérivante. Les Russes nous ont prêté le *Lénine* – tous les pays sont prêts à favoriser les explorations météorologiques, car tous en profitent – qui nous a conduits assez loin, au nord de la Terre François-Joseph. Zébra s'est déjà déplacé considérablement à partir de sa position initiale. La banquise polaire, tout en haut de l'océan Arctique, ne suit pas tout à fait la rotation de la terre dans le sens ouest-est, et prend donc un léger retard vers l'ouest. Actuellement, la station se trouve à peu près à 650 kilomètres au nord

du Spitzberg.

— Ça ne les empêche pas d'être cinglés, observa Zabriski qui me regarda pendant un moment avant de demander : — Vous êtes dans la marine anglische, Doc ?

— Excusez les manières de Zabriski, docteur Carpenter, dit sèchement Rawlings. Mais il ne possède pas les avantages que les autres considèrent comme allant de soi. Je veux dire qu'il est né sur le Bronx.

— Je ne voulais pas vous vexer, dit tranquillement Zabriski. La marine royale, quoi ! Vous en faites partie ?

— Dites que je lui suis rattaché.

— D'une manière assez souple, assurément, observa Rawlings. D'où vous vient ce désir de passer des vacances en Arctique ? Il y fait sacrément froid, c'est moi qui vous le dis.

— Les hommes de la station Zébra auront grand besoin de soins médicaux... S'il existe des survivants, bien entendu.

— Nous avons déjà un médecin à bord et il se tire pas mal d'affaire avec un stéthoscope, à ce que racontent ceux qui ont été traités par lui. Un charlatan de bonne réputation !

— Surveille tes paroles, dit sévèrement Zabriski.

— Excusez-moi. Je n'ai pas souvent l'occasion de causer avec quelqu'un d'aussi bien élevé que moi. Cela m'a échappé. Je veux dire que le *Dolphin* est parfaitement prêt au point de vue médical.

— Je n'en doute pas un seul instant, répondis-je en souriant. Mais les survivants, si nous en trouvons, peuvent souffrir de gelures, et probablement de gangrène. Or, c'est là ma spécialité.

— Vraiment ? fit Rawlings. Je me demande comment on peut se spécialiser en pareille matière. »

Hansen eut un sursaut et cessa de regarder au-dehors.

« Le docteur Carpenter ne risque pas de condamnation à mort, dit-il doucement. Le jury aurait plutôt tendance à l'acquitter. »

Ils m'acquittèrent. Cette familiarité entre officiers et hommes, cette camaraderie naturelle, cette tolérance mutuelle, je les avais déjà rencontrés chez des équipages de bombardiers de la R.A.F., groupe fermé de spécialistes admirablement entraînés, qui se savaient dépendants les uns des autres. Cette familiarité ne risquait pas de relâcher la discipline ; ce serait plutôt l'inverse ; une discipline librement consentie, où chaque homme regardait son voisin non seulement comme un technicien de grande valeur mais aussi comme un être humain. Manifestement, un certain nombre de règles non écrites gouvernaient le comportement de ces hommes. Tout en paraissant manquer de respect envers le lieutenant de vaisseau Hansen, Rawlings et Zabriski n'auraient jamais franchi une certaine limite ; quant à Hansen, il évitait soigneusement de faire jouer son

autorité dans les remarques adressées aux deux marins, mais à aucun moment on ne pouvait douter qu'il fût le chef.

Rawlings et Zabriski s'embarquèrent dans une longue discussion sur les démérites de Holy Loch en particulier et de l'Écosse en général, comme base de sous-marins. Une jeep passa devant les fenêtres ; les flocons de neige voletaient dans les faisceaux de ses phares. Rawlings, s'arrêtant au milieu d'une phrase, bondit sur ses pieds, puis se rassit lentement.

« Le mystère s'épaissit, annonça-t-il.

— Vous avez vu qui c'était ? demanda Hansen.

— Oui. Andy Bandy, en personne !

— Qui ?

— Le vice-amiral John Garvie, de la marine américaine, capitaine.

— L'amiral Garvie commande les forces américaines de l'OTAN, me dit Hansen en souriant. Voilà qui devient intéressant ! Que peut-il bien faire par ici ?

— La troisième guerre mondiale vient d'éclater, annonça Rawlings. C'est l'heure du premier Martini de l'amiral, et il faut au moins une telle crise...

— Il n'était pas, par hasard, dans la vis qui vous a amené de Renfrew cet après-midi ? me demanda Hansen.

— Non.

— Vous ne le connaissez pas personnellement ?

— Je n'ai jamais entendu parler de lui.

— De plus en plus curieux ! »

Quelques minutes s'écoulèrent. Manifestement, les trois hommes se demandaient ce que signifiait l'arrivée de l'amiral. Puis, la porte s'ouvrit, laissant entrer un courant d'air glacé. Un marin en manteau bleu vint à notre table.

« Capitaine, le commandant désire que vous lui ameniez le docteur Carpenter. »

Hansen eut un geste approbateur, se leva, et sortit. La neige tombait moins fort ; la nuit approchait vite, et la brise du nord était mordante. Hansen se dirigea vers la passerelle la plus proche, s'arrêta un instant pour regarder des marins et des ouvriers, aux allures spectrales, qui descendaient lentement une torpille par le panneau avant ; puis il continua jusqu'à la passerelle de l'arrière. Quand nous y arrivâmes, il me dit :

« Attention, Doc. Ça glisse un peu par ici. »

La perspective de faire un plongeon dans les eaux glacées d'Holy Loch me rendit extrêmement prudent. Nous entrâmes sous le capot de toile protégeant le panneau arrière, puis nous descendîmes, par une échelle d'acier verticale, dans une chambre des machines méticuleusement propre, remplie d'un arroi déconcertant d'appareils

et de tableaux de commande, qu'éclairaient des lampes fluorescentes.

« Vous ne me bandez pas les yeux, capitaine ? demandai-je.

— Inutile, fit-il en souriant. Si tout va bien, ce n'est pas nécessaire. Ce ne l'est pas davantage dans le cas contraire, car si vous passez les prochaines années derrière des barreaux, vous ne pourrez raconter à personne ce que vous aurez vu. »

Je le suivis vers l'avant. Un tapis de caoutchouc étouffait le bruit de nos pas. Nous passâmes devant deux grosses machines, manifestement des turbo-générateurs pour la production de l'électricité, et d'autres appareils, franchîmes une porte et nous engageâmes dans une coursive très étroite, longue d'une dizaine de mètres. En y avançant, je pris conscience d'une vibration sourde qui se produisait sous mes pieds. Le réacteur nucléaire devait se trouver de ce côté. Il existait des panneaux circulaires dans la coursive ; manifestement des tapes pour les épais hublots, seuls moyens de surveiller la fournaise atomique, située au-dessous de nous.

Nous franchîmes une nouvelle porte et débouchâmes dans ce qui était évidemment le centre de commande du *Dolphin*. À gauche, un local pour la radio, derrière une cloison ; à droite tout une batterie d'appareils et de cadrans à l'usage mystérieux ; droit devant, une grande table à cartes. Au-delà, au centre, des revêtements épais de mât, puis, plus sur l'avant encore, le massif des périscopes jumeaux. Ce poste central était deux fois plus vaste que celui des sous-marins conventionnels que j'avais vus ; pourtant le moindre pouce des parois était occupé par un instrument ou par un appareil à l'aspect extrêmement compliqué ; le plafond lui-même disparaissait presque sous une abondance de câbles et de tuyaux de tout genre.

La partie bâbord avant ressemblait au poste de commande d'un avion à réaction moderne. Deux espèces de « manches à balai », en face de deux tableaux de manomètres. En arrière, une chaise de cuir, avec une ceinture pour maintenir le barreur. Je me demandai quelles violentes manœuvres pouvait accomplir le *Dolphin*, pour justifier la présence de ces ceintures.

De l'autre côté de la coursive, qui continuait vers l'avant, se trouvait un autre local, également isolé par une cloison. Rien n'indiquait ce que cela pouvait être et je n'eus pas le temps de m'étonner. Hansen s'arrêta devant la première porte à gauche et frappa. La porte s'ouvrit, je vis le commandant Swanson.

« Ah ! vous voilà, fit-il. Désolé de vous avoir fait attendre, docteur Carpenter. Nous partirons à dix-huit heures trente, John (Hansen). Tout peut-il être prêt pour ce moment ?

— Cela dépendra de la rapidité de rembarquement des torpilles, commandant.

— Nous n'en prenons que six.

— Toutes dans les tubes ? demanda Hansen, sans autre commentaire.

— Dans les berceaux. Nous aurons à y travailler.

— Pas de rechanges ?

— Pas de rechanges. »

Hansen inclina la tête et partit. Swanson me fit entrer dans sa cabine et ferma la porte.

Cette cabine du commandant était à peine plus grande qu'une cabine téléphonique. Une couchette encastrée, un lavabo pliant, un bureau minuscule avec un siège, également pliant, un placard, quelques-répétiteurs au-dessus de la couchette, rien de plus. En essayant de pratiquer le twist, on se serait causé une dizaine de fractures, sans que les pieds quittassent le centre du plancher.

« Docteur Carpenter, dit Swanson, je voudrais vous présenter à l'amiral Garvie, chef des forces navales américaines. »

L'amiral Garvie posa le verre qu'il tenait, se leva de l'unique siège et me tendit la main. L'espace entre ses genoux me fit comprendre son surnom. Comme Hansen, c'était un cavalier. En cet homme à la figure colorée, cheveux et sourcils blancs et des yeux bleus pétillants, il y avait ce quelque chose d'indéfinissable que possèdent tous les amiraux du monde, quelle que soit leur race ou leur nationalité.

« Très heureux de vous rencontrer, docteur Carpenter, me dit-il. Excusez la réception... euh... plutôt tiède de la part du commandant Swanson. Mais il était dans son droit en agissant ainsi. Ses hommes se sont occupés de vous ?

— Ils m'ont permis de leur payer une tasse de café à la cantine.

— Des opportunistes, ces nucléaires ! dit-il en souriant. Je crains que la réputation de l'hospitalité américaine ne soit compromise. Un peu de whisky ?

— Je croyais que tous les bateaux de la marine américaine étaient secs.

— Exact, mon ami, exact ! Mais on y permet l'usage modéré de l'alcool médical. C'est ma provision personnelle. » Il tira un flacon de sa poche-revolver et chercha un verre à dents convenable. « Avant de s'enfoncer dans les solitudes des Highlands et de l'Écosse, on prend ses précautions quand on est prudent. Je vous dois aussi des excuses, docteur Carpenter. Après avoir vu l'amiral Hewson hier soir, à Londres, je comptais arriver ici de bonne heure, pour persuader le commandant Swanson de vous embarquer. J'ai été retardé.

— Persuader, amiral ?

— Mais oui, persuader. Nos commandants de sous-marins nucléaires sont très susceptibles. À en juger par leur comportement, vous penseriez qu'ils détiennent tous des actions prioritaires à l'*Electric Boat Company* de Groton, où sont construits la plupart de ces engins. »

Il me tendit le verre. — « Bon succès pour le commandant et pour vous ! J'espère que vous trouverez ces pauvres diables. Mais je ne vous donne pas une chance sur mille.

— Nous les trouverons, amiral. Tout au moins le commandant Swanson les trouvera.

— D'où vous vient cette assurance ? ajouta-t-il lentement. Une intuition ?

— Appelons cela ainsi, si vous voulez. »

Il déposa son verre et la lueur disparut de ses yeux.

« L'amiral Hewson s'est montré très évasif à votre sujet. Qui êtes-vous, au juste, Carpenter ?

— Il vous l'a certainement dit, amiral. Simplement un médecin attaché à la marine, pour effectuer...

— Un médecin de marine ?

— Non, pas précisément. Je...

— Un civil, alors ? »

Je fis un signe de tête affirmatif. L'amiral et Swanson échangèrent un regard, qu'ils ne prirent même pas la peine de me dissimuler. S'ils étaient satisfaits d'avoir, non seulement un étranger, mais un civil, à bord du plus récent et du plus secret des sous-marins américains, ils cachaient bien leur sentiment.

« Continuez, dit Garvie.

— C'est tout. J'effectue des études pour les divers services : la façon dont les hommes réagissent dans des conditions extrêmes, dans l'Arctique ou sous les tropiques, sous la non-pesanteur, ou bien sous des pressions très fortes, en essayant d'évacuer un sous-marin. Avant tout...

— D'un sous-marin ? Vous avez navigué sur des sous-marins, docteur Carpenter ? Plongé avec eux ?

— J'y ai été conduit. Les réservoirs dont on se sert pour les exercices ne remplacent pas les conditions de la réalité. »

L'amiral et Swanson paraissaient fort malheureux. Un étranger ?... Mauvais ! Un civil ? Pire ! Mais un civil étranger connaissant les sous-marins, c'était le comble. Je les comprenais sans peine. À leur place, j'eusse éprouvé le même malaise.

« Pourquoi vous intéressez-vous à la station Zébra ? demanda carrément l'amiral Garvie.

— Parce que Londres m'a demandé d'y aller.

— Bien sûr ! L'amiral Hewson me l'a bien fait comprendre. Mais pourquoi vous a-t-on choisi, vous, Carpenter ?

— J'ai quelque connaissance de l'Arctique. On me tient pour un spécialiste des blessures causées par le froid, par les gelures, par la gangrène. Je pourrai sauver des vies ou des membres, là où votre médecin sera impuissant.

— En quelques heures, je rassemblerais une dizaine de ces spécialistes, dit Garvie, d'un ton calme. Des médecins réguliers de la marine, qui plus est. Ce n'est pas une explication suffisante, Carpenter. »

La conversation devenait difficile.

« Je connais la station Zébra, repris-je. J'ai aidé à choisir le site et à installer le camp. Le major Halliwell, son commandant, est mon meilleur ami depuis des années. »

Ces derniers mots n'étaient pas tout à fait exacts, mais je n'avais ni le temps ni le goût d'élaborer une explication complète.

« Bon, fit Garvie. Et vous prétendez toujours être un médecin ordinaire ?

— Mes attributions sont assez souples, amiral.

— Je le crois facilement. Mais, si vous êtes un médocastre banal, comment expliquez-vous ceci, qui vient d'arriver de Washington, en réponse à la question posée par le commandant Swanson à votre sujet ? »

Il me tendit un télégramme où je lus :

« La bonne foi du docteur Neil Carpenter est au-dessus de tout soupçon. Accordez-lui votre confiance totale. Je répète : votre confiance totale. Apportez-lui toute l'aide possible, dans la mesure où cela ne compromettra pas la sécurité de votre bateau et de votre équipage. — *Signé* : Directeur des Opérations navales. »

« C'est vraiment très aimable, de la part du directeur des Opérations navales, observai-je. Mais, avec cette référence, de quoi vous inquiétez-vous ? Cela devrait satisfaire tout le monde.

— Cela ne me satisfait pas, dit Garvie. En fin de compte, c'est moi qui suis responsable de la sécurité du *Dolphin*. Ce document vous donne plus ou moins carte blanche pour faire tout ce que vous voulez, et le commandant Swanson pourrait être conduit à agir contrairement à son propre jugement. Je ne peux pas accepter cela.

— Vous avez des ordres. Pourquoi ne pas leur obéir ? »

Il n'eut pas de réaction violente, pas même un battement de paupières. Ce n'était pas la raison mystérieuse de ma présence qui l'inquiétait, mais la sécurité du sous-marin.

« Si j'estime plus important de conserver le *Dolphin* sur pied de guerre, au lieu de l'expédier dans cette aventure, ou si j'estime que vous constituez un danger pour lui, je peux annuler cet ordre du directeur des Opérations navales. C'est moi qui commande ici. Et je ne suis pas satisfait. »

Le cas était terriblement embarrassant. Il parlait en toute franchise et ne paraissait pas homme à s'inquiéter des conséquences, s'il croyait avoir raison... Je les regardai tous deux assez longuement, comme pour les jauger, mais, en réalité, pour chercher une explication

capable de les satisfaire. Puis baissant la voix, je demandai :

« Peut-on nous entendre de l'autre côté de cette porte ? »

— Je ne le crois pas, répondit Swanson, en baissant aussi la voix.

— Je ne vous ferai pas l'injure de vous réclamer un engagement au sujet du secret. Je tiens pourtant à souligner que je vais parler sous la contrainte, parce que l'amiral Garvie menace de ne pas m'emmener si je ne m'explique pas davantage.

— Il n'y aura aucune conséquence, dit Garvie.

— Comment pouvez-vous le savoir ? D'ailleurs, cela importe peu désormais. Messieurs, voici les faits. La station Zébra est officiellement cataloguée comme une station météorologique, relevant du ministère de l'Air. Elle appartient bien à celui-ci mais ne compte pas plus de deux météorologues qualifiés, dans tout son personnel. »

L'amiral Garvie remplit de nouveau le verre à dents et me le tendit, sans que son expression changeât.

« Vous y trouverez, poursuivis-je, certaines personnes les plus compétentes du monde dans les domaines du radar, de la radio, des infra-rouges, des compteurs électroniques, disposant des appareils les plus perfectionnés. Nous connaissons les signaux employés par les Russes avant l'envoi d'une fusée. Une énorme antenne, à Zébra, intercepte et amplifie aussitôt ces signaux. Le radar et les infra-rouges s'orientent dans ce relèvement ; dans les trois minutes qui suivent le départ de la fusée, son altitude, sa vitesse et sa trajectoire sont connues, avec un degré d'erreur infinitésimal. Les compteurs électroniques font le calcul. Une minute plus tard, ces données sont entre les mains de toutes les stations antimissiles, de l'Alaska au Groenland. Une minute encore, et des fusées à combustible solide s'envolent pour détruire impitoyablement les missiles au-dessus des régions arctiques. En consultant une carte, vous verrez que Zébra se trouve pratiquement au seuil de la région d'où partent les missiles russes. Elle est à des centaines de kilomètres en avant de la Ligne DEW, qui donnait jusqu'ici l'alerte et qui devient périmée.

— On ne me dit rien sur ces régions, observa calmement Garvie. Je n'avais jamais entendu parler de cette ligne. »

Cela ne me surprit pas, car, moi non plus, je ne savais rien de cette ligne avant de l'avoir imaginée. La réaction du commandant Swanson ne manquerait certainement pas d'intérêt quand il constaterait que c'était un mensonge. Nous verrions, alors... Pour le moment, une seule chose comptait : parvenir sur place.

« Il n'y a certainement pas plus d'une dizaine de personnes dans le monde à connaître la vérité, en dehors des membres de la station, continuai-je ! Vous vous ajoutez à ce nombre et vous comprendrez l'importance vitale qui s'attache, pour le monde libre, au maintien de cette base. S'il s'est produit quelque chose, il faut découvrir quoi le

plus rapidement possible, pour réparer les dégâts.

— Je maintiens que vous n'êtes pas un médecin ordinaire, observa Garvie en souriant. Swanson, dans combien de temps serez-vous prêt à appareiller ?

— J'ai à finir l'embarquement des torpilles, à accoster le *Hunley* pour prendre des vivres et des vêtements pour l'Arctique, et je serai prêt, amiral.

— C'est tout ? Est-ce que vous ne vouliez pas effectuer une plongée préalable, pour vérifier vos barres et ajuster votre pesée ? Les torpilles manquantes feront une assez grosse différence.

— C'était avant d'entendre le docteur Carpenter. Maintenant, je désire arriver le plus vite possible. Je vais voir si des rectifications de pesée sont nécessaires. Dans le cas de l'affirmative, nous les effectuerons au large.

— Cela vous regarde, dit Garvie. Je donnerais je ne sais quoi pour partir avec vous. À propos, où allez-vous loger le docteur Carpenter ?

— Il y a de la place pour un matelas dans la chambre du second et de l'ingénieur mécanicien. J'y ai déjà fait porter votre valise, dit-il en souriant.

— La serrure vous a-t-elle donné du mal ? » demandai-je.

Il eut la bonne grâce de rougir légèrement.

« Je n'avais jamais vu pareille serrure sur une valise, avoua-t-il. Elle semble impossible à ouvrir, et c'est ce qui nous rendit si soupçonneux, l'amiral et moi. Comme l'amiral et moi avons encore quelques points à examiner, je vais vous faire conduire chez vous. Le dîner aura lieu à vingt heures.

— J'aime autant éviter ce dîner, merci.

— Personne n'a jamais eu le mal de mer sur le *Dolphin*, je peux vous l'assurer.

— Je préférerais dormir. Je n'ai pratiquement pu fermer les yeux depuis trois jours, et j'ai cinquante heures de voyage dans les jambes. C'est uniquement la fatigue qui me fait parler.

— En effet, c'est un long voyage, dit Swanson en souriant, et j'eus le sentiment qu'il fallait interpréter ce sourire. Où étiez-vous, il y a cinquante heures, docteur ?

— Dans l'Antarctique. »

L'amiral Garvie me lança un regard inquisiteur, mais ne posa plus de question.

II

Je me réveillai avec la lourdeur de quelqu'un qui vient de dormir longtemps. Ma montre marquait neuf heures trente, du matin et non du soir, évidemment. Mon sommeil avait donc duré quinze heures.

Dans la cabine, il faisait nuit. Je me levai pour chercher le commutateur d'éclairage, que je trouvais aisément. Je n'aperçus ni Hansen ni l'ingénieur-mécanicien ; sans doute étaient-ils venus dans l'intervalle. J'observai et écoutai. Soudain je pris conscience du silence absolu, de l'absence de tout mouvement perceptible. J'aurais pu me trouver aussi bien dans mon propre lit. Qu'avait-il bien pu se passer ? Pourquoi, au nom du Ciel, n'étions-nous pas en marche ? J'eusse pourtant juré, la veille, que le commandant Swanson était maintenant aussi pressé que moi.

Je me lavai rapidement dans le lavabo pliant, m'abstins de me raser, passai une chemise, mon pantalon, des souliers, et sortis. Une porte ouvrait à tribord, à quelques pas. J'y entrai. Le carré des officiers, assurément. L'un d'eux déjeunait. Il mâchait lentement un bifteck accompagné d'œufs et de frites, en regardant nonchalamment un magazine, et donnait l'impression de jouir pleinement de la vie. Il avait à peu près mon âge ; grand, avec une tendance à l'embonpoint – fait commun à tous les marins, qui mangent beaucoup et ne se fatiguent guère physiquement – avec des cheveux noirs qui grisonnaient aux tempes et une figure gaie, intelligente. Il se leva et me tendit la main.

« Le docteur Carpenter, sans doute ? Soyez le bienvenu au carré. Je m'appelle Benson. Asseyez-vous. »

Je répondis quelques mots appropriés et demandai :

« Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui nous a retardés ? Pourquoi ne sommes-nous pas en route ? »

— Voilà bien la maladie du monde actuel ! Vite, encore plus vite, toujours plus vite ! Et où tout cela nous conduit-il ?... Je vais vous le dire...

— Excusez-moi ! Il faut que je voie le commandant. »

Je me retournais, mais il me saisit le bras.

« Détendez-vous, docteur Carpenter. Nous sommes en route. Asseyez-vous.

— En route ?... Au large ?... Mais je ne sens absolument rien !

— C'est toujours comme ça à l'immersion de 90 mètres, 100 peut-être, je laisse ces détails aux mécaniciens.

— Aux mécaniciens ?

— Oui, le commandant, l'ingénieur mécanicien et leurs pareils. » Et il agita la main, pour indiquer que ce terme restait très vague dans son esprit. « Vous n'avez pas faim ?

— Nous sommes sortis de la Clyde ?

— Oui, assurément, à moins que la Clyde ne s'étende jusqu'au nord de l'Écosse. Au dernier point, nous nous trouvions dans la mer de Norvège, sensiblement à la hauteur de Bergen.

— Mais nous ne sommes que mardi matin ? dis-je, me sentant stupide.

— Que mardi matin ! fit-il en riant. Si vous pouvez calculer notre vitesse au cours des quinze dernières heures, nous vous serons reconnaissants de conserver le résultat pour vous... Henry ! »

Un maître d'hôtel en veston blanc sortit de ce que je prenais pour l'office. Grand, le teint sombre, l'expression lugubre d'un épagneul dyspepsique.

« Encore des frites, Doc ? demanda-t-il.

— Vous savez très bien que je ne prends qu'une fois de ces horribles hydrates de carbone. Au petit déjeuner, en tout cas... Henry, voici le docteur Carpenter.

— Ravi, fit aimablement Henry.

— Le petit déjeuner. Et souvenez-vous que c'est un Britannique. Il ne faut pas qu'il reparte avec une piètre opinion de la chère qu'on sert dans la marine américaine.

— Si des gens, à ce bord, sont mécontents de la nourriture, ils le cachent rudement bien ! Le petit déjeuner ? Le plat principal ? Tout de suite !

— Non, pour l'amour du Ciel ! Pas de plat principal ! Nous autres, Britanniques décadents, ne pouvons envisager de manger certaines choses dès le matin. Les frites font partie de ces choses.

— Bien. »

Et il sortit. Je me tournai vers mon compagnon :

« Le docteur Benson, je suppose ?

— Médecin du *Dolphin*, parfaitement. Le seul, à bord, dont la compétence soit désormais soumise à la concurrence.

— Je suis là uniquement pour la traversée et ne ferai concurrence à personne, je vous assure.

— Je le sais », dit-il rapidement, trop rapidement.

Swanson avait évidemment dit à ses officiers de ne pas trop fréquenter ce Carpenter inquisiteur. Une fois de plus, je me demandai comment réagirait le commandant lorsqu'il découvrirait, en arrivant à la station dérivante, que j'étais un menteur.

« Il n'y a pas assez de travail pour un médecin à bord de bateau. À fortiori pour deux.

— Vous n'êtes pas surmené ?

— Surmené ? Je vais chaque jour à l'infirmerie, où il ne se présente jamais personne. Sauf le matin qui suit notre arrivée au port après une longue croisière. J'ai alors quelques « gueules de bois » à soigner. Ma besogne principale, ce qui est considéré comme ma spécialité, c'est de vérifier les radiations et la pollution de l'atmosphère. À bord des vieux sous-marins, cette atmosphère se gâtait au bout de quelques heures de plongée, et nous devons rester sous l'eau pendant des mois, si c'est nécessaire. Aucune de ces besognes n'est bien fatigante. Nous délivrons un doseur à chaque membre de l'équipage et vérifions périodiquement le film qui enregistre les radiations. Le résultat est toujours inférieur à celui qu'on trouve sur une plage, par une journée modérément chaude.

« En ce qui concerne l'atmosphère, le problème est encore plus simple. Il suffit de s'occuper de l'acide carbonique et de l'oxyde de carbone. Nous possédons un appareil purificateur, qui absorbe l'acide carbonique de la respiration et le rejette à la mer. L'oxyde de carbone – que nous pourrions plus ou moins éliminer, en défendant de fumer, mais ce serait déclencher une mutinerie – est transformé en acide carbonique par un brûleur spécial et expulsé comme l'acide carbonique. Cela ne me préoccupe guère, car j'ai un opérateur qui maintient ses appareils dans les conditions de fonctionnement optimum. » Il soupira. « J'ai aussi tout un appareillage de chirurgie, qui réjouira votre cœur, docteur Carpenter. Une table d'opérations, un fauteuil de dentiste, toute la lyre. Et le cas le plus grave que j'aie eu à soigner fut une brûlure de doigts, chez un cuisinier qui s'était endormi pendant une conférence.

— Une conférence ?

— Il faut bien faire quelque chose pour m'occuper l'esprit. Tous les jours, pendant une couple d'heures, je me tiens au courant de ce qui a paru en médecine, chose fastidieuse, car je n'ai aucune chance d'appliquer jamais ce que j'apprends ainsi. Alors je fais des conférences, sur les endroits que nous devons visiter. Et tout le monde vient les écouter. J'en fais sur la santé générale et sur l'hygiène, et je trouve encore des auditeurs. J'en fais aussi sur le danger de trop manger en ne prenant pas assez d'exercice, mais, là, personne ne m'écoute, je ne m'écoute pas moi-même. C'est au cours d'une de ces conférences que le cuisinier s'est brûlé. Voilà pourquoi notre ami Henry, le maître d'hôtel, prend cette attitude supérieure envers ceux qui devraient manifestement surveiller leur alimentation. Lui-même mange autant que deux d'entre nous, mais, par quelque défaut du métabolisme, il reste maigre comme un coucou, en prétendant que

c'est grâce à son régime.

— Tout cela me paraît, en effet, beaucoup moins rigoureux que la vie d'un médecin de bord ordinaire.

— C'est certain. Mais j'ai aussi une autre occupation, étrangère aux attributions ordinaires d'un médecin de bord : la machine à glace. J'y suis devenu une sorte d'expert.

— Qu'en pense Henry ?

— Henry ?... Oh ! fit-il en riant, il ne s'agit pas de la machine à glace du cuisinier ! Je vous montrerai. »

Henry apporta des plats. J'aurais voulu que les maîtres d'hôtel d'établissements londoniens à cinq étoiles fussent là pour voir ce que doit être un véritable petit déjeuner. Quand j'eus fini, je dis à Benson que ses conférences sur les dangers de l'embonpoint ne le conduiraient pas très loin.

« Le commandant Swanson, me déclara-t-il, a pensé qu'il vous serait agréable de visiter le bateau, je suis à votre entière disposition.

— C'est fort aimable de votre part. Cependant, je désirerais me raser d'abord, m'habiller et avoir un entretien avec le commandant.

— Rasez-vous si cela vous plaît. Personne n'y fera attention. Quant à vous habiller, on ne porte ici qu'une chemise et un pantalon. Par ailleurs, le commandant m'a dit qu'il vous ferait prévenir immédiatement de tout ce qui pourrait présenter de l'intérêt pour vous. »

Je me rasai donc et suivis Benson qui me fit visiter le *Dolphin*. Je dois l'avouer : cette véritable ville sous-marine me fit considérer comme antédiluviens tous les sous-marins britanniques que j'avais connus.

Tout d'abord les dimensions, en elles-mêmes, étaient imposantes. La coque, calculée pour recevoir l'énorme réacteur, équivalait à celle d'un navire de surface de 3 000 tonnes, avec trois ponts, au lieu du seul pont que comporte un sous-marin ordinaire. Ces dimensions, combinées avec un emploi très habile de peintures au pastel pour les divers espaces et pour les courbes, donnaient une étonnante impression de légèreté, et, surtout, d'espace.

Inévitablement, Benson me conduisit à son infirmerie. Jamais je n'en avais vu d'aussi bien équipée ; on pouvait y procéder à une grande opération ou au simple plombage d'une dent. Pour décorer la cloison demeurée complètement libre, Benson avait eu recours à un procédé singulier : tous les personnages de dessins animés y étaient représentés en couleur, de Mathurin à Pinocchio, avec, au centre, une image d'un mètre carré, montrant l'ours Yogi en train de scier les premiers mots d'un écriteau : « *Ne pas donner à manger aux ours.* » La cloison était couverte de ces silhouettes.

« Cela change des pin-ups habituelles, observai-je.

— J'en ai été inondé, répondit Benson, sur un ton de regret, mais n'ai pu les utiliser. C'eût été mauvais pour la discipline. Seulement je ne pouvais pas laisser se créer ici une ambiance de morgue. Ces images réconfortent les malades et les distraient. Il me plaît du moins de l'imaginer, pendant que je cherche à la page 217 du vieux manuel ce dont ils souffrent. »

Nous traversâmes ensuite le carré, les logements des officiers et descendîmes d'un pont pour gagner la salle de séjour de l'équipage. Au passage, Benson me montra les lavabos, d'une propreté irréprochable, et les couchettes immaculées.

« Voici le cœur du bateau, dit-il. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le réacteur nucléaire, mais cette salle. Regardez : *Hi Fi*, Juke box, gramophone, percolateur, machine à crème glacée, cinéma, bibliothèque, refuge de tous les amateurs de cartes. Les anciens sous-mariniers se retourneraient dans leur tombe, s'ils voyaient ça. Par rapport aux conditions préhistoriques dans lesquelles ils vivaient, ils nous considéreraient comme complètement gâtés, comme des bons à rien. C'est peut-être vrai, mais ces gars-là n'avaient pas à rester en plongée durant des mois... C'est également ici que je fais mes conférences soporifiques sur les dangers de la suralimentation. »

Il éleva la voix, au bénéfice de sept ou huit hommes qui fumaient et lisaient en buvant du café. « Constatez vous-même, docteur Carpenter, l'effet de ces conférences. Avez-vous jamais vu des gaillards aussi peu en forme physique ? »

Les hommes sourirent gentiment. Ils avaient manifestement l'habitude de ces propos. Benson exagérait, ils le savaient bien. Chacun paraissait fort capable de se débrouiller, à table, avec un couteau et une fourchette, mais cela n'allait pas plus loin. Tous, grands et petits, avaient le genre de caractère que j'avais déjà observé chez Rawlings et Zabinski : un air de compétence tranquille, une imperturbabilité riieuse, qui en faisait certainement des êtres à part.

Benson me présenta consciencieusement chacun d'eux, me précisa la fonction de chacun et leur déclara à tous que j'étais un médecin de la flotte britannique, venu pour faire une croisière d'acclimatation. Cette explication évidemment imaginée par Swanson et, d'ailleurs, assez proche de la vérité, devait couper court aux spéculations que pouvait susciter ma présence.

Mon guide entra dans un petit local voisin :

« Le poste de purification de l'air, annonça-t-il. Voici l'opérateur Harrison. Tout va bien, Harrison ? »

— Parfaitement bien, Doc. Trente parties de gaz carbonique pour un million. »

Il nota quelques chiffres dans un registre qu'il présenta à Benson. Celui-ci signa, en faisant quelques remarques.

« Ce trait de plume me libère de la moitié de ma tâche quotidienne, dit-il. Inspecter des sacs de blé, des quartiers de bœuf, des piles de pommes de terre et une centaine d'espèces de conserves variées, cela ne vous intéresse pas, je pense.

— Pas particulièrement. Pourquoi ?

— C'est ce que vous trouverez sous la partie avant du pont où nous sommes. Cela paraît énorme, je le sais, mais une centaine d'hommes consomment une quantité de nourriture extraordinaire en trois mois, durée minimum du temps que nous devons rester en mer, en cas de besoin. La vue de tous ces approvisionnements me fait comprendre que je livre une bataille perdue. Allons plutôt voir le cuisinier. »

Il me conduisit à la cuisine, petite pièce carrée, couverte de carreaux et d'acier étincelants. Un personnage filiforme en veston blanc se retourna et sourit à Benson.

« Vous venez goûter le repas de midi ? demanda-t-il.

— Non, répondit sèchement Benson. Le docteur Carpenter. Le chef cuisinier Sam MacGuire, mon ennemi juré. Quel excès de calories vous proposez-vous d'enfoncer dans la gorge des hommes, aujourd'hui ?

— Pas besoin de l'enfoncer ! répondit MacGuire en riant. De la soupe à la crème, de l'aloyau de bœuf, des pommes de terre rôties et autant de purée de pommes que chacun pourra en avaler. Rien que de très nourrissant. »

Benson me montra un gros tube de bronze, épais de 25 centimètres, qui montait à environ 1,20 m au-dessus du plancher de la cuisine. Le fort couvercle était maintenu par des vis.

« Cela peut vous intéresser, docteur Carpenter. Savez-vous ce que c'est ?

— Un autocuiseur ?

— Cela y ressemble, en effet, mais c'est l'appareil à évacuer les détrit. Autrefois, quand un sous-marin devait remonter en surface au bout de quelques heures, il n'y avait pas de problème : on se bornait à vider ces détrit à la mer. Mais ce n'est plus possible quand vous croisez pendant des semaines à 30 mètres de profondeur. L'évacuation des déchets devient dès lors un problème difficile. Ce tube descend jusqu'à la quille du *Dolphin*. Là, une forte tape étanche correspond à celle-ci. Des sécurités empêchent d'ouvrir les deux en même temps, sans quoi c'en serait fini du *Dolphin*. Sam, ou l'un de ses sous-fifres, met les détrit dans des sacs de nylon ou de polythène, les lèste avec des briques...

— Des briques, dites-vous ?

— Des briques. Combien en avons-nous à bord, Sam ?

— Un peu plus d'un millier, au dernier compte, docteur.

— Un véritable chantier de construction ! Ces briques empêchent les sacs de rester en surface même en temps de paix nous n'aimons pas

révéler notre position. On introduit trois ou quatre sacs dans le tube, on referme la porte, on les expulse sous pression. Puis la porte inférieure est refermée. Rien de plus simple !

— En effet ! »

Pour une raison que je ne compris pas, l'appareil exerça sur moi une étrange fascination. Je devais m'en souvenir ultérieurement et me demander si, avec l'âge, je n'avais pas acquis des dons psychiques.

« Cela ne vaut pas tant d'attention, dit gaiement Benson. C'est simplement une version plus perfectionnée du vide-ordures. Continuons, nous avons encore du chemin à faire. »

Il me conduisit à une lourde porte d'acier, dans une cloison latérale. Huit taquets massifs à manœuvrer, puis à replacer après passage.

« Le magasin avant des torpilles », annonça Benson.

Il baissait la voix, car au moins la moitié des seize couchettes alignées contre les parois ou sur les berceaux à torpilles étaient occupées par des hommes, qui dormaient profondément.

« Six torpilles seulement, comme vous pouvez le voir. Normalement nous en prenons douze, plus six dans les tubes. Mais, cette fois, nous n'avons que ces six. Deux, du type téléguidé, ont eu des défauts de fonctionnement pendant les derniers exercices de l'OTAN, et l'amiral Garvie les a fait toutes débarquer pour vérification, à notre retour à Holy Loch. Le *Hunley*, notre navire-dépôt, possède des spécialistes. Malheureusement, nous les avons à peine sorties, hier matin, lorsqu'est arrivé l'ordre d'aller au secours de la station polaire. Le commandant Swanson a insisté pour en garder au moins six. Si un commandant de sous-marin déteste quelque chose, c'est bien de partir sans torpilles. En pareil cas, mieux vaut rester chez soi !

— Ces torpilles ne sont pas en état de fonctionner ?

— Je n'en sais rien. C'est ce que ces guerriers endormis essaieront de découvrir à leur réveil.

— Pourquoi n'y travaillent-ils pas maintenant ?

— Parce que, quand nous avons regagné la Clyde, ils travaillaient depuis soixante heures pour trouver la cause de l'avarie et voir si celle-ci ne s'étendait pas aux autres torpilles. J'ai prévenu le commandant qu'ils tombaient de fatigue et il les a mis au repos. »

Benson s'arrêta devant une autre porte d'acier et l'ouvrit. Il y en avait encore une autre semblable à quatre pieds au-delà. Les seuils se trouvaient à une cinquantaine de centimètres au-dessus du pont.

« Vous en prenez des précautions, en construisant ces bateaux ! m'écriai-je. On a l'impression d'entrer à la Banque d'Angleterre.

— Un bateau nucléaire n'est pas, *ipso facto*, invulnérable aux dangers sous-marins, répliqua Benson. La rupture de la cloison d'abordage a causé la perte de bien des navires. La coque du *Dolphin*

peut supporter d'énormes pressions, mais un choc relativement faible avec quelque objet tranchant, peut l'ouvrir comme un ouvre-boîte. En surface, le grand danger provient des abordages qui, presque toujours, concernent l'avant. Nous possédons en conséquence cette double cloison, et sommes les premiers à l'avoir. Cela rend un peu plus difficile la circulation entre l'avant et l'arrière, mais vous n'imaginez pas combien nous dormons plus tranquillement la nuit. »

Il ferma la porte de derrière et ouvrit celle de l'avant. Nous nous trouvâmes dans le poste des torpilles, étroit compartiment encombré, juste assez long pour permettre de mettre une torpille dans un tube ou de l'en retirer. Ces tubes, aux portes puissantes, étaient disposés en deux rangées verticales de trois. Au plafond, il y avait des rails, avec de fortes chaînes. C'était tout. Pas de couchettes, et je ne m'en étonnai pas. Je n'aurais pas aimé coucher à l'avant des cloisons d'abordage.

Nous revînmes vers l'arrière. Comme nous arrivions dans la salle de l'équipage, un marin vint m'annoncer que le commandant désirait me voir. Au poste central, Swanson m'attendait près du local de la radio.

« Bonjour, docteur. Vous avez bien dormi ?

— Pendant quinze heures ! Qu'en dites-vous ? Et j'ai encore mieux déjeuné. Que se passe-t-il, commandant ? »

Il s'était sûrement passé quelque chose, car, pour une fois, Swanson ne souriait pas.

« Un message au sujet de la station Zébra vient d'arriver. Il faut le déchiffrer, mais c'est l'affaire de quelques minutes. »

J'eus le sentiment que, déchiffré ou non, mon interlocuteur savait déjà ce que le message contenait.

« Quand avons-nous fait surface ? demandai-je, sachant qu'un sous-marin perd tout contact par radio dès qu'il plonge.

— Pas depuis notre départ de la Clyde. Nous sommes à près de 90 mètres d'immersion, en ce moment.

— Et il s'agit d'un radio-télégramme ?

— De quoi d'autre pourrait-il s'agir ? Les temps ont changé. Nous sommes obligés d'émerger pour émettre, mais nous recevons jusqu'à notre profondeur maximum. Quelque part au Connecticut se trouve le plus puissant émetteur du monde, opérant sur une longueur d'onde extrêmement faible, qui nous permet de l'entendre très facilement à cette immersion. En attendant, venez donc voir nos barreaux. »

Il me présenta au personnel du poste central, en s'abstenant, comme Benson, de faire la moindre différence entre un officier et un matelot. Il s'arrêta finalement devant un officier, assis derrière le périscope, un tout jeune homme dont il semblait que la place fût au collège.

« Will Raeburn, dit Swanson. Normalement, nous ne lui prêtons

pas attention, mais, après notre arrivée sous la glace, il devient l'homme le plus important du bord. C'est notre officier de navigation. Sommes-nous perdus, Will ?

— Nous sommes exactement ici, commandant. »

Il montra un minuscule point lumineux dans la mer de Norvège, sur une carte sous verre.

« Le gyro et les *Sins* concordent exactement.

— Vous avez le droit d'être surpris, docteur Carpenter, dit Swanson. L'enseigne Raeburn est bien trop jeune pour avoir déjà commis des *Sins* (péchés, en anglais) il veut parler du système de navigation par inertie, naguère utilisé pour les missiles intercontinentaux et adapté spécifiquement à l'usage de sous-marins nucléaires. Inutile que je vous explique. Will vous farcira la tête de ses explications s'il parvient à vous acculer dans un coin. Est-ce que nous allons assez vite à votre goût, docteur ?

— Je n'arrive pas encore à y croire.

— Nous avons quitté Holy Loch un peu plus tôt que je ne l'escomptais, un peu avant dix-neuf heures. Je désirais effectuer quelques plongées de pesée, mais cela n'a pas été nécessaire. Même l'absence des douze torpilles à l'avant n'a pas dérégulé notre équilibre. Le bateau est si grand que quelques tonnes de plus ou de moins n'y changent à peu près rien. Nous nous sommes donc dépêchés... »

Il s'arrêta pour lire le télégramme que lui tendait un marin, le parcourut lentement, rejeta la tête en arrière, gagna un coin tranquille du poste central et me regarda. Il ne souriait toujours pas.

« Je suis navré, me dit-il. Le major Halliwell, commandant de la station dérivante, était un de vos bons amis, avez-vous dit hier soir ? »

Ma salive se sécha dans ma bouche. J'inclinai la tête et pris le message :

« À 9 h 45 GMT, le chalutier britannique *Morning Star*, qui avait intercepté le précédent message de la station Zébra, en a reçu un autre, très mutilé, difficile à déchiffrer. Le major Halliwell, commandant, et trois autres personnes non désignées seraient gravement blessés ou morts. D'autres hommes, également non désignés, souffriraient de brûlures et de gelures. Des indications relatives aux vivres et au combustible, aux conditions atmosphériques et à la faiblesse de la transmission, sont indéchiffrables. On peut en déduire que les survivants occupent une baraque dont ils ne peuvent sortir à cause du temps. Les mots « tempête de glace » ont été clairement déchiffrés. Il y a aussi des détails sur la vitesse du vent et sur la température, mais ils ne sont pas nettement lisibles.

« Le *Morning Star* a essayé en vain, à plusieurs reprises, de prendre contact avec Zébra.

« À la demande de l'Amirauté, le *Morning Star* a abandonné son

secteur de pêche, pour se rapprocher de la banquise et agir comme poste d'écoute. Fin du message. »

Je repliai le télégramme et le rendis à Swanson.

« Je suis désolé, Carpenter, répéta-t-il.

— Gravement blessé ou mort, dis-je. Dans une station brûlée, sur la banquise, en hiver, quelle est la différence entre les deux ? »

Ma voix me parut celle d'un autre homme, banale, sans vie, dépourvue de toute émotion. « Johnny Halliwell et trois de ses subordonnés. Un homme remarquable, comme on n'en rencontre pas souvent, commandant. À la mort de ses parents, il avait quinze ans. Il quitta aussitôt l'école pour faire vivre un frère qui avait huit ans de moins que lui. Il travailla comme un nègre, se sacrifia, consacra les meilleures années de sa vie à ce frère, qu'il fit même entrer dans une université. Alors seulement il pensa à lui-même et se maria. Il laisse une femme adorable et trois enfants merveilleux. Deux nièces et un neveu qui n'a pas encore six mois...

— Deux nièces ?... » Il s'interrompit et pour me regarder. « Grand Dieu, c'était votre frère !... Votre frère ! »

Sur le moment, la différence de nom ne le frappa pas.

Je fis un signe affirmatif. L'enseigne Raeburn approcha, l'air préoccupé. Swanson le renvoya d'un geste, sans paraître regarder dans sa direction. Il hochait encore la tête quand je dis :

« C'est un homme robuste. Il peut faire partie des survivants. Il nous faut absolument la position de la station Zébra.

— Peut-être ne la connaissent-ils pas eux-mêmes. C'est une station dérivante, rappelez-vous. Le temps étant ce qu'il est, plusieurs jours ont pu s'écouler depuis leur dernière observation astronomique... D'autre part, l'incendie a sans doute détruit leurs sextants, leurs chronomètres et leurs gonios.

— Ils connaissent cette dernière observation astronomique, même si elle est vieille d'une semaine, et ils ont une idée de la vitesse et la direction de leur dérive. Ils sont donc capables de fournir des renseignements approximatifs. Il faut dire au *Morning Star* d'émettre sans arrêt, en réclamant leur position. Si nous faisons surface maintenant, pourrions-nous prendre contact avec le chalutier ?

— J'en doute. Il doit se trouver à près de 1 500 kilomètres au nord. Son récepteur n'est pas assez puissant pour nous guider vers lui, ce qui est une autre façon de dire que notre transmetteur est trop faible.

— La BBC ne manque pas de transmetteurs convenables. L'Amirauté non plus. Pourquoi ne pas demander à l'une ou à l'autre de se tenir en contact avec le *Morning Star*, qui interrogera constamment Zébra sur sa position ?

— Elles peuvent le faire directement.

— Certainement, mais non entendre la réponse, ce que peut le

chalutier – s'il y a une réponse – et il ne cesse de se rapprocher.

— Très bien, nous allons faire surface », dit Swanson.

Il quitta la table des cartes, près de laquelle nous nous trouvions, et se dirigea vers le poste de commande de la plongée. En passant près du navigateur, il demanda :

« Que désirez-vous, Will ? »

Raeburn me tourna le dos et baissa la voix, mais j'ai toujours eu une ouïe quelque peu exceptionnelle.

« Avez-vous vu son expression, commandant ? dit-il. J'ai eu le sentiment qu'il allait vous frapper.

— Moi aussi, pendant un instant, répondit Swanson. Mais je devais simplement me trouver dans le champ de sa vision. L'expression s'adressait à un autre que moi. »

Je regagnai ma cabine et m'étendis sur la couchette.

III

« Nous y voici donc. C'est la banquise », dit Swanson.

Le *Dolphin* avançait vers le nord ; sa grande coque cylindrique, submergée à un moment, complètement découverte à l'autre, roulait fortement sur une mer venant de la hanche. Il filait moins de 3 nœuds, le réacteur nucléaire fournissant à ses hélices jumelles de 2,50 mètres juste assez d'énergie pour qu'il fût possible de gouverner. Nous nous trouvions sur la passerelle ; et, à 9 mètres au-dessous, le meilleur équipement Sonar du monde ne cessait d'explorer les eaux autour de nous. Swanson ne voulait à aucun prix risquer un abordage avec un glaçon en dérive. Il était midi, mais la lumière était tout au plus crépusculaire. D'après le thermomètre de la passerelle, la température de la mer était de - 1° 5, celle de l'air de - 30° C. Le vent soufflait du nord-est avec la force de la tempête, arrachant le sommet des grandes vagues d'un gris d'acier et soumettant le grand kiosque – la « voile », disent les marins – à un bombardement d'embruns, qui se transformaient en glace avant d'y atteindre. Le froid était intense.

Bien qu'emmitouflé dans un épais duffle-coat et dans un ciré, je ne pouvais m'empêcher de grelotter, et je cherchais l'abri illusoire de la toile de passerelle, en regardant dans la direction indiquée par Swanson. J'entendais ses dents claquer, par-dessus les sifflements du vent et le martèlement des embruns sur la voile. À moins de trois kilomètres au nord, une mince et longue ligne grisâtre, qui paraissait régulière à cette distance, s'étendait sur tout l'horizon septentrional. Ce n'était pas la première fois que je la voyais, et le spectacle n'avait rien d'imposant en soi, mais on ne l'oublie plus dès qu'on l'a eu sous les yeux, à cause de ce qu'il représente : le début de la calotte glaciaire qui couvre le sommet du monde ; une masse compacte à cette époque de l'année. Il nous fallait passer sous cette masse pour trouver des hommes à des centaines de kilomètres, des hommes qui pouvaient être mourants ou déjà morts. Probablement déjà morts... Il fallait quand même les découvrir, par la grâce de Dieu, dans cette immensité.

Nous n'avions plus rien reçu depuis le message arrivé quarante-neuf heures auparavant. Depuis, le silence !... Dans l'intervalle, le chalutier *Morning Star* n'avait cessé d'émettre, pour inciter Zébra à parler. Mais rien n'était venu du désert glacé. Pas un mot, pas un signal, pas un murmure...

Dix-huit heures plus tôt, le brise-glace nucléaire *Dvina* avait atteint la banquise et tenté désespérément d'y pénétrer. En ce début de l'hiver, la glace n'était ni aussi épaisse, ni aussi compacte qu'elle le deviendrait en mars. La puissante *Dvina* était considérée comme capable de franchir de la glace épaisse de 5,50 mètres, dans des conditions normales ; beaucoup la croyaient en mesure d'atteindre le pôle. Mais les conditions s'étaient révélées anormales. La *Dvina*, ayant avancé de plus de 60 kilomètres, avait été bloquée par une muraille haute de 6 mètres et profonde d'au moins 30. D'après des messages, son avant était endommagé.

Le bâtiment essayait de se dégager, avec les plus grandes difficultés. La tentative n'avait rien produit, qu'une détente des rapports entre l'Est et l'Ouest.

Les Russes et les Américains avaient effectué plusieurs vols au-dessus de la région en cause, avec des bombardiers de première ligne. Ces avions avaient exploré la région une centaine de fois, avec leur radar, d'une précision fantastique, sans pourtant rien découvrir. On rappelait pourtant que les B52 de l'Aviation stratégique avaient un radar qui pouvait repérer une cabane, sur un terrain formant contraste, à 3 000 mètres, dans l'obscurité la plus complète. On avait supposé que les baraques n'étaient plus là, que les milliers de monticules de glace faussaient les conditions, à cette époque de l'année, que les recherches ne s'étaient pas faites dans la bonne direction. Fort probablement, l'échec était imputable aux innombrables particules de glace qui emplissaient l'atmosphère et déviaient les ondes du radar. En tout cas, la station Zébra demeurait silencieuse, comme si elle n'avait jamais existé.

« Il n'y a aucune raison de mourir de froid ici, dit soudain le commandant Swanson, en haussant la voix pour se faire entendre. Puisque nous devons descendre sous cette glace, autant le faire tout de suite. »

Il regarda vers l'ouest, où un gros chalutier roulait fortement, à moins de 400 mètres. C'était le *Morning Star*, qui était parvenu au bord de la banquise, au cours des deux jours précédents, sans rien entendre, et qui allait rentrer à Hull, ses réserves de combustible s'épuisant.

« Faites-lui un signal, dit Swanson à un marin, près de lui. Nous allons plonger et avancer sous la glace. Nous ne comptons pas faire surface avant quatre jours au plus tôt et sommes prêts à demeurer en plongée deux semaines au maximum. » Il se tourna vers moi pour dire : « Si nous le trouvons dans cet intervalle... » sans achever sa phrase. Puis il continua le message : « Merci pour votre excellente collaboration. Bonne chance et bon retour au port ! »

Comme le timonier commençait à actionner sa lampe de

signalisation, Swanson demanda :

« Est-ce que ces pêcheurs restent dans l'Arctique pendant tout l'hiver ?

— Mais oui.

— Tout l'hiver !... Je serais mort au bout d'un quart d'heure !... Une bande d'Angliches décadents, voilà ce qu'ils sont ! »

Une lampe clignota quelques secondes sur le *Morning Star*.

« Que répond-il ?

— « Attention à votre tête sous cette glace ! Bonne chance et au revoir. »

— Tout le monde en bas », ordonna Swanson.

Pendant que le timonier enlevait la toile de passerelle, j'arrivai par une échelle dans un petit compartiment, franchis un panneau dans le poste central du *Dolphin*. Swanson et le timonier me suivirent, puis Hansen, qui avait à fermer les deux panneaux.

Ceux qui ont vu plonger des sous-marins au cinéma eussent été déçus par la technique du commandant Swanson. Pas d'agitation frénétique, pas de regard d'acier surveillant les commandes, pas de cris, pas de bruits de klaxon. Swanson se rendit devant un petit microphone et dit calmement :

« Ici, le commandant. Nous allons avancer sous la glace. En ce moment nous plongeons. Immersion 30 mètres. »

Le technicien électronique vérifia nonchalamment les lampes qui indiquaient la fermeture des panneaux et des ouvertures sur la coque épaisse. Il vérifia une seconde fois et annonça calmement :

« Toutes les ouvertures sont fermées, commandant. »

Swanson fit un geste de la tête. L'air siffla en s'échappant des ballasts. Nous plongeons. Aussi excitant que de regarder quelqu'un qui pousse une brouette !... Il y avait même, dans le procédé, quelque chose d'étrangement rassurant.

Dix minutes plus tard, Swanson vint me trouver. Au cours des deux jours précédents, j'avais appris à bien le connaître, à beaucoup l'aimer et à le respecter énormément. Son équipage lui faisait entièrement confiance et je commençai à partager ce sentiment. C'était un homme aimable, connaissant à fond son métier, très observateur, fort intelligent, et doué d'une impassibilité qui ne fléchissait jamais, quelles que fussent les circonstances. Hansen, son second, qui ne ménageait personne, l'avait proclamé le meilleur sous-marinier de la flotte américaine. J'espérais qu'il avait raison. C'était d'hommes de ce genre que j'avais besoin.

« Nous allons entrer sous la glace, docteur Carpenter, dit-il. Est-ce que cela vous impressionne ?

— Je me sentirais mieux si je pouvais voir, répondis-je.

— Nous pouvons voir. Le *Dolphin* possède les meilleurs yeux du

monde, qui observent dans toutes les directions. Vers le bas, le sondeur à échos indique la hauteur d'eau sous la quille ; ici, cette hauteur est de 1 500 mètres ; nous n'avons donc pas à craindre de heurter quelque projection du fond. Cette mesure est une pure formalité, mais pas un officier de navigation n'aurait même l'idée de s'en passer. Nous avons deux Sonar dont l'un explore le bateau et l'autre un angle de 15 degrés de chaque bord. Ils voient tout, entendent tout. Si une clef anglaise tombe à bord d'un navire de guerre, à plus de 30 kilomètres, nous l'entendons. C'est un fait et, de nouveau, cela paraît une simple formalité. Le Sonar cherche les stalactites de glace que la pression pourrait développer au-dessous de la banquise. Mais j'ai déjà fait cinq traversées sous la glace et deux voyages au pôle, et je n'ai jamais rencontré de tels stalactites au-dessous de 60 mètres, or, nous naviguons à 90 mètres. Nous maintenons pourtant cette précaution.

— Vous pouvez heurter une baleine, dis-je.

— Ou un autre sous-marin, répondit-il sans sourire. Ce qui serait notre fin à tous les deux. Avec les sous-marins russes et les nôtres qui se promènent maintenant sous le pôle, la circulation sera bientôt aussi intense qu'à Times Square !

— Mais les chances sont sûrement...

— Quelles chances y a-t-il de voir s'aborder deux avions qui volent dans 20 000 hectares de ciel ? Il y a pourtant eu trois collisions de ce genre depuis le début de l'année. Nous faisons donc marcher nos Sonar. Mais, sous la glace, l'œil vraiment le plus important est celui qui regarde vers le haut. Venez reluquer ça. »

Il me conduisit à l'extrémité tribord du poste central, où le docteur Benson et un autre homme étudiaient avec attention un appareil qui, extérieurement, consistait en une bande de papier mobile, large de 18 centimètres, sur laquelle un style encre traitait une ligne mince. Benson s'absorbait dans le réglage de certains contrôles.

« Le sondeur de surface, dit Swanson, plus connu sous le nom de machine à glace. Elle ne regarde en rien le docteur Benson, et nous possédons deux opérateurs bien entraînés. Mais, comme il n'y a pas d'autre moyen de l'en séparer que de le faire passer devant une cour martiale, nous avons adopté une solution plus facile, qui consiste à l'y laisser. » Benson sourit, mais ses yeux ne quittèrent pas la feuille de papier. « C'est le même principe que dans le sondeur. L'appareil donne un écho sur la glace... quand il y en a ! Cette mince ligne représente la surface libre. Quand nous entrerons sous la glace, le style descendra, indiquant non seulement la présence de la glace, mais son épaisseur.

— Ingénieux ! fis-je.

— Plus que cela. Le *Dolphin* peut rencontrer la mort sous la banquise. Pour les gens de la station Zébra, c'est également une

question de vie ou de mort. Si nous trouvons la station, il faudra percer la glace pour y parvenir, et cet appareil est seul à pouvoir nous dire où elle est la moins épaisse.

— Pas d'eau libre à cette époque de l'année ? Pas de chenaux ?

— Nous les appelons *polynyas*. Il n'y en a pas. Mais, rappelez-vous, la banquise n'est jamais statique, même en hiver, des pressions de surface peuvent la briser et y ouvrir des chenaux. Étant donné la température, vous ne pouvez jamais savoir combien de temps tiendront ces chenaux d'eau libre. La glace les recouvre en cinq minutes, atteignant deux centimètres et demi en une heure, 30 centimètres en deux jours. Si nous atteignons une de ces *polynyas* moins de trois jours après sa formation, nous avons une chance raisonnable de percer.

— Avec le kiosque ?

— Mais oui. La voile. Tous les nouveaux sous-marins nucléaires ont des voiles renforcées à cet effet : pour percer la glace arctique. Cependant il faut faire attention au choc qui est ainsi transmis à la coque épaisse.

— Qu'arriverait-il à cette coque si vous abordiez la glace trop vite – comme c'est toujours possible, à cause des variations de salinité et de température de l'eau – ou que vous constatiez, à la dernière minute, que vous avez dérivé, et êtes sous de la glace épaisse ?

— Oui. Voilà. Comme vous dites, cela se produit à la dernière minute. Mais n'y pensez pas et parlez-moi moins encore. Je ne peux me permettre d'avoir des cauchemars au cours de cette mission. » Je lui jetai un regard scrutateur, mais il ne souriait toujours pas. Il baissa la voix : « Très sincèrement, je crois que, à bord du *Dolphin*, tout le monde s'inquiète plus ou moins quand nous pénétrons sous la glace. C'est mon cas. Nous montons le plus beau bateau du monde, docteur Carpenter, mais cent choses peuvent mal tourner. S'il se produit quelque avarie dans le réacteur, dans les turbines à vapeur ou dans les générateurs électriques, nous nous trouverons dans notre cercueil, avec un couvercle déjà solidement vissé : la banquise. Au grand large, cela n'aurait pas la moindre importance. Nous ferions surface et naviguerions aux Diesel. En immersion, au Schnorchel. Mais il faut de l'air pour les Diesel, et il n'y en a pas sous la glace. Par conséquent, s'il se produit un incident, il nous faudra trouver une *polynya* – une chance sur dix mille à cette époque de l'année – avant que notre batterie ne s'épuise. Sinon, notre sort sera réglé.

— Perspective fort encourageante ! dis-je.

— N'est-ce pas ? fit-il en souriant enfin. Mais cela ne se produira pas. Pourquoi le digne Benson s'agite-t-il de cette manière ?

— Nous y sommes, annonça Benson. Le premier glaçon. Un autre ! Un autre encore ! Venez voir, docteur. »

J'y allai. Le style, avec un léger sifflement, ne traçait plus de ligne horizontale continue, mais se mouvait rapidement à la verticale, traçant le profil de la glace au-dessus de nous. Une nouvelle ligne droite, des mouvements plus vifs du style : un autre glaçon venait de passer. Pendant que je regardais, les lignes horizontales devinrent de moins en moins nombreuses, puis finirent par disparaître.

« Nous y sommes, observa Swanson. Nous allons prendre une bonne immersion et foncer à toute vitesse. »

Quand il parlait de faire vite, ce n'était pas des paroles en l'air. Le lendemain matin, de bonne heure, une grosse main, sur mon épaule, me tira d'un sommeil profond. J'ouvris les yeux, clignai des paupières, et aperçus le lieutenant de vaisseau Hansen.

« Désolé de troubler un beau rêve, Doc, mais nous y sommes.

— Où ça ?

— Au point 85° 35' N, 21° 20' E, dernière position estimée pour la station Zébra, avec correction faite pour la dérive de la banquise.

— Déjà ! dis-je en consultant rapidement ma montre. Nous y sommes déjà ?

— Nous n'avons pas flâné. Le commandant vous propose de venir voir comment nous opérons.

— Je vous suis ! »

Si le *Dolphin* réussissait à percer la glace, pour tenter sa chance sur un million d'entrer en contact avec Zébra, je tenais à être là.

Près du poste central, je titubai ; je dus, pour ne pas tomber, saisir une main courante, sur un côté de la coursive. Le *Dolphin* oscillait violemment, comme un avion de chasse dans un virage serré. Je n'aurais jamais cru un sous-marin capable de tels mouvements. Je compris alors pourquoi il fallait des ceintures aux postes de commande.

« Que se passe-t-il donc ? demandai-je à Hansen. Nous essayons d'éviter un obstacle sur l'avant ?

— C'est peut-être une polynya, en tout cas un endroit où la glace est peu épaisse. Chaque fois qu'une occasion se présente, nous tâchons de ne pas la manquer. Les hommes ne goûtent pas beaucoup la chose, surtout quand ils prennent leur café. »

Nous entrâmes au poste central. Le commandant Swanson, qu'encadraient le navigateur et un autre homme, était penché sur la table des cartes et regardait avec beaucoup d'attention. Plus sur l'arrière, un autre homme énonçait les épaisseurs de la glace d'une voix sans expression. Swanson leva les yeux.

« Bonjour, docteur. Nous avons quelque chose là, je crois, John. »

Hansen alla regarder la carte. Il n'y avait vraiment pas grand-chose à voir : un minuscule point lumineux et un morceau de carte, avec des lignes onduleuses, d'aspect fort peu marin, tracées au crayon par un

homme qui suivait les déplacements du point lumineux. On apercevait trois croix rouges, dont deux très rapprochées. À ce même moment, le servant de la machine à glace – l'engouement du docteur Benson pour son joujou ne paraissait pas s'étendre au-delà du milieu de la nuit – cria « Marquez ! » Une quatrième croix rouge fut tracée.

« Cela me semble terriblement étroit, commandant, observa Hansen.

— À moi aussi, mais c'est la première brèche que nous voyons depuis une heure. Plus nous monterons vers le nord, moins nous aurons de chances. On peut toujours essayer. Vitesse ?

— Un nœud, répondit Raeburn.

— En arrière un tiers ! À gauche toute. »

Ces mots n'avaient rien d'impératif, ils avaient l'air d'une tranquille suggestion ; mais un des hommes qui se tenaient devant la commande d'une barre de plongée ne perdit pas un seul instant pour transmettre l'ordre à la machine.

Swanson examina de près le point lumineux, et le trait au crayon se déplaça vers le centre approximatif du triangle allongé que formaient les croix rouges.

« Stop ! commanda-t-il. Zéro la barre... En avant un tiers... Là... Stop !

— Vitesse zéro, annonça Raeburn.

— Immersion 65 mètres, dit Swanson à l'officier de plongée, mais doucement, très doucement. »

Un bruit se fit entendre.

« Vous chassez dans les ballasts ? demandai-je à Hansen.

— Non. Nous pompons de l'eau dans la caisse de réglage. Cela nous permet de mieux contrôler la vitesse ascensionnelle et de mieux maintenir l'équilibre du bateau. Avec un sous-marin stoppé, ce n'est pas une besogne pour débutants. Jamais on ne tente pareille manœuvre sur un sous-marin ordinaire. »

La pompe stoppa. On entendit le bruit de l'eau qu'introduisait l'officier de plongée pour freiner la vitesse ascensionnelle. Le bruit cessa.

« Fermez l'admission, dit l'officier de plongée. Nous sommes arrêtés à 30 mètres.

— Hissez le périscope ! » ordonna Swanson au marin qui se trouvait à côté de lui.

Celui-ci manœuvra un levier. On perçut le bruit de l'huile sous pression, agissant pour soulever le périscope de tribord. Le cylindre luisant monta lentement, à cause de la pression extérieure, puis son pied sortit du puits. Swanson rabattit les poignées et colla un œil contre l'oculaire.

« Que s'attend-il à voir en pleine nuit, à cette profondeur ?

demandai-je à Hansen.

— On ne sait jamais. L'obscurité est rarement totale, vous savez. La lune, ou simplement les étoiles, jettent une lueur, si la glace est suffisamment mince.

— Quelle est son épaisseur dans le rectangle au-dessus ?

— À la vérité, nous n'en savons rien. Pour conserver des dimensions raisonnables à la machine à glace, il faut donner au graphique une échelle très faible. Ce peut être entre 10 centimètres et 1 mètre. Dans le premier cas, nous passerons comme dans du beurre, dans le second nous nous ferons une fort vilaine bosse. » Il eut un geste de la tête vers Swanson. « Cela ne me paraît pas très favorable. Il vient de tourner l'objectif à la verticale et il manœuvre actuellement le bouton de mise au point. Cela veut dire qu'il ne trouve pas grand-chose.

— Il fait noir comme dans un four, observa le commandant. Allumez les projecteurs de la coque et de la voile. »

Il regarda encore pendant quelques secondes.

« De la purée de pois !... Épaisse et jaune... Je ne distingue rien. Essayons avec la caméra. »

Je regardai Hansen qui, d'un mouvement de tête, m'indiqua un écran qu'on venait de démasquer sur la cloison opposée.

« La télévision, Doc. La caméra se trouve sur le pont, dans une cage de verre solide. On peut la manœuvrer de l'intérieur.

— Vous feriez bien de vous en procurer une plus neuve. »

Tout était gris et flou sur l'écran.

« On ne fait rien de mieux actuellement, répondit Hansen. C'est l'eau. Dans certaines conditions de température et de salinité, elle devient presque imperméable à la lumière. Comme si vous entriez dans un brouillard épais avec vos phares allumés...

— Éteignez les projecteurs, commanda Swanson... Rallumez-les. » Le résultat fut le même. « Qu'en dites-vous John ?

— Il me semble vaguement avoir vu le sommet de la voile, dans le coin gauche. Mais c'est horriblement flou. Une question de « pifomètre » !

— Du pur hasard ! dit Swanson d'un ton parfaitement calme. Restons-nous en position ?

— Je ne sais pas, fit Raeburn, de la table des cartes. Impossible d'avoir une certitude.

— Sanders ? (Le servant de la machine à glace.)

— La glace est toujours mince, commandant.

— Continuez à donner les épaisseurs. Amenez le périscope. »

Il replia les poignées, puis se tourna vers l'officier de plongée.

« Faites-nous monter comme si nous avions une caisse d'œufs au sommet de la voile et ne voulions pas en casser un seul. »

La pompe se remit en marche. Je promenai le regard sur le poste central. Tout le monde, Swanson excepté, était calme, silencieux et tendu. La sueur coulait sur le visage de Raeburn. La voix de Sanders, avec un accent trop impersonnel, répétait, d'un ton monotone : « Glace mince. Glace mince ! » Il y avait dans l'air une tension.

« Personne ne paraît à son aise, dis-je à Hansen. Il y a encore une trentaine de mètres à monter.

— 12 ! Le point de repère est la quille, et il y a 18 mètres entre elle et le sommet de la voile ; 12 mètres, moins l'épaisseur de la glace. Et peut-être un stalactite, pointu comme un dard, pour crever le *Dolphin* par le milieu... Vous savez ce que cela signifie ?

— Que je dois commencer à m'inquiéter moi aussi ? »

Hansen eut un sourire forcé. Je n'avais, pas plus que lui, envie de sourire.

« 27 mètres, dit l'officier de plongée.

— Glace mince, glace mince, répéta Sanders.

— Allumez le projecteur de pont et éclairez la voile, dit Swanson. Gardez la caméra en marche. Sonar ?

— Tout est clair, commandant... Ah non ! Arrêtez ! Contact droit derrière !

— Quelle distance ?

— Trop près pour préciser, mais très proche.

— Le bateau saute ! annonça l'officier de plongée ; 24 mètres... 22 !... »

Le *Dolphin* venait de rencontrer une couche d'eau plus froide ou plus salée.

« Glace épaisse ! Glace épaisse ! cria Sanders.

— Enfoncez-vous d'urgence », ordonna Swanson. Et cette fois le ton était impératif.

Je sentis l'augmentation de la pression d'air quand l'officier de plongée ouvrit en grand la purge de la caisse de réglage centrale, pour y faire entrer des tonnes d'eau de mer. Mais il était déjà trop tard. Un choc nous fit tous trébucher. Le *Dolphin* heurtait avec violence la glace au-dessus ; les vitres d'un manomètre se cassèrent, des lumières s'éteignirent, et le sous-marin se mit à couler comme une pierre.

« Chassez dans la caisse de plongée rapide. »

L'air comprimé fit entendre son sifflement. Nous eussions été écrasés avant que les pompes eussent pu commencer à expulser l'énorme quantité d'eau embarquée ; 70 mètres, 75, et nous coulions toujours... Personne ne parlait, chacun paraissait figé à son poste. Pas besoin de télépathie pour connaître ce que chacun pensait. Manifestement, une crête de pression sous-marine avait frappé le *Dolphin* au moment même où la voile avait heurté la glace épaisse. Si la coque épaisse était crevée, rien ne pourrait plus arrêter le bateau

avant qu'il ne fût écrasé par la profondeur, ce qui réglerait notre sort à tous.

« 90 mètres ! annonça l'officier de plongée ; 105 !... Mais il ralentit... Il ralentit. »

Le *Dolphin* s'enfonçait toujours et il venait de dépasser 120 mètres quand Rawlings fit son apparition dans le poste central, une boîte à outils dans une main, un assortiment de lampes électrique dans l'autre.

« Ce n'est pas naturel, observa-t-il en se mettant au travail. C'est contraire aux lois de la Nature, je l'ai toujours dit. L'homme n'est pas fait pour se promener dans les profondeurs de l'océan. Toutes ces sacrées inventions finiront mal, c'est moi qui vous le dis.

— Vous aussi, si vous ne vous taisez pas », observa sèchement Swanson.

Le ton n'était pas celui de la réprimande. Le commandant appréciait, comme chacun de nous, la bouffée d'air frais apportée par Rawlings dans cette atmosphère tendue.

« Nous tenons ? » demanda-t-il à l'officier de plongée.

Celui-ci leva un doigt et sourit. Swanson approuva de la tête et prit le microphone installé devant lui.

« Ici, le commandant, dit-il tranquillement. Je m'excuse pour le choc de tout à l'heure. Signalez-moi les dégâts. »

Il manœuvra un commutateur et un haut-parleur se mit à craquer.

« Ici, la chambre de manœuvre (située à l'arrière, derrière les moteurs). Le choc s'est produit directement au-dessus de nous. Nous nous en tirons avec un paquet de bougies. Certains manomètres sont démolis, mais nous avons toujours un toit au-dessus de nos têtes.

— Merci. Ça ira ?

— Bien sûr ! »

Swanson tourna un autre bouton.

« Poste arrière ?

— Nous sommes toujours attachés au bateau ? demanda une voix prudente.

— Mais oui. Avez-vous quelque chose à signaler ?

— Seulement qu'il y aura une énorme quantité de linge sale à notre retour en Écosse. La machine à laver en a pris un bon coup. »

Swanson sourit et coupa. Il gardait son expression impassible et devait avoir une peau spéciale qui retenait la sueur. Une serviette de bain ne m'eût pas été inutile.

« Nous n'avons pas eu de chance, dit-il à Hansen. La combinaison d'un courant là où il n'y aurait pas dû en avoir, un changement de température, complètement intempestif, et une crête de pression, là où nous avons le droit de ne pas la prévoir. Sans parler de cette maudite opacité de l'eau... Ce qu'il nous faut, c'est faire deux ou trois tours,

pour connaître cette polynya comme notre poche, avec une marge pour la dérive et un peu plus de précautions en approchant des 30 mètres.

— Oui, commandant. C'est bien cela. Mais qu'allons-nous faire ?

— Eh bien, cela, justement. Remontons et essayons. »

J'avais mon petit orgueil, aussi m'abstins-je d'éponger la sueur qui perlait à mes sourcils. On remonta et recommença. À 60 mètres, pendant un quart d'heure, Swanson manœuvra ses hélices et son gouvernail pour obtenir, avec précision, le contour de la polynya gelée. Puis il plaça le *Dolphin* à proximité d'une des bordures et ordonna de remonter très lentement.

« 36 mètres, annonça l'officier de plongée ; 33.

— Glace épaisse, reprit Sanders. Toujours épaisse. »

Le *Dolphin* poursuivit son ascension. La prochaine fois, pensai-je, il ne faudra pas oublier de prendre une serviette de bain.

« Si nous avons surestimé la vitesse de la dérive, observa Swanson, il va y avoir un autre choc, je le crains. » Il se tourna vers Rawlings, qui continuait ses travaux de réparations. « À votre place, je m'arrêteraï. Tout sera peut-être à recommencer dans un instant. Nous n'avons pas tellement de pièces de rechange à bord.

— 30 mètres, dit l'officier de plongée, d'une voix moins sombre que son expression.

— L'eau s'éclaircit, dit Hansen tout à coup. Regardez ! »

L'eau s'était effectivement un peu éclaircie. Sur l'écran de la télévision, nous distinguons nettement le sommet de l'aile. Brusquement nous vîmes autre chose : de la glace épaisse, à moins de 4 mètres au-dessus de la voile...

De l'eau entra dans la caisse de réglage. Pas besoin de dire à l'officier de plongée ce qu'il fallait faire. La première fois nous étions montés comme un ascenseur express, nous avions trouvé une couche d'eau différente. Cela suffisait dans la vie d'un sous-marin.

« 27 mètres, annonça-t-il. Nous montons toujours... » Le bruit de l'eau cessa. « Nous sommes étales. Juste au-dessous de 27 mètres.

— Restez comme ça, dit Swanson, en examinant le petit écran. Nous dérivons vers l'intérieur de la polynya... Je l'espère.

— Moi aussi, fit Hansen. Il n'y a pas plus d'une cinquantaine de centimètres entre le sommet de la voile et cette sacrée glace.

— Non, il n'y a pas beaucoup de place, approuva Swanson. Sanders ?

— Un instant, commandant. Le graphique paraît un peu drôle... Non, nous sommes dégagés. La glace est mince », dit-il sans pouvoir contenir son excitation.

Je regardai l'écran. Il avait raison. J'aperçus la paroi verticale d'un mur de glace, qui se déplaçait lentement sur l'écran. Au-dessus, de

l'eau libre.

« Doucement, très doucement, dit Swanson. Gardez cette muraille de glace sur le côté de l'écran, puis montez tout droit. »

La pompe se remit en mouvement. La glace, située à moins de 10 mètres, défila lentement derrière nous.

« 25 mètres, dit l'officier de plongée ; 24.

— Ne nous pressons pas. Actuellement nous sommes protégés contre la dérive.

— 23 mètres. » La pompe s'arrêta. « 22 ».

Le *Dolphin* était alors presque complètement stoppé, dérivant vers le haut comme un duvet de chardon. La caméra, pointée vers le haut, nous montra le sommet de la voile, sous un plafond de glace qui descendait à sa rencontre. Un peu d'eau embarqua encore dans la caisse de réglage et le *Dolphin*, après un heurt à peine perceptible, s'arrêta complètement.

« Du beau travail ! dit Swanson, à l'adresse de l'officier de plongée. Tâtons un peu de cette glace. Est-ce que nous pivotons ?

— Le cap demeure constant. »

Swanson fit un geste de la tête. La pompe se remit en marche, refoulant de l'eau à l'extérieur, allégeant le bateau, lui donnant de la flottabilité positive. Du temps s'écoula. Rien ne se passa.

« Pourquoi ne pas chasser dans le ballast principal ? demandai-je tout bas à Hansen. Nous aurions une flottabilité de quelques centaines de tonnes en un rien de temps, et même si la glace est épaisse d'un mètre, elle ne résistera pas.

— Le *Dolphin* non plus. Avec une flottabilité aussi soudaine, il sauterait comme un bouchon de champagne. La coque épaisse encaisserait, je suppose. Mais, pour sûr, le gouvernail serait écrasé comme une plaque d'étain. Avez-vous envie de passer ce qui vous reste de vie à tourner en rond au-dessous de la banquise ? »

Non, je n'en avais pas envie. Je restai donc coi. Je regardai Swanson, qui alla examiner les indicateurs et manomètres, et commençai à m'inquiéter de ce qu'il ferait, ayant compris qu'il n'était pas homme à abandonner facilement une besogne commencée.

« Ça suffit comme ça. Avec toute cette pression derrière nous, nous nous envolerions. La glace est plus épaisse que nous le pensions. La méthode douce n'a pas réussi. Il faut évidemment agir avec plus de force. Descendez à 24 mètres, doucement. Puis nous soufflerons aux ballasts, pour faire notre numéro de taureau contre un portail. »

L'installation d'air conditionné ne fonctionnait pas. L'air, ce qu'il en restait, était chaud, épais. Je vis que tout le monde en souffrait, sauf Swanson, qui semblait porter une bouteille personnelle d'oxygène. Il se rappelait (je voulais l'espérer) que la construction du *Dolphin* avait coûté 120 millions de dollars. Les yeux de Hansen

trahissaient de l'inquiétude. Même Rawlings, ordinairement imperturbable, frottait son menton broussailleux avec une main qui avait la dimension et la forme d'une pelle.

Le bruit de l'eau, entrant dans la caisse, se fit entendre. Nous regardâmes l'écran. Un espace apparût entre la voile et la glace. La pompe se mit en marche pour freiner la descente. Nous nous arrêtâmes bientôt.

« C'est le moment, dit Swanson, avant que ce courant ne nous reprenne. »

L'air comprimé siffla. Le *Dolphin* recommença à monter lentement. Le cône de lumière du projecteur sur la glace se rétrécit et devint plus brillant.

« Un peu plus d'air », ordonna Swanson.

Nous montions plus vite, trop vite à mon goût : 5 mètres, 4, 3.

« Encore de l'air. »

Je m'arc-boutai contre les objets voisins. Sur l'écran, la glace semblait se précipiter à notre rencontre. Soudain, l'image se troubla, le *Dolphin* vibra sur toute sa longueur ; d'autres lampes s'éteignirent. L'image revint sur l'écran ; l'aile restait sous la glace. Puis le bateau frémit et embarda. L'aile s'évanouit sur l'écran, quelque chose de blanc et d'opaque prenant sa place. L'officier de plongée, d'une voix toujours anxieuse, s'écria :

« 12 mètres ! 12 mètres. Nous avons percé !

— Eh bien, nous y sommes, observa tranquillement Swanson. Il suffisait d'un peu de persévérance. »

Je regardai la silhouette replète, la figure rieuse et me demandai, pour la centième fois, pourquoi les hommes dotés des nerfs les plus solides du monde ont si rarement l'apparence de ce qu'ils sont.

Je mis mon amour-propre en vacances. Tirant mon mouchoir, je m'épongeai la figure et dis à Swanson :

« Est-ce que cette sorte de chose arrive tout le temps ?

— Non. Et c'est peut-être heureux. » Il se tourna vers l'officier de plongée. « Nous sommes bien là. Tâchons de nous y amarrer solidement. »

De l'air comprimé siffla encore.

« Maintenant, plus de danger de glisser, commandant.

— Hissez le périscope. »

Le long cylindre argenté sortit de son puits. Swanson ne se donna même pas la peine de rabattre les poignées. Il se contenta de regarder brièvement dans l'oculaire.

« Amenez le périscope.

— Il doit faire joliment froid, là-haut, dit Hansen.

— L'eau qui se trouvait sur les lentilles a dû geler dès sa sortie dans l'air. Je n'ai rien pu voir... Nous sommes bien stables à

12 mètres ?

— Parfaitement. Avec toute la flottabilité que nous pouvons désirer !

— Très bien. » Swanson regarda le timonier, qui, vêtu d'une épaisse peau de mouton, s'apprêtait à monter. « Il doit faire frisquet, Ellis, hein ?

— Sûrement, commandant... Ça peut demander un certain temps.

— Je ne crois pas, répondit Swanson. Peut-être trouverez-vous la passerelle et les panneaux couverts de glace brisée. Mais j'en doute. À mon avis, elle a dû se fractionner en gros morceaux et tomber hors de la passerelle. »

Mes oreilles bourdonnèrent au changement de pression, quand la communication avec l'air extérieur s'ouvrit.

« Tout va bien en haut, annonça bientôt Ellis, par le porte-voix.

— Hissez l'antenne, dit Swanson. John, veillez à ce qu'ils se mettent tout de suite à transmettre jusqu'à s'en user les doigts. Nous sommes ici jusqu'à ce que nous ayons la station Zébra !

— Si quelqu'un y vit encore, observai-je.

— Évidemment. Ce peut toujours être le cas », répondit Swanson, en évitant de me regarder.

IV

Cette horrible conception d'un monde horrible dut glacer l'esprit et l'âme de nos lointains ancêtres nordiques lorsque la dernière vague de vie recula lentement ; et l'image d'un sinistre enfer de froid éternel les tortura. Mais ils s'étaient bornés à l'imaginer. Quant à nous, nous allions en faire l'expérience. La conception orientale de l'enfer était tout de même plus réconfortante ; du moins, pouvait-on espérer y avoir raisonnablement chaud.

Une chose était sûre en tout cas : personne ne pouvait avoir raisonnablement chaud sur la passerelle du *Dolphin*, où Rawlings et moi faisions des quarts d'une demi-heure. Si nos dents claquaient comme des castagnettes folles, c'était uniquement ma faute. Trente minutes auparavant, la radio du sous-marin avait commencé à émettre sur la longueur d'onde de Zébra, sans obtenir la moindre réponse. La station, avais-je suggéré au commandant Swanson, nous entendait peut-être, sans disposer d'assez d'énergie pour émettre elle-même, mais elle pouvait accuser réception d'une autre façon. Ces stations emportaient habituellement des fusées – seul repère pour des membres égarés de l'expédition – dès radio-sondes et des *rockoons*. Les sondes étaient des ballons, portant des appareils radio, capables de s'élever jusqu'à l'altitude de 30 000 mètres pour recueillir des observations météorologiques ; les *rockoons*, fusées lancées par des ballons, montaient encore plus haut et restaient visibles à plus de 30 kilomètres, au double de cette distance si elles portaient des engins éclairants. Swanson avait aussitôt compris et demandé des guetteurs volontaires. Étant donné les circonstances, je n'avais guère le choix. Rawlings s'était offert à me tenir compagnie.

Le paysage – si ce mot peut s'appliquer à une désolation totale – appartenait à un autre monde, très ancien, étrange et curieusement effrayant. Pas un nuage au ciel, mais pas non plus d'étoiles, ce que je ne parvenais pas à comprendre. Très bas, à l'horizon méridional, une lune laiteuse répandait sa clarté mystérieuse sur la banquise sans vie. On aurait pu s'attendre à voir la lumière se réfléchir sur des millions de cristaux de glace, comme dans un lustre géant. Pourtant, tout demeurait sombre. La lune était si basse que la couleur prédominante de la banquise était celle des longues ombres projetées par la surface fantastiquement ridée de crêtes et d'*hummocks*, monticules de glace.

Le côté éclairé par la lune avait tellement souffert sous les assauts des tempêtes qu'il avait presque perdu la possibilité de réfléchir les rayons.

Cette banquise, couverte de crêtes et d'*hummocks*, possédait une étrange faculté d'insaisissabilité, d'impermanence, d'évanescence ; un moment, elle se montrait bien nette, très ferme, dans un contraste de noirs et de blancs ; l'instant d'après, elle prenait un aspect fantomatique perdant tout trait précis, s'évanouissant comme un mirage. Ce n'était pas le résultat d'une illusion d'optique ou d'un jeu de l'imagination, mais l'effet d'un tourbillon de particules de glace, soulevé par un vent qui atteignait la force de la tempête et qui projetait ainsi des millions d'aiguilles acérées. Sur la passerelle, à 6 mètres au-dessus du niveau de la glace – le reste du *Dolphin* n'existait pas à nos yeux – nous nous trouvions au-dessus de ce tourbillon mais, parfois, un revolin le faisait monter, les quelques pouces découverts de notre peau se trouvaient alors soumis à des milliers de piqûres de guêpe ; mais la douleur s'évanouissait aussitôt, chaque particule portant avec elle son antiseptique glacé. Puis le revolin cessait, le bombardement contre la voile s'arrêtait ; dans le silence qui s'établissait, nous percevions un bruit semblable à celui de millions de rats, celui des particules qui poursuivaient leur course aveugle à travers la banquise. Le thermomètre de la passerelle marquait - 30° C. Employé dans une agence de vacances, je ne me fusse pas du tout intéressé à un tel endroit.

Rawlings et moi battions la semelle, agitions les bras, frissonnions sans arrêt, nous abritions du mieux possible derrière la toile de passerelle, frottions continuellement nos lunettes pour les garder claires et inspections en permanence tout l'horizon. Quelque part, dans cette solitude glacée, se trouvaient des hommes perdus, mourants, dont la vie pouvait dépendre d'un obscurcissement passerager de nos lunettes. Nous regardions avec une intensité qui nous faisait mal, mais sans absolument rien voir. Il n'y avait pas signe de vie sur la banquise, la banquise était morte.

Nous fûmes relevés et descendîmes aussi vite que le permettaient nos membres engourdis. Le commandant Swanson était assis sur un pliant en toile, devant le local de la radio. Je me débarrassai de mes vêtements extérieurs et de mes lunettes, saisis un bol de café fumant, qui paraissait sorti du néant, et évitai de remuer, tandis que la circulation se rétablissait dans mes membres.

« Où vous êtes-vous arrangé ainsi ? demanda Swanson d'un ton inquiet. Vous avez du sang sur le front.

— L'effet de la glace volante, ce n'est rien, dis-je, fatigué. Nous perdons notre temps à émettre. Si les hommes de Zébra sont sans abri, il n'est pas étonnant qu'ils aient cessé depuis longtemps de s'intéresser

aux signaux. Impossible de vivre ici plus de quelques heures sans nourriture et sans abri. Ni Rawlings ni moi ne sommes des fleurs de serre, mais, au bout d'une demi-heure passée là-haut, nous étions à bout.

— Et pourtant, dit Swanson pensivement, regardez Amundsen, Scott, Peary !... Ils sont allés à *pied* jusqu'aux pôles !

— Une race différente, commandant. Ou bien ils ont eu de la chance... Mais, ce que je sais, c'est qu'une demi-heure là-haut, c'est trop long. Quinze minutes doivent être un maximum.

— Nous allons adopter la cadence de quinze minutes, dit-il, le visage toujours sans expression. Vous n'avez pas beaucoup d'espoir ?

— Aucun, s'ils sont sans abri.

— Ils possèdent une batterie de secours de piles Nife pour leur émetteur, m'avez-vous dit. Et ces batteries conservent leur charge indéfiniment, pendant des années, quelles qu'en soient les conditions de stockage. Sans doute ont-ils utilisé cette batterie il y a quelques jours, pour envoyer leur premier S.O.S. Elle n'est pas encore épuisée. »

Ce qu'il insinuait était si évident que je ne répondis pas. Si la batterie n'était pas finie, les hommes l'étaient.

« Je suis d'accord avec vous, continua-t-il calmement. Nous perdons notre temps. Le mieux serait, sans doute, de nous en aller. Si nous n'entrons pas en contact avec eux, nous ne les découvrirons jamais.

— Peut-être. Mais vous oubliez les instructions de Washington, commandant.

— Que voulez-vous dire ?

— Souvenez-vous. Vous devez m'apporter toute l'aide nécessaire tant qu'elle ne compromettra pas la sécurité du bateau ni de votre équipage. Pour le moment, nous ne faisons rien. Si nous ne prenons pas le contact, je suis disposé à parcourir 30 kilomètres à pied, autour de ce point, pour tenter de découvrir la station. En cas d'échec, nous gagnerons une autre polynya et recommencerons la recherche. La zone à explorer n'est pas bien considérable. Nous avons une chance raisonnable. Je suis prêt à passer ici l'hiver pour les trouver.

— Et, d'après vous, cela ne compromettrait pas la sécurité de mes hommes ?... Des recherches à pied, sur la banquise en plein hiver !

— Il n'est pas question de vos hommes.

— Vous voulez dire... vous voulez dire que vous iriez seul ? Faut-il penser que vous êtes fou ? Ou que les gens – quels qu'ils soient – qui vous ont envoyé savaient ce qu'ils faisaient ?... Tout à l'heure vous déclariez qu'il n'y avait plus d'espoir. Maintenant, vous vous dites prêt à passer l'hiver ici. Excusez-moi, docteur, mais cela me paraît assez peu cohérent.

— Simple amour-propre. Je n'aime pas abandonner quelque chose

avant d'avoir vraiment commencé. Quelle est l'attitude de la marine américaine, en pareil cas ? »

Il me jeta un regard interrogateur. Le regard de la mouche à laquelle une araignée offrirait l'hospitalité pour la nuit...

« La marine américaine, dit-il en souriant, ne s'offense pas aussi facilement. Je vous suggère de dormir deux ou trois heures, tant que c'est possible. Vous en aurez besoin quand vous partirez à pied vers le pôle.

— Et vous-même ? Vous ne vous êtes pas couché de la nuit.

— J'attendrai encore un peu. » Il eut un geste de la tête vers le local de la radio. « Pour le cas où quelque chose arriverait.

— Qu'envoie-t-on ? Uniquement l'indicatif ?

— On leur demande aussi leur position et on les prie de lancer une fusée, s'ils en ont encore. Je vous ferai prévenir. Bonne nuit, docteur Carpenter. Ou plutôt bonjour. »

Je me levai lourdement et gagnai la cabine de Hansen.

L'atmosphère du carré, vers huit heures, lors du petit déjeuner, ne fut pas particulièrement joyeuse. Tous les officiers étaient là, sauf le lieutenant de vaisseau et l'ingénieur mécanicien de quart ; certains sortaient de leur couchette, d'autres s'y rendaient ; tous ne parlaient que par monosyllabes ; même le docteur Benson, si jovial d'ordinaire. Inutile de demander si nous avions établi le contact avec Zébra. Il n'en était rien, manifestement, malgré près de cinq heures d'efforts. Un sentiment de défaite, l'impression qu'il n'existait pas de survivants à la station planait sur le carré.

Personne ne se dépêchait de manger. Il n'y avait aucune raison de se presser. À la fin, ils s'en allèrent, un par un ; le docteur Benson, vers son infirmerie ; le lieutenant de vaisseau torpilleur Mills allait aider ses hommes, qui travaillaient depuis deux jours sur leurs engins ; un troisième devait relever Hansen qui était de quart ; les trois autres allaient se coucher. Seuls Swanson et Raeburn restèrent avec moi. Swanson ne s'était pas couché la nuit précédente, mais il gardait le regard clair d'un homme bien reposé.

Le maître d'hôtel Henry venait d'apporter un nouveau pot de café quand un bruit de pas précipités se fit entendre. Le timonier fit irruption dans le carré. S'il n'arracha pas la porte, c'est que les constructeurs l'avaient munie de gonds solides !

« Ça y est ! » cria-t-il. Puis, se rappelant sans doute que les marins doivent se comporter avec plus de décorum dans un carré, il ajouta : « Nous les avons trouvés, commandant. Nous les avons trouvés !

— Quoi ? s'exclama Swanson, déjà soulevé de son siège.

— Nous sommes en contact par radio avec la station Zébra », annonça Ellis, plus calmement.

Le commandant arriva le premier au local. Deux opérateurs se tenaient devant leurs émetteurs, l'un penché, l'autre la tête de côté, comme si ces attitudes les aidaient à se concentrer sur les faibles sons qui arrivaient dans les écouteurs. L'un d'eux écrivait machinalement sur un bloc, répétant indéfiniment trois lettres : DSY, indicatif de Zébra. Il s'arrêta en percevant du coin de l'œil la présence de Swanson.

« Nous les avons, commandant, c'est indiscutable, dit-il. C'est très faible et intermittent, mais...

— Peu importe le signal lui-même ! » intervint Raeburn, qui entraînait.

Il essayait vainement de dissimuler le tremblement de sa voix. Il paraissait encore plus jeune.

« Avez-vous leur relèvement ?... Leur relèvement ?... Rien d'autre ne compte ! »

L'autre opérateur pivota sur son siège. Je reconnus Zabriski, mon ex-gardien. Il regarda Raeburn d'un air de reproche.

« Bien entendu, lieutenant, dit-il. C'est même la première chose que nous ayons faite. Quarante-cinq degrés, à des brouilles près. Cela donne le nord-est.

— Merci, Zabriski, fit sèchement Swanson. L'officier de navigation et moi aurions deviné. Quelle position ? »

Zabriski haussa les épaules et se tourna vers son camarade, homme rougeaud au cou ridé et au crâne dégarni.

« Qu'en dis-tu, Curly (le Frisé) ?

— Rien. Absolument rien, dit celui-ci, s'adressant à Swanson. J'ai demandé cette position vingt fois sans résultat. Il se borne à envoyer son indicatif. Je ne crois pas qu'il nous entende. Il ne doit même pas écouter, mais répéter indéfiniment cet indicatif. Peut-être n'a-t-il pas branché son antenne sur la réception.

— Impossible, fit Swanson.

— C'est pourtant le cas ! insista Zabriski. Au début, Curly et moi avons cru que le signal était faible, puis que l'opérateur était malade. Mais nous nous trompions : c'est simplement un amateur.

— Comment pouvez-vous le dire ?

— On peut toujours. On peut... »

Zabriski se tut, pour toucher le bras de son camarade.

« Ah ! je l'ai ! fit Curly, d'un ton banal. Position inconnue », déclare le type.

Personne ne parla. Il semblait peu important qu'il ne pût nous indiquer sa position. Le contact comptait seul. Raeburn courut au poste central. Je l'entendis parler rapidement dans le téléphone de la passerelle.

« Ces ballons dont vous parliez, me demanda Swanson sont-ils

libres ou captifs ?

— Il y en a des deux sortes.

— Comment fonctionnent les captifs ?

— Sur un treuil, avec une corde de nylon, marquée en centaines et en milliers de pieds.

— Nous allons leur demander d'en envoyer un à 5 000 pieds, avec des fusées éclairantes. S'ils se trouvent entre 50 et 60 kilomètres, nous l'apercevrons sûrement. En tenant compte de son élévation et de l'effet du vent, nous aurons une indication assez précise sur la distance... Qu'y a-t-il, Brown ? (C'était l'homme que Zabriski appelait « Curly ».)

— Ils parlent de nouveau. Très faiblement. « Pour l'amour du Ciel, dépêchez-vous ! » Deux fois. « Pour l'amour du Ciel, dépêchez-vous ! »

— Envoyez-leur ceci, fit Swanson, qui dicta un bref message au sujet du ballon. Transmettez très doucement. »

Curly approuva de la tête et commença à émettre. Raeburn revint en courant.

« La lune n'est pas couchée, dit-il rapidement à Swanson. Elle est encore à un degré ou deux au-dessus de l'horizon. Je vais prendre mon sextant pour l'observer. Ne changez rien à ce que vous venez de dire. Cela nous donnera la différence de latitude, et puisque nous savons qu'ils sont au 45, nous pourrons les repérer à un mille près.

— Cela vaut la peine d'essayer », observa Swanson.

Il dicta un nouveau message à Brown, qui le transmit, aussitôt après le dernier. Nous attendîmes la réponse dix minutes. Je regardais les gens autour de moi ; ils avaient tous l'air très loin de tout, l'esprit ailleurs.

Brown se remit à écrire. Pas longtemps.

« Tous les ballons brûlés. Pas de lune », dit-il d'une voix vide.

« Comment, pas de lune ? s'exclama Raeburn, manifestement déçu. Sacré nom, le ciel doit y être joliment couvert ! À moins qu'il n'y ait une tempête.

— Non, dis-je. Il ne se produit pas de telles variations de temps sur la banquise. Les conditions restent les mêmes sur plus de 100 000 kilomètres carrés. Pour eux, la lune est couchée. Ils ont dû calculer leur dernière position, et mal la calculer. Ils doivent se trouver au moins à 150 kilomètres plus loin au nord-est que nous ne le pensions.

— Demandez-leur s'ils ont des fusées, dit Swanson à Brown.

— On peut essayer, intervins-je, mais c'est perdre son temps. S'ils sont aussi loin que je le crois, leurs fusées ne monteront même pas au-dessus de notre horizon. Et si elles le font, nous ne les verrons pas.

— Il y a là au moins une chance, dit Swanson.

— Je commence à perdre le contact, commandant, annonça Brown. Ils parlaient de vivres, mais c'est devenu extrêmement faible.

— Dites-leur de lancer des fusées, s'ils en ont, ordonna Swanson. Vite, avant de perdre le contact ! »

Brown transmet quatre fois le message avant d'obtenir une réponse.

« Elle dit : « Deux minutes », fit Brown. Le type est à plat, à moins que ce ne soit ses piles. « Deux minutes. » C'est tout. »

Swanson acquiesça de la tête et sortit. Je le suivis. Nous prîmes chacun un manteau et des jumelles et montâmes sur la passerelle. Le froid nous y saisit ; les aiguilles de glace étaient toujours aussi acérées. Swanson découvrit le répétiteur du compas gyroscopique et indiqua le nord-est aux deux guetteurs, en leur disant de bien veiller.

— Deux minutes s'écoulèrent, puis cinq. Les yeux me faisaient mal ; les parties exposées de ma figure s'engourdisaient ; je savais que, quand j'enlèverais les jumelles, de la peau s'en irait avec elles.

Un téléphone sonna. Swanson baissa ses jumelles, qui laissèrent deux écorchures autour des yeux, mais il sembla ne pas s'en apercevoir ; la douleur ne viendrait qu'après. Il décrocha le microphone, écouta un instant et raccrocha.

« La radio, dit-il. Descendons. Tous. Les fusées ont été lancées il y a trois minutes. »

Nous descendîmes. Au passage, Swanson aperçut sa figure, reflétée par une vitre de manomètre.

« Ils doivent avoir un abri, observa-t-il tranquillement. Quelque baraque. Sinon ils seraient tous morts depuis longtemps. » Il entra à la radio. « Toujours en contact ?

— Oui, fit Zabrinski. Par intermittence. C'est vraiment curieux ! D'habitude, quand un contact de ce genre se perd, il reste perdu. Pas celui-ci. Curieux !

— Peut-être n'ont-ils plus de piles, dis-je. Peut-être ne disposent-ils que d'un générateur à main et aucun d'eux n'a-t-il la force de le faire marcher plus de quelques instants.

— Peut-être, dit Zabrinski. Curly, répète au commandant le dernier message.

— « Cela ne peut durer plusieurs tours », dit Brown. Ce qui doit vouloir signifier : « Cela ne peut durer plusieurs heures (*hours*). » Je ne vois pas d'autre interprétation. »

Swanson me jeta un bref coup d'œil. Lui seul savait que le commandant de la station était mon frère.

« Fixez-leur un horaire, dit-il à Brown. Qu'ils envoient leur indicatif cinq minutes avant chaque heure. Prévenez-les que nous reprendrons le contact avant six heures, peut-être quatre. Zabrinski, votre relèvement était-il bien précis ?

— Au poil, commandant. J'ai pu le vérifier de nombreuses fois. Exactement le 45. »

Swanson retourna au poste central.

« Zébra ne voit pas la lune, fit-il. D'après le docteur Carpenter, les conditions météorologiques sont les mêmes sur toute la banquise. C'est donc parce que la lune se trouve en dessous de leur horizon. Nous connaissons la hauteur de la lune et leur relèvement. Quelle est leur distance maximum ?

— Environ 150 kilomètres, comme l'a dit le docteur Carpenter, déclara Raeburn, après un rapide calcul. Au moins !

— Bien. Nous allons partir d'ici et gouverner au 40, ce qui ne nous écartera pas trop de leur direction générale, mais nous donnera un écart pour obtenir éventuellement un recoupement. Nous allons parcourir exactement 150 kilomètres et chercher une autre polynya. Appelez l'officier en second et faites prendre les dispositions pour plonger. » Il me sourit. « Avec deux recoupements et une base mesurée avec précision, nous devons les avoir, à moins de 100 mètres près.

— Comment comptez-vous mesurer 150 kilomètres sous la glace ? Avec précision, veux-je dire ?

— Notre système de navigation par inertie le fera pour nous. Il est d'une précision que vous jugerez incroyable. Je peux plonger sur la côte orientale des États-Unis et faire surface en Méditerranée orientale, à moins de 500 mètres de l'endroit où je comptais me trouver. Sur 150 kilomètres, l'erreur ne dépassera pas 20 mètres. »

On amena les antennes, on ferma les panneaux ; cinq minutes plus tard le *Dolphin* avait quitté son trou dans la glace et se dirigeait vers le nord-est. Aux barres de plongée, les deux hommes fumaient des cigarettes sans rien faire : les barres étaient branchées sur le système de navigation par inertie, qui les manœuvrait avec une précision et une sensibilité bien supérieures à celles des mains humaines. Pour la première fois, je sentais le bateau vibrer. « Cela ne peut durer plusieurs heures », disait le message. Le *Dolphin* était lancé à pleine puissance.

Ce matin-là, je ne quittai pas le poste central. Je passai la plus grande partie de mon temps à regarder par-dessus l'épaule du docteur Benson, qui, n'ayant pas trouvé de malade à l'infirmerie, comme d'habitude, était rapidement venu s'asseoir près de la machine à glace. Celle-ci devenait l'arbitre de l'existence, pour les survivants de Zébra. Il fallait trouver une autre polynya, pour obtenir un nouveau relèvement : pas de polynya, pas de recoupement, pas d'espoir. Je me demandai, pour la centième fois, combien il y avait de survivants. Les télégrammes captés par Brown et Zabrinski ne permettaient pas de croire qu'il y en eût beaucoup.

Pas d'encouragement à tirer du profil décrit par le style ! Le plus souvent, il indiquait une épaisseur de glace d'au moins 3 mètres. Plusieurs fois il en montra de trois ou quatre fois plus fortes ; à un moment, le style faillit sortir du papier, sous une énorme crête

renversée, profonde d'au moins 45 mètres. J'essayai vainement d'imaginer les pressions fantastiques qu'il avait fallu pour obtenir un tel résultat.

Deux fois seulement, sur les 130 premiers kilomètres, le style traça une ligne noire indiquant de la glace mince. La première polynya eût pu recevoir un canot, mais certainement pas le *Dolphin* ; et la seconde n'était guère plus vaste.

Un peu avant midi, la coque cessa de vibrer, Swanson ayant ordonné une diminution de vitesse.

« Comment cela se présente-t-il ? demanda-t-il à Benson.

— Très mal. De la glace épaisse partout.

— Nous ne pouvons nous attendre à trouver une polynya à notre gré. Nous sommes presque arrivés. Nous allons faire une exploration : 8 kilomètres à l'est, 8 kilomètres à l'ouest, 500 mètres plus au nord chaque fois. »

Une heure, deux, trois passèrent. Raeburn et son aide ne levèrent guère les yeux de dessus la table de point, où ils notaient méticuleusement les mouvements du *Dolphin*. Seize heures. Le bruit des conversations cessa complètement dans le poste central. L'observation occasionnelle de Benson : « Glace épaisse. Toujours épaisse ! » soulignait encore ce silence gêné. Seul un entrepreneur de pompes funèbres se serait senti à l'aise dans cette atmosphère, et je n'avais nul désir d'en rencontrer.

Dix-sept heures. Les regards s'évitaient. Toujours de la glace épaisse. La défaite, le désespoir planaient dans l'air. Swanson, lui-même, ne souriait plus. Avait-il la même vision que moi : un homme au visage couvert de gelures, affamé, mourant, faisant appel à ses ultimes ressources d'énergie pour tourner la manivelle de son générateur, et émettre l'indicatif avec des doigts sans vie, la tête penchée pour écouter l'approche de l'aide promise, par-dessus le bruit de la tempête... Peut-être personne n'envoyait-il plus cet indicatif. On n'avait pas choisi des hommes ordinaires pour la station Zébra, mais il vient un moment où le plus dur, le plus brave, le plus résistant, abandonne tout espoir et se couche pour mourir. Glace épaisse, toujours de la glace épaisse !...

À dix-sept heures trente, Swanson se rendit à la machine à glace et regarda par-dessus l'épaule de Benson.

« Quelle est l'épaisseur moyenne, par ici ? demanda-t-il.

— Entre 4 mètres et 4,50. Plus près de 4,50, je pense. »

Swanson décrocha un téléphone.

« Capitaine Mills ?... Ici, le commandant. Où en sont les torpilles sur lesquelles vous travaillez ?... Quatre ?... Prêtes ?... Bon. Soyez prêt à les charger. Dans trente minutes, j'abandonnerai la recherche et ce sera à vous de jouer... Exact ! Nous allons essayer de pratiquer un

trou dans la glace.

— 4,50 m, c'est beaucoup, observa Hansen. Et encore renverra-t-elle 90 pour 100 de la puissance explosive vers le bas. Vous croyez pouvoir percer un trou dans de la glace de 4,50 m, commandant ?

— Je n'en sais rien du tout. Impossible de savoir avant d'avoir essayé.

— Personne n'a jamais tenté cela ? demandai-je.

— Non, pas dans la marine américaine, en tout cas. Peut-être les Russes, mais ils ne nous tiennent guère au courant dans ce domaine.

— L'onde de choc ne risque-t-elle pas d'endommager le *Dolphin* ? » repris-je. L'idée ne me plaisait guère.

« En ce cas, l'*Electric Boat Company* recevrait une violente protestation. Nous ferons exploser électroniquement le cône environ 1 000 mètres après son départ du bateau – il lui faut parcourir 800 mètres avant le fonctionnement d'une sûreté qui permet de l'armer. Avec une coque aussi résistante que la nôtre, le choc sera négligeable.

— Glace très épaisse, répéta Benson. 9 mètres, 12,15. Glace vraiment très épaisse.

— Si votre torpille explosait sous une épaisseur comme celle-là, observai-je, vous écorcheriez à peine la base.

— Nous trouverons bien une couche d'épaisseur normale. Alors nous reculerons de 1 000 mètres et lâcherons le morceau.

— Glace mince ! hurla soudain Benson. Glace mince !... Non !... de l'eau libre !... Par Dieu, de l'eau libre !... Admirablement libre ! »

Sur le moment, j'eus le sentiment que la machine à glace ne fonctionnait plus, ou que Benson avait perdu la raison. Mais l'officier de plongée n'eut pas ce doute. Je dus m'accrocher solidement, tandis que le *Dolphin* évoluait violemment sur bâbord pour revenir vers l'endroit signalé par Benson. Swanson surveilla le point et fit battre en arrière, pour casser notre erre.

« Comment cela se présente-t-il maintenant. Doc ? demanda-t-il.

— De l'eau libre ! répéta Benson. J'en ai désormais une bonne image. La brèche est assez étroite, mais suffisamment large pour nous recevoir. Longue, avec un coude qui s'accentue vers la gauche, car il nous a suivis pendant les 45 premiers degrés de notre évolution.

— 15 mètres », dit Swanson.

La pompe ronronna. Le *Dolphin* s'éleva gentiment, comme un aérostat quittant le sol. De l'eau rentra dans la caisse. Le bateau s'arrêta.

« Hissez le périscope. »

Swanson regarda rapidement par l'oculaire, puis m'appela :

« Regardez. Jamais vous ne verrez de plus beau spectacle. »

J'obéis. Celui qui aurait peint le paysage que j'aperçus n'aurait pu

vendre son tableau, même en y ajoutant la signature de Picasso. Mais je compris ce que Swanson voulait dire. Des masses noires encadrant une bande verte à peine plus claire, et parallèle à l'axe du bateau : un chenal d'eau libre dans la banquise.

Dix minutes plus tard nous flottions à la surface de l'Arctique, à 400 kilomètres du pôle.

La banquise tourmentée dressait des crêtes biscornues à près de 15 mètres de hauteur, dominant la voile de plus de 6, si proches qu'on aurait cru les toucher. Nous apercevions trois ou quatre de ces reliefs fantastiques, qui s'étendaient vers l'ouest, puis la lumière de notre projecteur finissait et ce n'était plus que de l'obscurité.

À l'est, nous ne voyions rien. Regarder dans cette direction à l'œil nu nous eût aveuglés pour la vie en quelques secondes : même les lunettes s'embrumaient presque immédiatement. En se tenant la tête penchée et les yeux abrités, on distinguait près du *Dolphin*, pendant une fraction de seconde, une étendue d'eau noire, qui gelait déjà ; mais c'était plus deviné que perçu.

L'anémomètre indiquait une vitesse voisine de 100 km/h pour le vent qui sifflait sur la passerelle et à travers les antennes. La tempête n'était plus le brouillard à rafales du matin, mais une muraille mouvante d'aiguilles de glace, presque mortelles, qui eussent crevé un carton très épais ou fracassé instantanément un verre tenu à la main. Au-dessus du ululement du vent, nous entendions un grincement quasi permanent, des écrasements, des grondements sourds, provenant de millions de tonnes de glace – torturée par la tempête et soumise à un puissant centre de pression, éloigné de Dieu sait combien de centaines de kilomètres – qui se soulevaient et tournoyaient, formant une autre crête déchiquetée, haute de 3 mètres qui en escaladait une troisième, et qui, dans une cacophonie indescriptible, ouvrait un nouveau chenal d'eau noire, ridé par le vent. Le chenal se couvrait de glace, presque à l'instant de sa formation.

« Sommes-nous fous tous les deux ? Descendons ! » cria Swanson tout près de mon oreille.

Même ainsi, j'eus de la peine à l'entendre, dans cet abominable vacarme.

Nous regagnâmes la paix relative du poste central. Swanson défit le capuchon de son parka, enleva le foulard et les lunettes qui masquaient complètement son visage. Puis il me regarda en hochant la tête :

« Dire que des gens parlent du grand silence blanc de l'Arctique ! Un atelier de chaudronnier est aussi calme qu'une salle de lecture dans une bibliothèque, à côté de cet effroyable tapage. L'année dernière nous avons sorti le nez au-dessus de la banquise à quelques reprises,

mais nous n'avions jamais vu quelque chose de comparable. Ni entendu... C'était pourtant aussi en hiver. Il faisait froid, terriblement froid, et il ventait, mais jamais au point de nous empêcher de faire un tour sur la glace. Je doutais de la véracité des histoires qui parlent d'explorateurs bloqués sous leur tente pendant des jours. Je sais maintenant pourquoi le capitaine Scott est mort.

— Le temps est effectivement très mauvais, fis-je. Sommes-nous en sécurité ici, commandant ?

— Qui pourrait le dire ? répondit-il en haussant les épaules. Le vent nous colle contre le bord ouest de cette polynya et nous avons peut-être 50 mètres d'eau libre à l'est. Pour le moment, nous sommes en sécurité. Mais, comme vous pouvez vous en rendre compte, la banquise est en mouvement. Le chenal où nous sommes a été ouvert il y a moins d'une heure. Combien de temps persistera-t-il ?... Cela dépend de la configuration de la glace, et ces polynyas peuvent, parfois, se refermer sacrément vite. La coque du *Dolphin* peut encaisser une assez jolie pression, mais pas celle d'un million de tonnes de glace. Peut-être pourrons-nous rester plusieurs heures ici, peut-être quelques minutes seulement. De toute façon, quand ce bord oriental sera à moins de 3 mètres de nous, il faudra disparaître. Vous savez ce qu'il advient d'un bateau pris dans la glace.

— Je sais. Il est écrasé, promené autour du sommet du monde pendant quelques années. Puis, un jour, libéré, il coule jusqu'au fond, à 3 000 mètres. Cela ne plairait pas beaucoup au gouvernement américain, commandant.

— Non. Mes chances d'être promu au grade supérieur deviendraient bien faibles. Je pense...

— Hé ! appela-t-on de la radio. Hé ! Arrivez !

— Zabriski doit avoir besoin de moi », murmura Swanson.

Il partit avec sa rapidité surprenante et je le suivis. Zabriski, à demi tourné sur son siège, souriant d'une oreille à l'autre, tendait de la main gauche les écouteurs, Swanson les prit, écouta brièvement et hocha la tête.

« DSY, dit-il doucement. DSY, docteur Carpenter. Nous les avons ! Vous avez pris le relèvement ?... Bon ! » Il se tourna vers la porte, aperçut le timonier et lui dit : « Ellis, demandez à l'officier de navigation de venir le plus vite possible.

— Nous allons les recueillir tous, observa jovialement Zabriski. Ces gars-là doivent être sacrément costauds ! »

Swanson conservait un air absent. Il écoutait, je le savais, le martèlement des particules de glace contre la coque extérieure du sous-marin, crépitements assez forts pour qu'il fût impossible de parler à voix basse.

« Très costauds, Zabriski, fit-il. Le contact est-il établi dans les

deux sens ? »

Zabrinski secoua la tête négativement et se retourna vers son appareil. Il avait perdu le sourire. Raeburn entra, prit un bloc et alla à la table des cartes. Nous l'y suivîmes. Au bout d'une ou deux minutes. Il releva la tête.

« Si quelqu'un a envie de faire une petite promenade, c'est le moment, dit-il.

— Nous sommes si près ? demanda Swanson.

— Très près. 8 kilomètres à l'est, à 500 mètres près. Nous sommes d'assez bons limiers, hein ?

— Nous avons simplement de la chance, observa Swanson qui retourna à la radio. Vous leur parlez toujours ?

— Nous les avons perdus.

— Complètement ?

— Nous les avons il y a encore une minute, commandant. Puis, leur émission est devenue de plus en plus faible. Je pense que Doc Carpenter a raison : ils emploient un générateur à main... J'ai une fille de six ans qui peut manœuvrer un de ces appareils pendant cinq bonnes minutes. »

Swanson me regarda, puis se retourna sans rien dire. Je le suivis au poste de commande des barres de plongée, alors vide. Par le panneau de la passerelle, nous entendions le hurlement de la tempête, le bruit de meule de la glace qui emplissait toute la gamme des sons.

« Je me demande combien de temps cette maudite tempête va durer, dit Swanson.

— Trop longtemps, de toute façon, fis-je. J'ai une trousse dans ma cabine, un flacon d'alcool médicinal et des vêtements pour le froid. Pouvez-vous me fournir une dizaine de kilos de rations d'urgence, à haute teneur en protéines et en calories ? Benson saura ce que je veux dire.

— Est-ce que je vous ai bien compris ? dit lentement Swanson. Ou est-ce que je perds la tête ?

— Perdre la tête ? » reprit Hansen qui arrivait.

Son sourire montrait qu'il n'avait pas saisi l'intonation ni l'expression de Swanson.

« Ce serait très grave. Il me faudrait prendre le commandement et vous mettre aux fers, commandant. C'est le règlement.

— Le docteur Carpenter parle de prendre son sac de provisions sur le dos et de rejoindre, à pied, la station Zébra.

— Vous les avez retrouvés ?... Vraiment ?... Par un recoupement ?

— À l'instant. Nous leur avons, pour ainsi dire, tapé sur le nez. Ils sont à 8 kilomètres, dit le jeune Raeburn.

— Grand Dieu ! 8 kilomètres !... Seulement 8 kilomètres ! » Mais sa voix changea brusquement.

« 8 ou 500, c'est la même chose, par un temps pareil. Même ce vieil Amundsen n'aurait pas progressé de 10 mètres dans cette tornade.

— Le docteur Carpenter se croit évidemment capable d'améliorer les records d'Amundsen, observa sèchement Swanson. Il parle d'y aller à pied. ».

Hansen me regarda un bon moment, puis se retourna vers Swanson.

« C'est le docteur Carpenter, je crois, qu'il faudrait mettre aux fers, dit-il.

— Peut-être.

— Écoutez, fis-je, il reste des hommes vivants à la station Zébra. Peut-être pas beaucoup, mais au moins un. Ils sont mourants. Pour des gens dans leur cas, il y a souvent une très petite marge entre la vie et la mort. Je le sais, car je suis médecin. Un rien. Quelques gouttes d'alcool, une ou deux bouchées de vivres, une boisson chaude, quelque médicament. Alors ils survivent, mais, sans ces petites choses, ils succombent. Ils ont le droit d'être aidés et mon devoir est de veiller à ce qu'ils le soient. Je ne demande à personne de m'accompagner. Je me réfère aux ordres de Washington, vous prescrivant de m'apporter toute l'assistance possible tant que la sécurité du *Dolphin* et de son équipage n'est pas menacée. Parler de me retenir n'est pas une façon de m'assister, à mon avis. Je ne vous demande pas de mettre en danger l'existence de votre sous-marin, ni celle de vos hommes.

Swanson regardait le parquet. À quoi pensait-il ? À la meilleure manière de m'empêcher de partir ? Aux ordres de Washington ? Au fait que le commandant de Zébra était mon frère... Il demeurerait silencieux...

« Il faut l'en empêcher, commandant, insista Hansen. Si vous voyiez quelqu'un porter un revolver à sa tempe ou un rasoir à sa gorge, vous l'arrêteriez. C'est la même chose. Il a perdu l'esprit, il veut se suicider. Grand Dieu, Doc, pourquoi, à votre avis, gardons-nous nos Sonar en fonction, bien que nous soyons stoppés ? Pour qu'ils nous préviennent quand l'autre bord de la polynya se rapprochera de nous !... Et cela, parce qu'un homme ne peut rester plus de trente secondes sur la passerelle, ni voir à plus de quelques centimètres. Grimpez là-haut, et vous changerez vite d'idée, je vous le garantis.

— Nous venons de descendre de la passerelle, observa Swanson tranquillement.

— Et il veut toujours partir ? Je le disais bien : il est fou.

— Nous pourrions plonger maintenant, dit Swanson. Nous connaissons leur position. Peut-être trouverons-nous une polynya à un kilomètre, à un demi-kilomètre de Zébra. Cela changerait tout !

— Peut-être trouverez-vous une aiguille dans une meule de foin !

fis-je. Il vous a fallu six heures pour découvrir cette polynya-ci, et nous avons eu beaucoup de chance. Ne parlez pas des torpilles : la glace descend jusqu'à 30 mètres dans cette région. À peu près partout. Autant essayer de s'ouvrir un passage au revolver. Il faudra des heures, sans doute des jours, pour revenir en surface. Or je peux être à la station en deux ou trois heures.

— Si le froid ne vous tue pas pendant les 100 premiers mètres, reprit Hansen. Si vous ne glissez pas le long d'une crête, en vous fracassant la jambe. Si vous ne devenez pas aveugle en quelques minutes. Si vous ne tombez pas dans une polynya que vous n'aurez, pas vue, pour vous y noyer ou pour être transformé en bloc de glace. Si vous survivez à tout cela, j'aimerais savoir comment vous parviendrez à un endroit situé à 8 kilomètres d'ici. Vous ne pouvez transporter un compas gyroscopique de plusieurs tonnes sur votre dos, et les compas magnétiques sont absolument inutilisables. Le pôle magnétique est au sud et bien à l'ouest du point où nous sommes. Même si vous réussissiez à prendre un relèvement du camp ou de ce qu'il en reste, vous pourriez le manquer d'une centaine de mètres sans vous en apercevoir. Si vous le découvrez, et vous avez une chance sur un million, comment en reviendrez-vous ? En semant des morceaux de papier ? En déroulant une ligne de 8 kilomètres ?... Tout bien considéré, le mot folie est encore trop doux.

— Oui, je peux me casser une jambe, me noyer ou geler, admis-je. C'est un risque à courir. Aller à la station, et en revenir n'offre rien de très difficile. Vous avez un relèvement de Zébra et savez exactement où elle se trouve. Vous pouvez prendre un relèvement sur n'importe, quel émetteur. Il me suffit d'emporter un émetteur-récepteur, de garder le contact avec vous et vous me maintiendrez sur la bonne route. C'est facile.

— Cela le serait si nous possédions un appareil de ce genre, répliqua Hansen.

— J'ai dans mes affaires un walkie-talkie portant à 30 kilomètres.

— Coïncidence ! Vous avez eu l'idée de l'emporter, tout simplement. Je parie que vous avez de bien drôles de choses dans vos affaires, Doc.

— Ce que possède le docteur Carpenter ne nous regarde pas, intervint Swanson. Ce qui nous regarde, c'est l'intention qu'il a de faire une chose qui équivaut à un suicide. Vous ne pouvez vous attendre à nous voir approuver ce projet ridicule, docteur.

— Personne ne vous demande d'approuver quoi que ce soit, fis-je. Votre consentement n'est pas obligatoire. Tout ce que je vous demande, c'est de vous tenir sur la touche et de me fournir des provisions. Si vous ne voulez pas, je m'arrangerai d'une autre façon. »

Je regagnai ma cabine, ou plutôt celle de Hansen. Cela ne

m'empêcha pas de fermer la porte à clef dès que je l'eus franchie.

Je me dépêchai, pensant que Hansen, s'il me suivait, n'aimerait pas trouver cette porte fermée. J'ouvris la valise. Elle était remplie aux trois quarts de vêtements spéciaux pour l'Arctique, les meilleurs qu'on pût trouver. Ils n'avaient pas été payés avec mon argent.

Je me dépouillai de mes vêtements extérieurs, passai de longs sous-vêtements, une chemise de laine, une culotte de corde, puis un parka de laine, doublé de soie pure. Ce parka n'était pas exactement du modèle ordinaire. Il avait une poche de forme curieuse, doublée de suède, au-dessous de l'aisselle gauche et légèrement en avant, et une autre, de forme différente, du côté droit. Je plongeai au fond de ma valise et en ramenai trois objets. D'abord un Mannlicher-Schœnauer automatique de 9 mm, qui s'encadra solidement dans la poche de gauche faite d'ailleurs pour le recevoir. Puis des chargeurs, qui trouvèrent place dans la poche de droite.

Le reste de l'habillage ne fut pas long. Deux paires de grosses chaussettes, des bottes de feutre, puis les fourrures : du caribou pour le parka et le pantalon, du glouton pour le capuchon, de la peau de phoque pour les chaussures, du renne pour les gants, tirés sur d'autres gants de soie et sur des mitaines de laine. Un ours blanc aurait peut-être eu un léger avantage sur moi, pour survivre dans un blizzard de l'Arctique, mais la marge n'eût certainement pas été bien considérable.

J'accrochai à mon cœur un masque à neige et des lunettes, plaçai une torche électrique étanche dans la poche intérieure du parka, dénichai mon walkie-talkie et refermai la valise. Point n'était besoin d'employer de nouveau la serrure à combinaison, puisque le Mannlicher-Schœnauer se trouvait sous mon bras ; mais Swanson pourrait s'occuper en mon absence... Je pris ma trousse médicale, et un bidon d'acier contenant de l'alcool, que je plaçai dans un rucksack. Et j'ouvris la porte.

Au poste central, Swanson était resté à l'endroit où je l'avais laissé. Hansen aussi. Mais il y avait deux autres hommes : Rawlings et Zabriski, les deux plus grands gaillards du bord, avec Hansen. Et ils paraissaient encore plus grands qu'à Holy Loch.

« Puis-je compter sur ces rations ? demandai-je à Swanson.

— Une ultime déclaration formelle, dit-il. Pour les archives. Vos intentions équivalent à un suicide. Vous n'avez aucune chance de réussir. Je ne peux vous donner mon consentement.

— D'accord. Votre déclaration a été faite devant témoins. Donnez-moi les rations, maintenant.

— Je ne peux donner mon consentement à cause d'un fait nouveau et dangereux. Un de nos électrotechniciens vient d'effectuer un contrôle de la machine à glace. Un enroulement a brûlé. Nous n'avons pas de rechange ; il va falloir en fabriquer un autre. Vous comprenez

ce que cela signifie. Si je suis obligé de plonger, je ne pourrai remonter à la surface. Ce sera la fin pour quiconque se trouvera sur la glace. »

Je fus un peu déçu ; il aurait pu imaginer une meilleure raison.

« Les rations, fis-je. Me les donnerez-vous, commandant ?

— Vous comptez partir quand même, malgré ce que je vous ai dit ?

— Oh ! pour l'amour du Ciel !... Je me débrouillerai sans ces rations.

— Mon second, le torpilleur Rawlings, et le radio Zabriski n'aiment pas du tout cela.

— Peu importe ce qu'ils aiment ou non.

— Ils estiment ne pas pouvoir vous laisser partir. »

Ils étaient énormes et, physiquement, je ne pouvais rien contre eux. Sans doute je possédais un revolver, mais, avec ce genre de parka, il aurait fallu pratiquement me déshabiller pour le sortir, et Hansen avait montré à Holy Loch qu'il réagissait vite devant un geste suspect. D'ailleurs une arme n'aurait pas effrayé des hommes comme Hansen, Rawlings et Zabriski, et je ne pouvais m'en servir contre des gens qui faisaient leur devoir.

« Ils estiment ne pas pouvoir vous laisser partir, répéta Swanson, si vous ne les autorisez pas à vous accompagner. Ils sont volontaires.

— Volontaires, confirma Rawlings.

— Je n'ai pas besoin d'eux.

— Vraiment ? reprit Rawlings. Vous pourriez au moins nous remercier, Doc !

— Vous mettez en danger la vie de ces hommes, commandant. Or vous connaissez les ordres de Washington.

— Oui. Je sais aussi que dans l'Arctique, comme dans l'alpinisme et l'exploration, une équipe a plus de chances de réussir qu'un homme seul. Je sais aussi que si nous permettions à un médecin civil de partir seul pour la station Zébra, parce que nous avons peur de quitter le nid chaud de notre sous-marin, la réputation de la marine américaine en serait quelque peu éclaboussée.

— Vos hommes sont prêts à risquer leur vie pour le bon renom des sous-marins américains ?

— Vous avez entendu le commandant, dit Rawlings. Nous sommes volontaires. Regardez Zabriski. Tout le monde peut voir qu'il a été fondu dans un moule à faire les héros !

— Avez-vous pensé à ce qui se produira si la glace se referme pendant notre absence, et si le bateau doit plonger ? dis-je.

— N'en parlons pas, intervint Zabriski. Je ne me sens pas du tout un héros. »

J'abandonnai, n'ayant pas le choix. En outre, comme Zabriski, je ne me prenais pas pour un héros. Mais j'éprouvai soudain une grande

satisfaction, à la pensée d'avoir ces trois hommes avec moi.

V

Le lieutenant de vaisseau Hansen fut le premier à renoncer. Renoncer n'est peut-être pas le mot, car l'idée lui était complètement étrangère. Sans doute serait-il plus exact de dire qu'il fut le premier d'entre nous à manifester un peu de bon sens. Il prit mon bras, approcha sa tête de la mienne, abaissa son masque à neige et me cria :

« N'allons pas plus loin, Doc. Il faut s'arrêter.

— À la prochaine crête ! » répondis-je.

J'ignore s'il m'entendit, car à peine m'eut-il parlé qu'il remit son masque pour se protéger contre les particules de glace, mais il parut comprendre, car il lâcha sa prise sur la corde autour de ma taille et me laissa avancer de nouveau. Depuis deux heures et demie, Hansen, Rawlings et moi prenions alternativement place en avant, tandis que les trois autres restaient à une dizaine de mètres en arrière, l'idée n'étant pas que l'homme de tête servait de guide, mais que les autres pouvaient le sauver en cas de nécessité. Cette nécessité s'était déjà présentée au moins une fois, Hansen, avançant à quatre pattes le long d'une crête déchiquetée, était tombé dans la nuit et la tempête, tombé d'environ 2,50 m, donnant à la corde une secousse presque plus pénible pour Rawlings et pour moi, qui en absorbâmes le choc. Pendant deux minutes il se balança au-dessus de l'eau noire d'un chenal récemment ouvert, avant que nous pussions le ramener en sécurité. Il venait de l'échapper belle, car, étant donné la température, même quelques secondes d'immersion l'eussent inévitablement tué, le processus de dissolution étant aussi rapide qu'irréversible. Ses vêtements se fussent instantanément transformés en une sorte d'armure, impossible à enlever. Pétrifié dans ce linceul de glace, l'homme devait mourir de froid même si son cœur supportait le choc causé par la brutale différence des températures.

J'avancai donc avec beaucoup de précautions, tâtant la glace devant moi avec un dispositif que nous avions imaginé après l'incident : un bout de corde de 1,50 m, que nous avions trempée dans l'eau du chenal et laissée à l'air jusqu'à ce qu'il eût acquis la rigidité d'une barre d'acier. Parfois, je marchais ; parfois je titubais ; parfois, lorsqu'une rafale inattendue me faisait perdre l'équilibre, j'avancais à quatre pattes. Au cours d'une de ces périodes, je constatai que le vent, au moins momentanément, avait perdu la plus grande partie de sa

violence, que je n'étais plus bombardé par le jet horizontal des particules de glace. Quelques instants plus tard, mon « bâton » prit contact avec un obstacle solide : la paroi verticale d'une crête. Avec empressement, je gagnai cet abri, enlevai mes lunettes et allumai ma torche électrique, en direction des autres.

Ils arrivaient en aveugles, battant l'air de leurs bras étendus, ce qu'ils faisaient depuis deux heures et demie. Nos lunettes nous rendaient si peu de service que nous eussions aussi bien pu nous envelopper la tête d'un sac avant de quitter le *Dolphin*. Je regardai Hansen, qui se présentait le premier. Une couche de glace couvrait ses vêtements, de la tête aux pieds, sauf aux jointures. Cette glace émettait un bruit audible à plusieurs pas. Les bandes de glace qui pendaient de la tête, des épaules et des coudes, donnaient au jeune officier l'aspect d'une espèce de martien, ce dont j'avais l'air aussi, probablement.

Nous nous serrâmes les uns contre les autres à l'abri de la paroi. À un peu plus d'un mètre au-dessus de notre tête, la tempête continuait à s'écouler comme une rivière. Rawlings, assis à ma gauche repoussa ses lunettes en arrière, regarda ses fourrures et commença à se battre la poitrine avec le poing pour casser la glace. Je saisis son bras.

« Ne faites pas cela ! dis-je.

— Pourquoi ? répondit-il, la voix étouffée par son masque à neige, mais pas suffisamment pour m'empêcher de l'entendre claquer des dents. Cela pèse au moins une tonne. Je n'ai plus assez d'entraînement pour porter un pareil poids, Doc.

— Sans cette glace, vous seriez mort de froid. Elle vous isole de la tempête. Voyons le reste de votre figure et vos mains. »

Sur tous les trois je cherchai des gelures, tandis qu'Hansen faisait la même chose pour moi. Nous avions de la chance. La chair était bleue et frissonnait, mais n'était pas gelée. Les fourrures de mes compagnons n'étaient sans doute pas aussi belles que les miennes, mais elles se révélaient au moins aussi efficaces. On donne toujours ce qu'il y a de meilleur aux équipages de sous-marins nucléaires, même en matière d'habillement arctique. Je voyais cependant, à leur figure, et à leur façon de respirer, qu'ils approchaient de l'épuisement. Avancer dans cette tempête équivalait à remonter un courant de mélasse, effort qui sapait nos énergies. Mais outre ces escalades, ces glissades, ces chutes et ces détours, avec nos sacs de 20 kilos sur le dos, et le poids de la glace sur nos vêtements, c'était un épouvantable cauchemar.

« Le point d'où l'on ne revient pas, Doc, dit Hansen, qui, comme Rawlings, haletait. Nous ne pouvons pas endurer cela plus longtemps.

— Vous devriez écouter plus souvent les conférences du docteur Benson, fis-je, d'un ton de reproche. La crème, la purée de pommes,

les longues siestes dans votre couchette ne vous préparent pas à ce genre de choses.

— Certes, répondit-il. Mais vous ? Comment vous sentez-vous ?

— Un peu fatigué, avouai-je, mais cela ne vaut pas la peine d'en parler. »

J'avais l'impression d'avoir les jambes séparées du corps, mais l'orgueil me soutenait. Je me débarrassai de mon rucksack et y pris le flacon d'alcool.

« Je vous propose un arrêt d'un quart d'heure, dis-je. Si nous restions plus longtemps, nous ne pourrions plus repartir. En attendant, prenons quelques gouttes de ceci, qui, je l'imagine, nous fera circuler le sang.

— Je croyais la médecine opposée à l'emploi de l'alcool par les basses températures, observa Hansen. L'alcool ouvre les pores.

— Citez-moi n'importe quelle forme d'activité humaine, et je vous citerai une foule de médecins qui déconseillent cette activité. D'ailleurs il s'agit d'un excellent whisky.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ! Passez-moi ça. Rawlings et Zabriski n'ont pas l'habitude. Vous entendez quelque chose, Zabriski ? »

Zabriski avait sorti l'antenne du walkie-talkie et placé un écouteur dans le capuchon de son parka. Il parlait dans le microphone, à travers ses mains en coupe. En tant que radio, il était qualifié pour se servir de l'appareil, que je lui avais remis avant de quitter le sous-marin. C'est pourquoi, dans cette cordée, il ne prenait jamais la tête. Une chute ou une immersion eût détruit le walkie-talkie et nous aussi, car, sans cet appareil, nous ne pouvions nourrir le moindre espoir de trouver la station Zébra ni de revenir au *Dolphin*. Zabriski était bâti comme un gorille de taille moyenne et en possédait la résistance, et pourtant nous le traitions comme une précieuse porcelaine de Saxe.

« C'est difficile, dit-il. L'appareil fonctionne bien, mais cette tempête déforme tout... Ah !... Attendez ! »

Il baissa la tête sur le microphone et se mit de nouveau à parler à travers ses mains en coupe.

« Ici, Zabriski... Zabriski. Oui, nous sommes plus ou moins à bout, mais le docteur estime que nous réussirons... Attendez, je vais le lui demander. » Il se tourna vers moi : « Quelle distance avons-nous parcourue, à votre avis ?

— Six kilomètres, fis-je en haussant les épaules. Peut-être cinq et demi, peut-être six et demi. »

Zabriski nous regarda interrogativement, Hansen et moi.

« L'officier de navigation dit que nous sommes à 45 degrés au nord de l'endroit où nous devrions être et qu'il faut obliquer vers le sud, pour ne pas manquer Zébra de quelques centaines de mètres. »

Ç'aurait pu être pire. Une heure s'était écoulée depuis la réception du dernier relèvement du *Dolphin*.

Dans l'intervalle, nous devions juger la direction par la force du vent qui frappait notre visage. Celui-ci, engourdi, ne constituait pas un excellent moyen d'orientation. D'autant plus qu'il y avait des sautes de vent. Oui, cela aurait pu être pire et je le dis à Hansen.

« D'accord, fit-il. Nous aurions pu tourner en rond ou mourir. Cela mis à part, je ne vois pas ce qui pourrait être pire. » Il avala une gorgée de whisky, toussa et me rendit le flacon.

« ... Ça va mieux. Croyez-vous sincèrement que nous puissions réussir ?

— Oui, avec un peu de chance. Peut-être trouvez-vous nos sacs trop lourds. Nous pourrions en abandonner une partie ici. »

Je n'avais nulle envie d'abandonner quoi que ce fût : 40 kilos de vivres, un réchaud, 15 kilos de combustible solide, 100 onces d'alcool, une tente, une trousse médicale bien garnie. Mais s'il fallait s'y résoudre, je voulais que la décision vînt d'eux, et j'étais sûr qu'ils ne la prendraient pas.

« Nous n'abandonnerons rien du tout », dit Hansen.

Le repos ou le whisky lui avait fait du bien ; la voix était plus forte ; les dents ne claquaient plus.

« N'en parlons même pas », fit Zabriski.

La première fois que je l'avais vu, en Écosse, j'avais pensé à un ours polaire ; sur la banquise, dans ses fourrures blanchies, la ressemblance s'accroissait encore. Il en avait l'aspect physique et semblait totalement infatigable. En bien meilleure forme que nous.

« Ce poids sur mes épaules est comme une mauvaise jambe, un vieil ami qui me cause de la peine. Mais sans lui, je n'existerais plus.

— Moi, répliqua Rawlings, je conserve mon énergie. Je m'attends à devoir porter Zabriski. »

Nous remîmes nos lunettes. Nous nous levâmes lourdement et marchâmes vers le sud pour trouver l'extrémité de la crête qui bloquait notre passage. Nous n'en avions pas encore rencontré d'aussi longue, mais ce détour nous remettait en route, en nous abritant encore quelque peu. À 400 mètres de là, la crête se termina brusquement, nous exposant à la furie de la tempête. Renversé, je m'accrochai à la corde, et me relevai péniblement, en criant un avertissement à mes compagnons. Nous avançâmes droit dans le vent, penchés pour conserver notre équilibre.

Nous couvrîmes le kilomètre et demi suivant en moins de trente minutes. Le parcours était beaucoup plus facile qu'il ne l'avait été, bien que nous dussions toujours faire des détours à travers la glace brisée. Zabriski excepté, nous étions épuisés. Nous trébuchaient et

tombions plus qu'avant, bien que le terrain et les conditions extérieures fussent plutôt moins mauvais. Pour moi, j'avais le sentiment d'avoir les jambes en feu ; chaque pas me causait une forte douleur, de la cheville au haut de la cuisse, j'eusse cependant, je crois, tenu plus longtemps que n'importe lequel de mes compagnons, Zabriski compris, car j'avais une raison d'avancer, coûte que coûte, j'étais mû par une impulsion désespérée : je pensais au major John Halliwell, mon aîné, mon unique frère. Était-il mort, cet homme à qui je devais tout ? Agonisait-il en ce moment où je pensais à lui ? Sa femme Mary, et ses trois enfants, qui gâtaient leur oncle célibataire comme je les gâtai moi-même, avaient le droit de savoir, et moi seul pouvais les renseigner. John vivait-il encore ? Je voulais en avoir le cœur net, eussé-je dû franchir à quatre pattes toute la distance qui me séparait de Zébra. J'avais aussi un autre motif, que le monde considérerait comme plus important que la mort du commandant de la station. Un motif capital...

Le martèlement des particules de glace sur mon masque cessa soudain. Le vent tombait. Je me trouvai à l'abri d'une crête encore plus haute que la précédente. J'attendis les autres, demandai à Zabriski de vérifier notre position par rapport au *Dolphin* et distribuai une nouvelle rasade de whisky, un peu plus abondante que la fois précédente, car nous en avions plus besoin. Hansen et Rawlings se trouvaient dans un état inquiétant, leur respiration sifflait, comme celle d'un coureur dans la dernière phase de la course. Je constatai que la mienne n'était pas moins haletante, et il me fallut un effort extraordinaire pour avaler mes quelques gouttes de whisky. Peut-être, me demandai-je, Hansen avait-il raison. L'alcool nous faisait du mal mais le goût n'en donnait certainement pas l'impression.

Zabriski parlait de nouveau au microphone. Au bout d'une ou deux minutes, il retira les écouteurs de son parka et boutonna le walkie-talkie.

« Nous nous débrouillons pas mal ou nous avons de la chance, déclara-t-il. D'après le *Dolphin* nous sommes exactement sur la bonne route ! » Il avala le verre que je lui tendais et soupira de satisfaction. « Voilà la bonne nouvelle. Mais il y en a une mauvaise. La polynya commence à se refermer assez vite. Le commandant estime qu'il lui faudra plonger dans deux heures au plus... Et la machine à glace est toujours en avarie.

— La machine à glace ? répétais-je stupidement. Est-ce que la glace...

— Bien sûr, dit Zabriski, d'un ton las. Vous ne croyez pas le commandant, docteur Carpenter ? Vous êtes trop malin pour ça ?

— Eh bien, tout s'arrange, fit Hansen. Tout devient parfait. Le *Dolphin* plonge, la glace se referme, et toute la banquise nous sépare

de lui. Ils ne nous retrouveront presque certainement pas, même si la machine à glace est réparée. Devons-nous nous coucher pour mourir ici, ou tourner en rond pendant une couple d'heures, pour aboutir au même résultat ?

— C'est tragique ! observa Rawlings. Non pas l'aspect personnel, mais la perte pour la marine américaine. Je crois pouvoir dire, capitaine, que nous sommes... ou étions... trois jeunes gens pleins d'avenir. Vous et moi, tout au moins. Zabriski a, je pense, atteint depuis longtemps la limite de ses possibilités. »

« Ce Rawlings, me dis-je, est l'homme que je désirerais avoir à mes côtés si les choses empiraient. » Ce qui nous pendait au nez, semblait-il. Zabriski et Rawlings, c'étaient les humoristes du *Dolphin*. Pour des raisons connues seulement d'eux-mêmes, ils dissimulaient une vive intelligence et une éducation soignée sous des dehors bouffons.

« Encore deux heures, dis-je. Avec un pareil vent, qui nous catapultera, nous pouvons être de retour à bord en moins d'une heure.

— Et les gens de Zébra ! demanda Zabriski.

— Nous avons fait de notre mieux. Tant pis !

— Oh ! docteur Carpenter ! Vous nous choquez profondément », s'exclama Rawlings. Sans ironie dans la voix, cette fois.

« L'idée seule nous rebute, dit Zabriski, sur le même ton.

— La seule chose rebutante est le manque de compréhension de certains matelots, dit Hansen, à son tour, avec quelque sécheresse. Le docteur Carpenter pense que nous devrions retourner à bord, mais non pas lui. Désormais, il ne ferait pas demi-tour pour tout l'or du monde. Nous ne devons pas avoir plus de 800 mètres à parcourir. Finissons-en tout de suite. »

À la lueur de ma torche électrique, je vis Rawlings et Zabriski se regarder, puis hausser les épaules en même temps. Ils se levèrent et nous repartîmes.

Trois minutes plus tard, Zabriski se cassa la cheville.

Cela se produisit de façon stupide. Que cela ne fût pas déjà survenu à l'un de nous c'était miracle. Au lieu de chercher l'extrémité nord ou sud de la crête, nous choisîmes de l'escalader. Elle était haute d'environ trois mètres, mais nous atteignîmes le sommet sans trop de difficulté. Je tâtai le chemin avec précaution, en utilisant mon « bâton ». Ma torche était inutile dans la tempête, que faire avec des lunettes couvertes de glace ?... Au bout d'une trentaine de pas, j'atteignis l'autre bord.

« 1,50 m. Seulement 1,50 m ! » dis-je aux autres.

Je me laissai glisser et les attendis.

Hansen me rejoignit le premier, suivi de Rawlings. Nous ne vîmes pas ce qui arrivait à Zabriski. Il se trompa sur la distance, ou fut renversé par une rafale. En tout cas, je l'entendis crier, sans

comprendre les mots que le vent emporta. Il parut atterrir légèrement sur les pieds, mais s'écroula lourdement.

Je tournai le dos à la tempête, levai mes lunettes inutiles et sortis ma torche. Zabrinski était à moitié assis, à moitié allongé, appuyé sur le coude droit. Il jurait abondamment et, autant que je pus en juger, sans jamais répéter deux fois le même juron. Le talon droit était pris dans une des innombrables fentes de la glace et la jambe s'inclinait à un angle impossible. Point n'était besoin d'être très savant pour comprendre que la cheville était cassée, ou bien la partie inférieure du tibia, os qui avait dû supporter la plus grande partie du choc. J'espérai, contre tout espoir, qu'il s'agissait d'une fracture simple, mais, en ce cas, l'os ne pouvait, manquer d'avoir percé la peau. D'ailleurs, peu importait dans l'immédiat. Je n'avais pas l'intention de l'examiner : Une exposition de quelques minutes à l'air libre, et Zabrinski eût passé le reste de sa vie avec un seul pied.

Nous soulevâmes la masse affalée, tirâmes de la fissure le pied endommagé, et fîmes s'asseoir doucement le blessé. Je défis ma trousses, m'agenouillai près de lui et demandai :

« Souffrez-vous beaucoup ?

— Non, c'est engourdi. Je ne sens pour ainsi dire rien... Quelle sottise ! Une fente de rien du tout ! Comme on peut être idiot !

— Si c'était moi qui le disais, tu ne me croirais pas, répliqua Rawlings en hochant la tête. Je vous l'avais bien dit que ça se terminerait ainsi. Il va falloir que je transporte ce gorille ! »

Je mis des éclisses à la jambe touchée, en les serrant le plus possible par-dessus la botte et les fourrures. J'essayais de ne pas penser à la catastrophe qui venait de nous arriver. D'abord, nous avions perdu les services de l'homme le plus fort de notre groupe ; ensuite nous aurions plus de 100 kilos à transporter, sans parler du sac. Zabrinski dut lire nos pensées.

« Laissez-moi ici, capitaine, dit-il à Hansen, en claquant des dents, à cause du choc et du froid. Nous devons être presque arrivés. Vous me reprendrez au retour.

— Ne dites donc pas de sottises, répondit sèchement Hansen. Vous savez très bien que nous ne vous retrouverions plus.

— Exactement, fit Rawlings, dont les dents claquaient comme celles de Zabrinski, c'est-à-dire comme une mitrailleuse asthmatique. Pas de décorations pour les idiots, disent les règlements.

— Mais vous n'arriverez jamais à Zébra si vous devez me transporter !

— Vous m'avez entendu, fit Hansen. Nous ne vous lâchons pas.

— Le capitaine a parfaitement raison, observa Rawlings. Les héros ce n'est pas ton genre. Retourne-toi, pour que je puisse prendre un peu ce que tu as sur le dos. »

Je finis de serrer les éclisses et remis mitaines et gants de fourrure sur mes mains déjà gelées. Nous nous partageâmes la charge de Zabriski, le hissâmes sur sa jambe, saine et repartîmes en titubant.

Heureusement, à ce moment où nous en avions tant besoin, la chance nous sourit. Sous nos pieds, la surface de la glace devint plate et douce comme celle d'une rivière gelée. Plus de crêtes, plus de *hummocks*, plus de crevasses ; même plus de fissures, comme celle où s'était blessé Zabriski. De la glace unie et même pas glissante, la tempête l'ayant dépolie.

Chacun de nous prenait la tête à son tour, les deux autres soutenant Zabriski, qui avançait en sautillant sur un pied, sans un mot de plainte. Au bout d'environ 300 mètres, Hansen s'arrêta si brusquement que nous le heurtâmes.

« Nous y sommes ! cria-t-il de toutes ses forces. Nous avons réussi ! Est-ce que vous sentez !

— Quoi ?

— Du pétrole, du caoutchouc brûlés !... Vous ne sentez pas ? »

J'ôtai mon masque, plaçai les mains devant mon visage et reniflai avec précaution. Un seul essai me suffit. Je remis mon masque, serrai le bras de Zabriski plus fermement et suivis Hansen.

La glace unie cessait au bout de quelques pas. Une pente montait vers un plateau. Nous ne fûmes pas trop de trois pour y remorquer Zabriski. L'odeur de brûlé devenait plus forte. Je me séparai des autres, tournant le dos au vent, les lunettes basses, en explorant le sol, avec des mouvements circulaires de ma torche. L'odeur semblait venir de l'avant. Je revins dans le vent, me protégeant les yeux avec les mains. Ma torche éclaira quelque chose de dur, de métallique. Je relevai le faisceau lumineux et distinguai vaguement la silhouette fantomatique de ce qui avait été une baraque.

Nous avons trouvé la station dérivante Zébra !

J'attendis mes compagnons, les fis passer devant cette baraque, leur dis de tourner le dos au vent et de soulever leurs lunettes. Pendant une dizaine de secondes, nous examinâmes la ruine à la lueur de ma torche. Personne ne dit mot. Puis nous nous retournâmes contre le vent.

Zébra avait compté huit baraques, disposées sur deux rangées parallèles. Entre les rangées, il y avait un intervalle de neuf mètres, et entre les baraques, dans chaque rangée, un intervalle de six mètres. Cela, afin de réduire le danger d'incendie. Mais on n'avait pas tenu suffisamment compte du hasard. Personne n'était en faute. Personne, sauf dans un cauchemar, ne pouvait imaginer ce qui s'était sans doute produit : des réservoirs faisant explosion, et des milliers de litres de pétrole en feu, chassés par la tempête à travers le camp. Par une ironie du sort, le feu, sans lequel des hommes ne peuvent vivre au pôle, est

aussi leur ennemi le plus redouté, car on ne peut jamais obtenir, en fondant la glace, assez d'eau pour lutter contre un incendie. Pourtant il y avait aussi d'énormes extincteurs chimiques, dans chaque baraque.

Les premières baraques de chaque rangée de quatre étaient complètement détruites. Plus de trace des parois qui, entre deux couches de contreplaqué, avaient naguère contenu la fibre de verre et le kapok pour assurer l'isolement. Même les toits en feuilles d'aluminium avaient disparu. Dans l'une, nous distinguâmes la carcasse d'un générateur, couvert de glace du côté du vent, tordu, presque fondu, de l'autre, ce qui donnait une idée de la puissance de la fournaise.

La cinquième baraque, troisième à droite, offrait un spectacle encore plus affreux. Nous nous en détournions, trop émus pour parler, quand Rawlings cria quelque chose d'inintelligible. Je me rapprochai de lui et relevai le capuchon de mon parka.

« Une lumière ! criait-il. Une lumière, Doc !... Vous voyez ?... Là ! »

En effet, on distinguait une lumière, une étroite lueur verticale, étrangement blanche, en face des décombres près desquels nous nous trouvions. Nous entraînâmes Zabinski dans cette direction. Pour la première fois, ma torche me montra autre chose qu'une ruine ; une baraque noircie, détériorée, avec un panneau de contre-plaqué posé sur ce qui avait été l'unique fenêtre, mais une baraque, néanmoins. La lumière provenait d'une porte, entrebâillée au bout de l'extrémité abritée. Je mis la main sur la poignée, seule chose que j'eusse vue intacte jusque-là. Les gonds craquèrent comme ceux, d'un portail de cimetière. La porte s'ouvrit. Nous entrâmes. Suspendue au centre du plafond, une lampe Coleman projetait sa lumière crue, amplifiée par les tôles d'aluminium, dans tous les coins de la baraque, longue de 5,50 m, large de 3. Une couche de glace, épaisse, mais transparente, recouvrait tout le plafond, sauf dans un cercle de 90 centimètres, directement au-dessus de la lampe, et cette glace descendait jusqu'au parquet, le long des parois ; elle le recouvrait également, sauf aux endroits où gisaient les corps. Et je n'aurais pas juré qu'il n'en existait pas sous eux.

Ma première idée fut un sentiment de défaite ; une conviction, plus glaciale que la tempête extérieure : nous arrivions trop tard ! J'avais vu bien des morts et étais habitué à les reconnaître ; or tous les corps que nous voyions me donnaient cette impression. Des formes imprécises, inertes, entassées sous des couvertures, des *mackinaws*, des duffle-coats, des fourrures. J'aurais mis ma main au feu qu'il n'y avait pas un vivant dans ce tas. Serrés les uns contre les autres, en une sorte de demi-cercle, à l'extrémité opposée à la porte, ils demeuraient parfaitement inertes, comme gelés de toute éternité. Pas d'autres

bruits que les sifflements de la lampe et le bombardement métallique de la paroi orientale par les particules de glace.

Zabriski fut déposé, en position assise, contre une paroi. Rawlings se déchargea de son fardeau, déballa le réchaud et le combustible. Hansen tira la porte derrière lui, défit les boucles de son rucksack et déposa sa charge de conserves sur le plancher.

Le hurlement de la tempête et les sifflements de la lampe Coleman soulignaient encore le silence mortel qui régnait dans la cabane. Le bruit des boîtes de conserve s'écroulant me fit sursauter. Un des hommes aussi s'agita, à ma gauche, se releva, se mit sur son séant. Il nous regardait avec surprise, les yeux injectés de sang, dans un visage atrocement brûlé. Quelques secondes, il demeura ainsi, puis quelque obscur orgueil lui fit dédaigner l'offre de mon bras et il se dressa sur ses jambes, avec une peine manifeste. Ses lèvres craquelées amorcèrent un sourire. Il dit, d'une voix rauque, faible, à l'accent cockney :

« Vous avez mis sacrément longtemps à venir ! Je m'appelle Kinnaird et suis opérateur de radio.

— Un peu de whisky ? » proposai-je.

Il sourit encore, essaya de se passer la langue sur les lèvres. Il se pencha, toussa sèchement au point que des larmes, montèrent à ses yeux. Mais, quand il se redressa, la vie revenait déjà dans les yeux éteints et donnait de la couleur aux joues émaciées.

« Vous ne manquerez jamais d'amis, mon pote, si vous vous présentez ainsi dans la vie. Eh, Jolly, mon vieux ! Et votre éducation, qu'est-ce que vous en faites ? Nous avons de la compagnie. »

Jolly mit un certain temps à prendre conscience de ce qui se passait. Mais alors il se comporta avec une vivacité étonnante. C'était un petit personnage joufflu, aux yeux de porcelaine ; quoiqu'il eût autant besoin de se raser que Kinnaird, la figure conservait quelque couleur et n'était pas émaciée. Mais des gelures avaient fortement endommagé la bouche et le nez. Les yeux bleus, tachés de rouge, élargis par la surprise, nous souhaitèrent cependant la bienvenue. Ce Jolly, me dis-je, saurait toujours s'adapter aux circonstances. « Des visiteurs, fit-il d'une voix profonde, à l'accent irlandais. Nous sommes sacrément heureux de vous voir. Fais les honneurs, Jeff.

— Nous ne nous sommes pas présentés, dis-je. Je suis le docteur Carpenter et ceux-ci...

— Nous sommes entre confrères, mon vieux. »

Je devais bientôt m'apercevoir qu'il disait « mon vieux » toutes les deux ou trois phrases, ce qui allait fort mal avec son accent irlandais.

« Le docteur Jolly ?

— Lui-même. Médecin résidant, mon vieux.

— Le lieutenant de vaisseau Hansen, de la marine américaine,

embarqué sur le sous-marin *Dolphin*...

— Un sous-marin ? » Jolly et Kinnaird se regardèrent. « Vous avez bien dit un sous-marin, mon vieux ? »

— Les explications peuvent attendre. Torpilleur Rawlings. Radio Zabriski. »

Certains des hommes remuaient, en entendant les voix ; un ou deux s'étaient même relevés sur les coudes.

« Comment vont-ils ? demandai-je.

— Deux ou trois cas de mauvaises brûlures, répondit Jolly. Deux ou trois au seuil de l'épuisement. Mais les vivres et la chaleur les remettraient sur pied en quelques jours. Je les fais coucher ainsi pour qu'ils se réchauffent mutuellement. »

Je les comptai. Douze, y compris Jolly et Kinnaird.

« Où sont les autres ? »

— Les autres ? »

Kinnaird me regarda un moment avec surprise, puis son expression se glaça. Il pointa le pouce par-dessus son épaule.

« Dans la baraque voisine, mon pote.

— Pourquoi ? »

— Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas agréable de coucher avec des macchabées, voilà tout ! »

Je regardai les hommes étendus à mes pieds : sept étaient éveillés ; trois soulevés sur les coudes, quatre couchés ; tous exprimaient un certain degré d'ébahissement. Une couverture cachait le visage des trois derniers – endormis ou inconscients.

« Vous étiez dix-neuf, dis-je.

— Dix-neuf, répéta Kinnaird. Les autres... Ils n'ont même pas eu une chance. »

Je ne répondis pas, scrutant la figure de ces hommes, dans l'espoir de trouver celle que je désirais voir. Je me disais que je ne l'avais peut-être pas reconnue, à cause des gelures, des brûlures ou des déformations causées par la faim. En fait, je n'avais jamais vu ces visages.

J'allai au plus rapproché des endormis et tirai la couverture : un inconnu.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce que vous cherchez ? » interrogea Jolly, ébahi.

Je ne répondis pas. J'allai au second dormeur, soulevai la couverture et la laissai retomber. Ma bouche devint sèche, mon cœur battit à grands coups. Je me dirigeai vers le troisième dormeur, avec angoisse. Je levai rapidement la couverture et vis un visage couvert de pansements, un nez cassé, une épaisse barbe blonde, un visage que je n'avais jamais vu de ma vie. Je laissai une fois de plus retomber la couverture et me redressai. Rawlings avait déjà mis le poêle en

marche.

« Cela vous donnera une température voisine de zéro, dis-je au docteur Jolly. Le combustible ne manque pas. Nous avons aussi apporté des vivres, de l'alcool, une trousse médicale. Si Kinnaïrd et vous désirez vous en occuper tout de suite, je vous donnerai un coup de main. Capitaine, cette étendue de glace plate que nous avons rencontrée, c'était bien une polynya ?... Un chenal gelé ?

— Ce ne pouvait pas être autre chose, répondit Hansen en me regardant d'un air interrogateur. Ces hommes sont manifestement incapables de parcourir 200 ou 300 mètres, à fortiori 8 kilomètres. En outre, le commandant a dit qu'il allait devoir plonger bientôt. Alors nous sifflons le *Dolphin* pour qu'il vienne faire surface à la porte de derrière ?

— Pourra-t-il trouver cette polynya ?... Sans la machine à glace, je veux dire.

— Rien de plus simple. Je prendrai la radio de Zabriski, parcourrai 200 mètres vers le nord, enverrai un message pour me faire relever, ferai exactement de même à 200 mètres plus au sud. À bord, ils auront notre distance à un mètre près. Ils retrancheront 200 mètres et se trouveront exactement au centre de la polynya.

— Mais toujours dessous ! Quelle peut bien être l'épaisseur de la glace ? Vous avez eu un chenal d'eau libre à l'ouest du camp, docteur Jolly ? Il y a combien de temps ?

— Un mois. Cinq semaines peut-être. Je ne peux rien assurer.

— Quelle est l'épaisseur à votre avis ? demandai-je à Hansen.

— 5 pieds, peut-être 6. Impossible de crever cette glace. Mais le commandant a toujours eu envie d'essayer une de ces torpilles. Zabriski, est-ce que vous pouvez encore vous servir de votre radio ? »

Je les laissai. D'ailleurs, j'avais à peine conscience de ce que je venais de dire. Je me sentais malade, vieux, triste, mortellement las. J'avais la réponse que j'étais venu chercher, à 20 000 kilomètres de distance. J'en aurais parcouru 2 millions pour échapper à cette constatation. Mais les faits étaient là, rien ne pouvait plus les changer. Ma belle-sœur Mary ne reverrait plus son mari, ni ses trois merveilleux enfants, leur père. Mon frère était mort. Personne ne le reverrait plus... Sauf moi !

Je sortis, fermai la porte, et, tête baissée, avançai contre la tempête. Dix seconde plus tard, j'atteignis la porte de la dernière baraque de la rangée. Je cherchai la poignée avec ma torche, la manœuvrai et entrai.

Ç'avait été naguère un laboratoire ; c'était désormais une morgue. Le matériel avait été poussé de côté, pour faire de la place aux morts. C'étaient des morts, je le savais parce que Kinnaïrd me l'avait dit, mais ces formes atrocement brûlées, carbonisées, contorsionnées, auraient

pu être n'importe quoi. Il régnait une odeur effroyable. Lesquels, parmi les autres, avaient eu l'affreux courage, la résolution de fer, de transporter ici ces horribles restes de leurs anciens camarades ? Il leur avait vraiment fallu du cran !

Pour tous, la mort avait dû être rapide. Trempés, noyés par une mer de pétrole en ignition, ils avaient passé leurs dernières secondes d'existence transformés en torches ; ils n'étaient plus qu'un horrible cri d'agonie. Impossible de mourir plus atrocement !

Un des corps attira mon attention. Je m'arrêtai, éclairai ce qui avait été une main droite et n'était plus qu'une sorte de griffe noircie d'où pointait l'os. La chaleur avait été si puissante qu'elle avait déformé, mais non fondu, une alliance placée au troisième doigt. Je connaissais cette alliance. Quand ma belle-sœur l'avait achetée, j'étais là.

Je n'éprouvais ni douleur ni répulsion. Sans doute, cela viendrait-il plus tard, après le premier choc. Mais j'eus le sentiment qu'il n'en serait rien. Je ne reconnaissais pas ce frère à qui je devais tout, dette dont je ne pourrais jamais plus m'acquitter. Cette masse de chair brûlée était une chose étrangère, bien différente de l'homme qui continuait à vivre dans ma mémoire, et si méconnaissable que mon esprit fatigué ne parvenait pas à combler la brèche.

Quelque chose dans la manière dont reposait le corps attira mon attention professionnelle. Je me penchai très bas et demeurai ainsi pendant un temps qui me parut très long. Je me redressai lentement et, à ce moment, j'entendis la porte s'ouvrir derrière moi. Je me retournai avec rapidité et vis qu'il s'agissait du capitaine Hansen. Il abaissa son masque à neige, leva ses lunettes et me regarda, ainsi que l'homme étendu à mes pieds.

« Toutes mes condoléances, dit-il.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est votre frère, n'est-ce pas ?

— Le commandant Swanson vous a renseigné ?

— Oui. Lors de notre départ. C'est pourquoi nous sommes venus avec vous. »

Il regarda, fasciné, le plancher de la baraque. Sa figure devint grise comme du vieux parchemin.

« Une minute, Doc ! Une minute ! » fit-il en se précipitant vers la porte.

Quand il revint, il ne paraissait guère aller mieux.

« Le commandant Swanson a dit qu'il nous laissait partir à cause de cela.

— D'autres sont-ils au courant ?

— Non, personne.

— Rendez-moi le service de vous taire à ce sujet. »

Un étonnement se peignit sur son visage, mais l'expression dominante demeura l'horreur.

« Mon Dieu, avez-vous jamais vu quelque chose de semblable ?

— Rejoignons les autres, fis-je. Rester ici ne fait de bien à personne. »

Nous regagnâmes l'autre baraque. Outre le docteur Jolly et Kinnaird, trois autres étaient maintenant sur pied : le capitaine Folsom, extraordinairement grand et mince, le visage et les mains affreusement brûlés, commandant en second de la base ; Hewson, de caractère taciturne, conducteur de tracteur, mécanicien chargé des Diesel électrogènes ; Naseby, cuisinier jovial, originaire du Yorkshire, Jolly, qui avait ouvert ma trousse, et remplaçait des pansements sur les bras d'un brûlé. Il me présenta ces trois hommes, puis reprit sa besogne. Il ne paraissait pas avoir besoin de mon aide ; pour le moment, du moins.

« Vous êtes en contact avec le *Dolphin* ? C'est Hansen qui interrogeait Zabriski.

— Non, répondit le radio, en cessant d'émettre son indicatif, je ne sais comment vous expliquer cela, capitaine. Il semble que ce sacré petit appareil ait pris un mauvais coup.

— Vous ne pouvez pas entrer en contact avec le bateau ?

— Je les entends, mais eux ne m'entendent pas, fit Zabriski, en haussant les épaules. Cela a dû arriver quand je me suis cassé la cheville.

— Mais vous pouvez réparer ?

— Je ne crois pas, capitaine.

— Voyons ! Vous êtes radio !

— Mais pas sorcier. Avec des mains engourdies, sans outils, un vieux modèle sans plan, des indications en japonais, Marconi lui-même y renoncerait.

— Est-il possible de le réparer ? insista Hansen.

— C'est un appareil à transistors. Donc pas de lampe à remplacer. Cela devrait pouvoir se réparer. Mais cela réclamera des heures. Il va même falloir que je me fabrique des outils.

— Eh bien, fabriquez-les ! Faites tout ce que vous voudrez, mais remettez cet appareil en état de fonctionner. »

Zabriski ne répondit pas. Il tendit les écouteurs à Hansen qui écouta brièvement, haussa les épaules, rendit les écouteurs, et dit :

« J'ai l'impression qu'il n'est plus urgent de réparer cette radio.

— Ouais, fit Zabriski. Vous pouvez dire que c'est terrible, capitaine.

— Qu'est-ce qui est terrible ? demandai-je.

— Il va falloir nous secourir, nous aussi, expliqua Hansen. Du bord ils signalent presque sans arrêt : « la glace se referme rapidement.

Revenez tout de suite. »

Rawlings faisait chauffer de la soupe de conserve et la remuait avec une fourchette.

« Dès le début, j'ai été contre cette folie, observa-t-il. Une vaillante tentative, les gars, mais vouée d'avance à l'échec !

— Ne fourrez pas vos doigts sales dans la soupe et gardez vos observations pour vous », dit sèchement Hansen. — Soudain, il se tourna vers Kinnaird : « Mais il y a votre émetteur de radio, bien entendu ! Nous avons des gens capables de tourner la manivelle...

— Désolé, dit Kinnaird, avec un sourire qui aurait pu être celui d'un fantôme. C'est un générateur à manivelle, et non le générateur à piles, qui a été détruit. Et les piles sont complètement à plat.

— Des piles ? s'exclama Zabriski, surpris. D'où venaient donc les variations de puissance qui se produisaient pendant que vous émettiez ?

— Nous changions de pile, pour essayer, d'en tirer le maximum. Il n'en restait que 15, les autres ont été perdues dans l'incendie. D'où les variations de puissance. Mais même les *Nife* ne durèrent pas éternellement. Elles sont finies, mon pote. Ce qu'il y reste d'énergie ne suffirait pas pour allumer une lampe-crayon. »

Personne ne parla. Les particules de glace tambourinaient contre la paroi orientale ; la lampe Coleman sifflait ; le poêle ronflait doucement. Ces trois bruits semblaient rendre le silence intérieur encore plus absolu. Tous les regards étaient braqués sur le plancher. À voir une photographie du groupe, les lecteurs des journaux n'eussent jamais voulu croire qu'il, s'agissait des membres de la station Zébra, sauvés d'une mort certaine dix minutes auparavant. Ces lecteurs se seraient attendus à une certaine jubilation, tout au moins à du soulagement, et, de toute évidence, il n'y en avait pas.

« Eh bien, fis-je. Le problème est bien posé. Pas besoin de machine électronique pour le résoudre. Quelqu'un doit aller au *Dolphin* et en revenir. Je me désigne personnellement.

— Non ! intervint Hansen avec violence. Désolé, mon ami, mais les ordres du commandant n'autorisent personne à se suicider. Vous resterez ici. »

Ce n'était pas le moment de lui dire que je n'avais pas besoin de sa permission, ni de faire intervenir le Mannlicher-Schœnauer.

« Nous resterons donc tous ici, dis-je. Nous y resterons pour y mourir. Tranquillement, sans même essayer de réagir. Voilà ce qui s'appelle commander ! Amundsen eût adoré ça. »

Ce n'était pas faire preuve d'équité, mais je n'avais nulle envie d'être équitable.

« Personne n'ira nulle part, dit Hansen. Que je sois damné si je vous laisse vous tuer ! Vous n'êtes pas capable, personne de nous ne

l'est, de retourner au *Dolphin* après ce que nous venons de vivre. C'est le premier point. Le second c'est que, sans transmetteur pour obtenir des relèvements du sous-marin, nous n'avons aucun espoir de retrouver celui-ci. Le troisième point, c'est que le *Dolphin* devra probablement plonger avant que nous ne parvenions à mi-chemin. Enfin, si nous ne le trouvions pas, soit que nous le manquions, soit qu'il plonge, nous ne pourrions jamais revenir à Zébra, parce que nous n'en aurions pas la force, et que rien nous guiderait.

— Évidemment, les conditions ne sont pas vraiment favorables, concédai-je. Quelles chances la machine à glace a-t-elle d'être réparée ? »

Hansen hocha la tête sans répondre. Rawlings continua à remuer sa soupe sans lever les yeux, ne désirant pas plus que moi rencontrer les regards anxieux, désespérés, de ces figures déformées par les gelures. Pourtant, Rawlings regarda lorsque le capitaine Folsom fit vers nous deux pas incertains. Manifestement le capitaine était en fort mauvais état, et il aurait bien des douleurs à supporter, même au cas, improbable, où il parviendrait dans un hôpital.

« Nous ne comprenons pas, dit-il. Pourriez-vous nous expliquer ? Quelle est la difficulté ?

— Voici, répondis-je. Le *Dolphin* possède un appareil qui permet de mesurer l'épaisseur de la glace à la verticale. Normalement, si le capitaine de frégate Swanson, commandant du bâtiment, ne reçoit pas de nos nouvelles, il devrait nous rejoindre, en quelques heures. Il connaît, avec une grande précision, la position de Zébra. Il lui suffira de plonger, de venir au-dessous de la banquise, de chercher avec sa machine, et il trouvera presque tout de suite la couche relativement mince de l'ancien chenal. Mais, maintenant, rien n'est normal. La machine à glace est en avarie, et le sous-marin risque de ne jamais trouver cet endroit. Voilà pourquoi je veux y retourner maintenant, avant que la glace n'ait obligé Swanson à plonger.

— Je ne comprends pas, mon vieux, observa Jolly. En quoi cela peut-il nous aider ? Pourriez-vous mesurer l'épaisseur de cette glace ?

— Inutile. Le commandant Swanson connaît, à 100 mètres près, la distance du sous-marin à la station. Il me suffit de lui dire de parcourir cette distance, moins 500 mètres, et de lancer une torpille. Cela devrait...

— Une torpille ? s'exclama Jolly. Pour briser la glace par-dessous ?

— Exactement. Cela n'a encore jamais été essayé. Je ne vois pas pourquoi cela ne réussirait pas si la glace n'est pas trop épaisse. Et elle ne peut l'être partout dans cet ancien chenal. Je ne peux vraiment rien dire.

— On va envoyer des avions, vous savez, Doc, intervint tranquillement Zabriski. Le bateau transmettra la nouvelle dès qu'il

aura refait surface. Chacun saura que Zébra a été trouvée. On connaîtra au moins sa position. Dans quelques heures, nous verrons venir de gros bombardiers.

— Pour faire quoi ? demandai-je. Pour tourner inutilement au-dessus de nous, dans l'obscurité ? Même s'ils connaissent la position précise, la nuit et la tempête les empêcheront d'apercevoir ce qui reste de la station. Peut-être y parviendront-ils au radar, ce n'est pas improbable. Mais que feront-ils alors ? Parachuter des approvisionnements ? Peut-être. Mais pas au-dessus de nous, pour ne pas risquer de nous tuer. Il leur faudra s'écarter d'au moins 500 mètres, et nous n'aurons aucune chance de retrouver ces vivres. Quant à atterrir – même si les conditions étaient parfaites, aucun avion capable de voler jusqu'ici ne pourrait se poser sur la banquise. Vous le savez tous.

— Quel est votre deuxième prénom, Doc ? demanda Rawlings. N'est-ce pas Jérémie ?

— Se sacrifier à l'intérêt général, il n'y a jamais eu de meilleure règle. Si nous ne faisons rien pour nous aider et si la machine à glace demeure en avarie, nous mourrons tous. Tous les seize. Si je réussis, nous serons tous sauvés. Même si je ne réussis pas, la machine à glace peut être réparée, et un seul homme sera perdu. C'est tout de même moins que seize. »

Je commençai à passer mes gants.

« Deux feront aussi bien », soupira Hansen en m'imitant.

Je n'en fus pas surpris outre mesure. Lors de notre discussion, il avait dit « vous n'avez aucune chance » et terminé en déclarant que « nous » n'en avions pas. L'évolution de sa pensée n'était pas difficile à suivre. Des hommes comme lui n'ont pas l'habitude de faire passer les responsabilités sur les épaules des autres, dès qu'une situation devient épineuse. Je n'essayai même pas de discuter avec lui.

Rawlings se leva.

« Un volontaire qualifié pour remuer la soupe, réclama-t-il. Ces deux-là n'iront même pas jusqu'à la porte, si je ne les accompagne pas. Je serai probablement décoré pour cela. Quelle est la plus haute décoration donnée en temps de paix, capitaine ?

— On ne décore personne pour avoir remué la soupe. Ce que vous allez continuer à faire, Rawlings, répondit Hansen. Vous restez ici.

— Oh ! oh ! vous allez avoir à mater votre première mutinerie, capitaine ! Je vais avec vous. Je n'ai rien à perdre. Si nous arrivons au *Dolphin*, vous serez trop sacrament content pour signaler ma désobéissance, et vous êtes assez honnête d'esprit pour admettre alors que cette réussite sera entièrement due au torpilleur Rawlings. Si nous n'y parvenons pas, vous n'aurez guère la possibilité de signaler cette désobéissance, hein, capitaine ? »

Hansen alla à lui.

« Vous le savez, dit-il tranquillement, nous n'avons même pas une chance sur deux d'atteindre le *Dolphin*. Il resterait douze hommes fort malades, sans parler de Zabriski avec sa cheville cassée. Donc, personne pour s'occuper d'eux. Or, il faut qu'il y ait quelqu'un. Ne soyez pas égoïste, Rawlings. Soyez celui-là. Faites cela pour moi. »

Rawlings le regarda quelques secondes, se rassit et recommença à remuer la soupe.

« Faire cela pour vous ! dit-il amèrement. Entendu, je reste. Pour moi, et aussi pour empêcher Zabriski de se flanquer la figure par terre de nouveau et de se casser l'autre patte... Alors, qu'est-ce que vous attendez ? Le commandant peut plonger d'un instant à l'autre. »

Il avait raison. Nous écartâmes les protestations et les objections du capitaine Folsom et du docteur Jolly. Trente secondes après, Hansen franchissait la porte. Je me retournai sur le seuil pour regarder les survivants de la station Zébra : Folsom, Jolly, Kinnaïrd, Hewson, Naseby et sept autres. Ils ne pouvaient tous être d'intelligence. Quels pouvaient bien être celui ou ceux que j'aurais à tuer, pour avoir assassiné mon frère et six autres membres de la mission Zébra ?

Je refermai la porte derrière moi et suivis Hansen dans l'effroyable nuit.

VI

Nous étions fatigués, plus que fatigués, avant même de sortir ; nous avions des jambes de plomb et nous trouvions au seuil de l'épuisement. Nous avançâmes dans l'obscurité hurlante de cette nuit comme deux grands fantômes blancs dans un paysage lunaire de cauchemar. Nous ne portions plus de sacs. Le vent nous poussait, de sorte que, pour chaque pas fait à l'aller, nous en faisons cinq qui, par comparaison, nous paraissaient sans effort. Nous voyions sans peine où nous allions, sans craindre de tomber dans une crevasse ou de nous blesser contre un obstacle imprévu, car, nos lunettes relevées, une puissante torche à la main, nous avions une visibilité généralement supérieure à 5 mètres, plus souvent voisine de 10. C'étaient là des facilités matérielles, mais nous agissions aussi sous un aiguillon plus puissant, qui chassait toute autre pensée : la peur que le commandant Swanson n'eût été déjà obligé de plonger et que nous ne fussions abandonnés en cette horrible solitude, sans abri, sans vivres. Nous n'aurions qu'à attendre la faucheuse, qui ne tarderait pas...

Nous courions, mais pas trop vite, car elle n'eût pas manqué de nous frapper sur l'épaule pour nous rappeler à l'ordre. Sous ces températures extrêmes, l'Esquimau évite absolument la fatigue, plus mortelle que la peste. Un effort physique trop considérable amène fatalement la transpiration et, l'effort achevé, la sueur gèle sur la peau. La seule façon de détruire cette pellicule de glace est d'accomplir un nouvel effort physique, cercle vicieux qui ne peut que mal finir. Nous n'avancions donc qu'à un pas de promenade un peu accéléré, en prenant toutes les précautions possibles pour ne pas nous échauffer.

Au bout d'une demi-heure, peut-être un peu plus, je proposai un arrêt à l'abri d'une crête abrupte. À deux reprises, dans les deux minutes précédentes, Hansen était tombé, sans aucune raison apparente. Et j'avais senti que mes jambes étaient moins stables qu'elles n'auraient dû l'être.

« Comment vous en tirez-vous ? demandai-je.

— Assez mal, dit-il en haletant. Mais ne me considérez pas encore comme fichu. Quelle distance, à votre avis, avons-nous parcourue ?

— À peu près cinq kilomètres. » Je tâtai la muraille de glace derrière moi. « Puisque nous avons deux ou trois minutes, grimpons

sur ce bloc, qui me semble assez élevé.

— Pour essayer de voir par-dessus la tempête ?... Cela ne vous conduira pas à grand-chose, Doc. La glace est au moins épaisse de 6 mètres. Même si vous en sortiez, le *Dolphin* y resterait plongé. Il n'a que sa voile au-dessus de la glace.

— J'ai réfléchi, dis-je. Nous avons eu tant d'épreuves et de soucis que nous avons oublié le commandant Swanson. Nous avons eu tort, je crois.

— C'est probable. Pour le moment, mon esprit est uniquement préoccupé du lieutenant de vaisseau Hansen. À quoi voulez-vous en venir ?

— À ceci. Swanson nous croit en route vers le *Dolphin*, c'est plus que probable. Voilà déjà un certain temps qu'il nous ordonne de revenir. Même s'il suppose qu'il nous est arrivé quelque chose, à nous ou à la radio, il s'attend toujours à notre retour.

— Pas obligatoirement. Nous pouvons être encore en route vers la station Zébra.

— Certainement pas. Swanson croit que nous agissons comme il le ferait à notre place. En cas d'avarie de notre radio, il sait que poursuivre vers Zébra serait un suicide, mais non revenir vers le *Dolphin*. Il nous suppose assez de jugeote pour deviner qu'il placera une lampe à la fenêtre afin de guider la brebis égarée.

— Grand Dieu, Doc, vous avez mis le doigt dessus ! Évidemment, c'est ce qu'il va faire ! Je suis un idiot de ne pas y avoir pensé. »

Nous escaladâmes péniblement la crête. Le sommet se trouvait à moins de six mètres. Nous nous tîmes à l'abri du bombardement des particules de glace. Dès que le vent mollissait, nous jetions un coup d'œil dans le ciel clair, une fraction de seconde. S'il y avait eu quelque chose à voir, nous n'aurions pu l'apercevoir, dans un délai aussi bref.

« Il y aura d'autres *hummocks* plus hauts », criai-je à l'oreille de Hansen.

Il acquiesça de la tête, sans répondre. Je ne vis pas son expression, mais je la devinai. Il avait la même idée que moi : nous ne voyions rien parce qu'il n'y avait rien à voir. Le commandant Swanson n'avait pas mis de lampe à la fenêtre, car il n'y avait plus de fenêtre. Le *Dolphin* avait dû plonger pour ne pas être écrasé par les glaces.

À cinq reprises, au cours des vingt minutes suivantes, nous escaladâmes d'autres *hummocks* et cinq fois redescendîmes plus déçus, plus découragés.

J'étais alors presque à bout, avançant comme dans un cauchemar douloureux. Hansen se trouvait en plus mauvais état encore ; il titubait comme un homme ivre. En ma qualité de médecin, je savais bien qu'un homme épuisé peut encore faire appel, en cas d'urgence, à des ressources d'énergie insoupçonnées, mais, je le savais aussi, ces

ressources ont des limites et nous étions bien près de la fin. Quand elle viendrait, il suffirait de nous coucher à l'abri d'une crête pour attendre la mort, qui ne tarderait pas.

Le sixième *hummock* faillit nous achever. Non qu'il fût trop difficile à escalader ; il ne manquait pas de prises pour les mains et pour les pieds ; mais le simple effort physique nous mena bien près de la défaite. Je compris assez tôt que nous n'en avions pas encore trouvé d'aussi haut. Des pressions colossales s'y étaient concentrées, soulevant la glace déchiquetée à près de 10 mètres au-dessus du niveau général. Au-dessous, la partie immergée devait descendre d'au moins 60 mètres vers le fond sombre de l'Arctique.

À 2,50 m, au-dessous du sommet, nous arrivâmes dans la partie claire. Tout en haut, nous soutenant mutuellement, nous eûmes le fantastique spectacle d'une grande mer grise, en pleine turbulence, d'une rivière géante et bouillonnante courant d'un horizon à l'autre. Comme tant d'autres spectacles de l'Arctique, celui-là avait un caractère féérique et semblait ne pouvoir appartenir à notre planète.

Nous regardâmes vers l'ouest, si avidement que nos yeux nous firent mal. Rien, que l'infinie désolation !... Nous explorâmes la surface de cette vaste rivière du nord au sud, et n'aperçûmes rien. Trois minutes s'écoulèrent ainsi. Je commençais à sentir mon sang se glacer.

Pensant que nous avions peut-être dépassé le *Dolphin*, je me tournai vers l'est. Ce ne fut pas facile, car le vent me fit aussitôt larmoyer, mais ce n'était pas impossible, le bombardement des particules de glace ayant cessé à cette hauteur. J'explorai minutieusement l'horizon puis saisis le bras de Hansen.

« Regardez ! fis-je. Au nord-est, entre 500 et 800 mètres. Vous ne distinguez rien ? »

Hansen regarda plusieurs secondes dans la direction qu'indiquait mon bras tendu, puis hocha la tête :

« Je ne vois rien. Qu'est-ce que je devrais voir ?

— Je ne sais pas exactement. J'avais cru apercevoir une tache lumineuse à la surface de la tempête. Quelque chose d'un tout petit peu plus blanc que le reste. »

Hansen regarda de nouveau, une bonne demi-minute, abrité derrière ses mains rapprochées.

« Non. Je ne vois rien. Je ne peux même pas m'imaginer que je vois quelque chose. »

Je détournai les yeux pour les reposer, puis regardai de nouveau :

« Sacré nom ! fis-je. Je ne suis pas sûr qu'il y avait là quelque chose, mais je ne pourrais pas non plus affirmer le contraire.

— Que croyez-vous avoir vu ? demanda Hansen d'une voix découragée. Une lumière ?

— Un projecteur pointé vers le ciel. Un projecteur incapable de traverser l'épaisseur de la tempête de glace.

— Vous vous leurrez vous-même, Doc. Le désir engendre l'idée. En outre, cela signifierait que nous avons dépassé le *Dolphin*. Ce n'est pas possible.

— Cela n'a rien d'impossible. Depuis que nous avons commencé à escalader ces maudits *hummocks*, j'ai perdu la notion des distances et celle du temps. Cela n'a donc rien d'impossible.

— Voyez-vous encore la chose ? » demanda Hansen, d'une voix neutre. Visiblement, il ne me croyait pas.

« Mes yeux me jouent peut-être un tour, à moi aussi. Mais, nom de Dieu, je ne suis toujours pas sûr de ne pas avoir raison. !

— Partons, Doc.

— Pour où ?

— Je ne sais pas. » Ses dents claquaient si fort que j'avais de la peine à comprendre les mots. « Je pense, d'ailleurs, que cela n'a plus guère d'importance. »

Soudain, presque au centre de la tache lumineuse que j'imaginai, à moins de 400 mètres, une fusée traversa le flot des particules de glace et s'éleva dans le ciel clair, en laissant une queue d'étincelles rouges. Elle monta ainsi de 150 à 200 mètres, puis éclata en une gerbe d'étoiles écarlates, qui retombèrent lentement en s'éteignant. Le ciel fut bientôt aussi vide qu'auparavant.

« Estimez-vous encore que la direction importe peu ? demandai-je à Hansen. Avez-vous vu ce qui vient de se passer ?

— Jamais le fils de Maman Hansen n'avait rien vu, et ne verra jamais rien de plus beau. »

Il me donna dans le dos une tape si forte que je dus m'accrocher à lui pour ne pas tomber.

« Nous avons réussi, Doc ! s'écria-t-il. Nous avons réussi ! J'ai retrouvé toutes mes forces ! nous revoilà chez nous ! »

Ce fut fait, dix minutes plus tard.

« C'est merveilleux », répétait Hansen, en soupirant. Ses yeux erraient du commandant à moi, au verre qu'il tenait à la main, à l'eau qui dégouttait de ses fourrures. « La chaleur, la lumière, le confort, je ne pensais pas revoir jamais cela. Quand vous avez lancé cette fusée, commandant, je cherchais une place pour m'y étendre et mourir. N'allez surtout pas croire que je plaisante.

— Et le docteur Carpenter ? demanda Swanson en souriant.

— Il doit lui manquer une case, répondit Hansen. L'idée d'abandonner ne semble même pas lui être venue. Une tête de mule, je pense. Il y a des hommes comme ça. »

Nous étions de retour depuis une vingtaine de minutes, avions

raconté notre histoire, la pression était tombée, une fin heureuse paraissait en vue, on pouvait revenir à la normale. Mais l'esprit retourne aussitôt à ses préoccupations. Ce que revoyait Hansen ; je le savais, c'était la forme brûlée, distordue, qui avait été mon frère. Il ne voulait pas que j'en parle et je ne pouvais lui en vouloir, bien qu'il dût savoir que c'était impossible. Les gens les plus tendres sont ainsi : rudes et cyniques extérieurement, pour avoir souffert de la tendresse qui monte en eux.

« En tout cas, dit Swanson en souriant, vous pouvez vous considérer comme des veinards. Nous n'avions plus que trois fusées, après nous être livrés à un véritable feu d'artifice. Vous estimez que Rawlings, Zabinski et les survivants de Zébra sont en sécurité pour le moment ?

— Il n'y a pas à s'inquiéter d'eux pendant deux ou trois jours, répondit Hansen. Ils souffrent du froid, et la plupart ont sacrément besoin de soins médicaux. Mais ils survivront.

— Très bien. Le chenal a cessé de se refermer depuis environ une demi-heure. Peu importe désormais, nous pouvons plonger, tout en conservant notre position. La chose importante est que nous avons repéré l'avarie de la machine à glace. C'est une affaire terriblement compliquée et il nous faudra plusieurs heures pour réparer, mais il faut attendre que ce soit fait avant d'entreprendre quoi que ce soit. Cette idée d'approcher de Zébra à l'estime et de pratiquer un trou avec une torpille ne me séduit pas particulièrement. Il n'y a plus rien qui presse. Je préfère attendre la réparation de notre sondeur de glace pour explorer avec précision cette ancienne polynya avant d'y lancer une torpille. Si l'épaisseur ne dépasse pas quatre ou cinq pieds, nous n'aurons pas beaucoup de peine à pratiquer un trou.

— C'est ce qu'il y aurait de mieux », approuva Hansen. »

Il vida son verre d'alcool, un excellent whisky américain, se leva péniblement et s'étira.

« Ah ! il faut reprendre la routine ! Combien de torpilles sont en état de fonctionner ?

— Quatre, au dernier inventaire.

— Je pourrai aider le jeune Mills à les charger, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, commandant.

— J'en vois beaucoup, et il vous suffira de vous regarder dans ce miroir pour comprendre. Vous n'auriez pas la force de mettre une cartouche dans un fusil de chasse, a fortiori de charger une torpille dans son tube. Vous ne revenez pas d'une promenade dominicale. Dormez quelques heures, John, nous verrons ensuite. »

Hansen ne discuta pas. On ne discutait pas avec le commandant Swanson. L'officier se dirigea vers la porte.

« Vous venez, Doc ?

— Dans un moment. Reposez-vous bien.

— Merci ! » Il me toucha légèrement à l'épaule et me regarda avec des yeux injectés de sang. « Merci pour tout ! Bonne nuit à tous !

— Cela n'a pas dû être facile là-bas ? me dit le commandant un moment plus tard.

— Je ne recommanderais pas cette expédition à de vieilles dames comme distraction dominicale.

— Hansen semble penser qu'il vous doit quelque chose.

— Pure imagination ! Personne n'aurait pu faire mieux que Hansen. Vous avez de la chance d'avoir pour second un tel homme.

— C'est bien mon avis. » Il hésita, puis reprit calmement : « Je vous promets de ne plus vous en reparler, mais je tiens à vous présenter toutes mes condoléances. »

Je remerciai d'un signe de tête, sachant qu'il était sincère. Que lui répondre ?

« Six autres sont morts avec lui, commandant. »

Il hésita de nouveau :

« Faudra-t-il ramener les corps en Grande-Bretagne ?

— Pourrai-je avoir encore une goutte de cet excellent bourbon, commandant ? Nous entamons sérieusement votre provision d'alcool médical, je le crains. » Il remplit mon verre. « Nous ne les ramènerons pas. Les corps ne sont plus reconnaissables. Qu'ils restent ici ! »

Il en éprouva un soulagement manifeste et se hâta de dire, pour dissimuler ce sentiment :

« Et l'équipement pour le repérage des missiles russes ? Il a été complètement détruit ?

— Je n'ai pas vérifié. »

Il découvrirait assez tôt que ce matériel n'avait jamais existé. Comment réagirait-il, lorsqu'il comprendrait que j'avais forgé cette histoire à Holy Loch, devant lui et l'amiral Garvie ? Je ne pouvais encore l'imaginer. Pour le moment, cela ne m'intéressait pas. Plus rien ne me paraissait important. Brusquement, je me sentais fatigué, mortellement las. Je me levai donc, pris congé et me dirigeai vers ma cabine.

Hansen était couché, et ses fourrures gisaient là où il les avait jetées. Je m'assurai qu'il dormait, enlevai les miennes, les accrochai et replaçai le Mannlicher-Schoenauer dans ma valise. Je m'étendis sur la couchette, mais le sommeil ne vint pas. Malgré mon énorme lassitude, je n'avais jamais eu moins envie de dormir.

Trop de problèmes encombraient mon esprit. Je me relevai, m'habillai sommairement et gagnai le poste central. J'y demeurai pratiquement le reste de la nuit, regardant les deux techniciens qui réparaient l'intérieur, extrêmement compliqué, de la machine à glace. Je lisais aussi les messages de félicitations, qui continuaient d'arriver ;

je causais avec l'officier de quart et buvais des tasses de café. Le matin, bien que je n'eusse pas fermé l'œil, je me sentis presque reposé.

Au petit déjeuner, tout le monde parut gai. Le monde entier pensait que ces hommes avaient abattu une remarquable besogne et ils comptaient bien ne pas en rester là. Tous croyaient fermement que Swanson était capable de creuser son trou dans la glace. Si je n'avais pas été là, comme le fantôme du commandeur, ils eussent manifesté encore plus franchement leur joie.

« Messieurs, dit Swanson, nous nous passerons, ce matin, des tasses de café supplémentaires. La station Zébra nous attend. Quoiqu'on puisse espérer que tous les rescapés survivront, il faut vous dire qu'ils ont terriblement froid et doivent se sentir très misérables. La machine à glace fonctionne depuis une heure. Nous allons plonger, l'essayer et, après avoir chargé deux torpilles – qui suffiront, j'imagine – nous pratiquerons un trou dans l'ex-polynya de Zébra. »

Vingt minutes plus tard, le *Dolphin* se retrouvait à 45 mètres au-dessous de la surface – ou de la banquise. Après dix minutes de manœuvres, pour maintenir notre position relativement à Zébra, il fut évident que la machine à glace fonctionnait parfaitement. Le commandant manifesta sa satisfaction.

« Allons-y ! fit-il avec un geste vers Hansen et vers Mills, l'officier torpilleur. Peut-être aimerez-vous les accompagner, docteur Carpenter ? À moins qu'un chargement de torpilles n'offre plus d'intérêt pour vous.

— Je n'ai jamais vu cela, répondis-je. Je suivrai votre conseil. »

Swanson savait ou devinait qu'en dehors de la peine causée par la mort de mon frère, je m'inquiétais de bien d'autres choses. Il avait appris, sans me le demander, que j'avais passé la nuit au poste central ; il désirait me distraire, me détendre, fût-ce provisoirement... Je suivis donc Hansen et Mills. Celui-ci me paraissait assez semblable à Raeburn, le navigateur. J'avais tendance à le considérer comme un gradué inférieur d'université plutôt que comme l'officier extrêmement distingué qu'il était. Signe que je vieillissais, sans doute.

Hansen, devant un panneau, étudia un groupe de lumières. Le sommeil lui avait fait beaucoup de bien. Les particules de glace l'avaient blessé au front et sur les pommettes, mais il était redevenu complètement lui-même. Il me montra le panneau.

« Les lampes de sécurité des torpilles, docteur Carpenter. Chacune de ces lumières vertes correspond à la porte fermée d'un tube. Six portes ouvrant sur la mer. Nous nous assurons avec grand soin que ces lumières sont vertes – celles du rang supérieur, correspondant aux portes extérieures. » Il regarda : « Mills ! Tout est vert ?

— Tout est vert. »

Nous suivîmes la coursive, traversâmes la salle de séjour de

l'équipage et entrâmes dans le magasin avant des torpilles. J'y étais venu une fois, après notre départ de la Clyde. Neuf ou dix hommes dormaient alors dans leurs couchettes. Maintenant ces couchettes étaient vides, mais cinq marins nous attendaient, dont un officier marinier, Bowen, que Hansen appelait familièrement Charlie.

« Vous allez voir, me dit Hansen, pourquoi les officiers sont mieux payés que les hommes. Tandis que Charlie et ses vaillants garçons s'abriteront derrière deux cloisons d'abordage, nous irons vérifier la situation des tubes. C'est le règlement. Il faut une tête froide et des nerfs d'acier. Nous le faisons volontiers pour nos hommes. »

Bowen sourit et ouvrit la première porte. Nous avançâmes, laissant les cinq hommes derrière et attendîmes que la porte eût été refermée avant d'ouvrir la seconde. Nous pénétrâmes dans le poste, laissant la porte ouverte, tenue dans cette position par une forte barre.

« Tout est prévu, observa Hansen. Les deux portes ne sont ouvertes simultanément qu'au moment où nous chargeons les engins. » Il vérifia la position des leviers métalliques, situés à l'arrière des tubes, et prit un microphone : « Prêts à essayer les tubes. Leviers rabattus. Toutes les lumières sont-elles vertes ?

— Elles sont toujours vertes, répondit une voix métallique, impersonnelle.

— Mais vous avez déjà vérifié, observai-je.

— Vérifier une seconde fois ne peut faire de mal. Toujours le règlement. Mon grand-père est mort à quatre-vingt-dix-sept ans et j'entends bien battre ce record. Il vaut mieux trop que trop peu. Quels seront les tubes, George ?

— III et IV. »

Des plaques en bronze indiquaient II, IV et VI à bâbord, I, III, V à tribord. Mills se proposait d'utiliser le tube central de chaque rangée. Il décrocha une torche de caoutchouc sur la cloison et s'approcha du tube III.

« Nous continuons à ne prendre aucun risque, dit Hansen. George va d'abord ouvrir le robinet vérificateur de la porte arrière, pour voir s'il y a de l'eau dans le tube. Il ne devrait pas en trouver, mais des infiltrations se produisent parfois. S'il n'en vient pas, il ouvrira la porte et, avec sa torche, vérifiera que le tube est bien vide. Ça va, George ?

— Ça va pour le III. »

Mills manœuvra le robinet à trois reprises. Aucune trace d'eau ne parut.

« J'ouvre. »

Il manœuvra le grand levier de l'arrière, ramena en arrière la grosse porte circulaire, et éclaira l'intérieur du tube.

« Propre comme un sou neuf, parfaitement sec !

— Très bien, George. Au IV. »

Mills sourit. Il referma la porte du III et passa au IV. Il ouvrit le petit robinet vérificateur et s'exclama : « Oh ! Oh ! »

— Qu'y a-t-il ? demanda Hansen.

— De l'eau !

— Beaucoup ? Voyons un peu.

— Un filet.

— C'est mauvais ? m'enquis-je.

— Cela peut l'être. »

Hansen manœuvra le robinet et obtint une autre cuillerée d'eau.

« La porte avant présente peut-être certaines imperfections et, si le bateau plonge assez profondément, de l'eau peut entrer sous l'effet de la pression. C'est probablement le cas. Si nous ouvrons la porte à cette immersion, mon ami, l'eau sortirait à la vitesse d'une balle. Mais ne prenons pas de risques. » Il reprit le microphone. « La lampe de la porte extérieure du IV est toujours verte ? Nous avons un peu d'eau, ici.

— Toujours verte.

— Ça coule encore ? demanda Hansen à Mills.

— Un peu moins fort.

— Poste central, dit Hansen dans le microphone. Vérifiez le tableau d'assiette. »

Il y eut une pause.

« Ici, le commandant. Tous les tubes sont indiqués « vides », et c'est signé par le capitaine Hansen et l'ingénieur mécanicien.

— Merci, commandant. Une attestation signée du capitaine Hansen me suffit pleinement. Comment cela va-t-il maintenant ?

— C'est stoppé.

— Alors, ouvrez. »

Mills manœuvra le gros levier, qui se déplaça de quelques centimètres, puis se bloqua.

« Il est anormalement dur, observa-t-il.

— Vos torpilleurs n'ont peut-être jamais entendu parler d'huile de graissage, George. Souquez, George, souquez ! »

Mills accrut son effort. Le levier se déplaça encore de 4 à 5 centimètres. Mills s'arc-bouta et il appuya de toutes ses forces, juste au moment où Hansen criait :

« Non, George ! Stop !... Pour l'amour du Ciel, arrêtez ! »

Il était trop tard. Trop tard d'une vie ! Le levier se dégagea brusquement, la porte se rabattit sur l'arrière, comme sous la poussée d'un piston géant ; un torrent d'eau se déversa dans le compartiment. Cette colonne d'eau presque horizontale avait quelque chose de terrifiant par ses dimensions, sa puissance et sa vitesse. Elle saisit le lieutenant de vaisseau Mills, déjà blessé par le rabattement de la

porte, et le jeta avec violence contre la cloison arrière ; il y demeura debout, un moment, maintenu par le jet, puis glissa mollement sur le parquet.

« Chassez aux ballasts principaux ! » cria Hansen, dans le microphone.

Il s'accrochait à une porte de tube pour ne pas être emporté. Même au-dessus du vacarme de l'eau, sa voix se faisait entendre.

« Chassez aux ballasts principaux ! Porte extérieure du tube IV ouverte. Chassez ! »

Relâchant sa prise, il avança en titubant, essayant de conserver son équilibre dans les remous.

« Sortons d'ici, pour l'amour du Ciel ! »

Il aurait pu économiser sa salive et son énergie, en ce qui me concernait. J'essayais déjà de sortir, traînant Mills sous les bras, pour lui faire franchir le seuil élevé de la porte étanche, et je ne faisais aucun progrès. L'assiette d'un sous-marin est quelque chose de très délicat. Même, au bout de quelques secondes, sous l'effet de l'eau embarquée, le *Dolphin* piqua fortement du nez. Tramer Mills et essayer de conserver mon équilibre dans l'eau qui atteignait déjà mes genoux, était nettement au-dessus de mes forces. Mais, soudain, Hansen saisit Mills par les pieds et nous le fîmes basculer par-dessus le seuil, dans l'espace entre les deux cloisons d'abordage.

Hansen restait de l'autre côté. Je l'entendais jurer rageusement, tandis qu'il essayait, manœuvrant la lourde porte, de la décrocher de son loquet permanent. À cause de l'inclinaison prise par le *Dolphin*, il lui fallait s'appuyer de tout son poids contre cette porte, et, dans les tourbillons d'eau, il ne pouvait appuyer suffisamment les pieds. Abandonnant Mills, je sautai par-dessus le seuil, me jetai contre la porte, que ce poids supplémentaire libéra. Elle se referma aussitôt à moitié, nous entraînant avec elle et nous faisant tomber dans la colonne qui jaillissait toujours du tube IV. À moitié suffoqués, nous réussîmes à nous relever, franchîmes le seuil et, saisissant chacun un taquet, essayâmes de fermer la porte.

Nous échouâmes deux fois. Le niveau arrivait alors presque au bord supérieur du seuil. L'inclinaison négative du sous-marin augmentait à chaque seconde, rendant la fermeture de plus en plus difficile. L'eau commença à se déverser dans le compartiment intermédiaire.

Hansen me sourit. Je le crus, du moins ; mais, les dents étaient serrées et les yeux n'exprimaient aucun amusement.

« C'est maintenant ou jamais ! » cria-t-il par-dessus le vacarme.

Oui, maintenant ou jamais ! À un signal de Hansen, nous appuyâmes de tout notre poids, en tenant un taquet d'une main et en exerçant de l'autre l'effort maximum. Nous fîmes avancer la porte de

20 centimètres et recommençâmes notre effort. Encore 20 centimètres. Et je compris que c'était l'essai décisif.

« Pouvez-vous la tenir un moment ? » criai-je.

Il acquiesça. Je plaçai les mains sur le taquet du coin le plus bas, me laissai tomber sur le pont, arc-boutai mes jambes contre la cloison et les détendis d'un mouvement convulsif. La porte se ferma. Hansen serra son taquet. Je fis de même avec le mien. Nous étions en sécurité. Du moins pour le moment.

Je bloquai les taquets restants et je commençais à défaire ceux de la porte arrière lorsqu'ils se rabattirent. Le maître Bowen et ses hommes, de l'autre côté, savaient de reste qu'il nous fallait sortir le plus tôt possible. La porte s'ouvrit ; mes oreilles sifflèrent, sous la différence de pression. J'entendis le bruit de l'air comprimé qui entraît dans les ballasts. Je hissai Mills par les épaules, des mains compétentes s'en saisirent. Quelques secondes plus tard, Hansen et moi étions près de lui.

« Qu'est-ce qui s'est passé, pour l'amour du Ciel ? demanda Bowen à Hansen.

— Le tube IV était ouvert à la mer.

— Grand Dieu !

— Coinchez bien cette porte. »

Hansen partit en courant le long du pont en pente. Je jetai un coup d'œil sur le lieutenant de vaisseau Mills – cela suffit – et je suivis Hansen, mais sans courir, car ce n'était plus utile à personne.

Le bruit de l'air comprimé emplissait le bord ; les ballasts se vidaient rapidement, mais le *Dolphin* continuait à piquer vers les sombres profondeurs de l'Arctique. Impossible de corriger aussi rapidement l'effet de l'eau entrée dans le poste des torpilles. Y parviendrait-on ? me demandais-je lugubrement. En avançant dans la coursive près du carré, m'accrochant à la main courante pour remonter la folle inclinaison, je sentis tout le sous-marin vibrer sous mes pieds. Je compris facilement pourquoi. Swanson avait lancé en arrière les grandes hélices de bronze, pour freiner la descente de son bateau vers les profondeurs.

La peur, cela se sent et se voit. Je la sentis et je la vis en arrivant dans le poste central du *Dolphin*, ce matin-là. Personne ne jeta un regard dans ma direction. Les hommes n'avaient d'yeux ni pour moi, ni pour personne : avec des expressions traquées, ils ne regardaient qu'une seule chose : l'aiguille de l'indicateur d'immersion.

Elle avait dépassé 180 mètres. Aucun des sous-marins conventionnels que je connaissais n'aurait pu opérer à une telle profondeur ! Ni même survivre ! 200 mètres !... La pensée de l'énorme pression extérieure que nous subissions accrut mon malaise. Quelqu'un d'autre était encore plus ému que moi : le jeune marin qui

manœuvrait la barre de plongée avant. Les articulations de ses poings serrés saillaient, un muscle jouait sur sa joue ; il donnait l'impression de se trouver face à face avec la mort...

« 210 mètres... 230... 240... »

À ma connaissance, jamais sous-marin n'était descendu aussi bas ! Le commandant Swanson le savait bien, apparemment.

« Nous venons d'établir un nouveau record, garçons », dit-il, d'une voix calme, détendue. Il était bien trop intelligent pour ne pas avoir peur, mais, dans le ton, on ne discernait pas la moindre trace de ce sentiment. « Un record d'immersion, autant que je le sache. Quelle est la vitesse de descente ?

— Toujours la même !

— Ça va bientôt changer. Le poste des torpilles doit être plein actuellement. » Il regarda le manomètre, tapota la glace, ce qui devait être, chez lui, un signe d'agitation, et commanda :

« Videz à la mer les soutes de diesel-oil et les caisses d'eau douce ! »

Malgré le ton tranquille, c'était un ordre désespéré. Se débarrasser ainsi du combustible et de l'eau de boisson, à des milliers de kilomètres de toute base, pouvait constituer la différence entre la vie et la mort. Mais, pour le moment, une seule chose importait : alléger le bateau.

« Les ballasts sont vides », annonça l'officier de plongée, d'une voix rauque.

Swanson, de la tête, accusa réception mais ne répondit pas. Le bruit de l'air comprimé avait diminué d'au moins les trois quarts et ce silence était terrifiant, il semblait indiquer que le *Dolphin* allait abandonner la lutte. Seuls le diesel-oil et l'eau pouvaient encore nous sauver, mais étant donné la vitesse à laquelle coulait le sous-marin, j'estimais que ce serait insuffisant.

Hansen se trouvait près de moi. Du sang coulait de sa main gauche. En regardant de plus près, je constatai qu'il avait deux doigts cassés. Cela avait dû se produire dans le poste des torpilles. Hansen n'y attachait aucune espèce d'importance.

L'immersion augmentait. Rien, je le savais, ne pouvait plus sauver le *Dolphin*. Une cloche sonna. Swanson alla à un microphone et appuya sur un bouton.

« Ici, la machine. Il faut ralentir. Les paliers principaux chauffent. Ils peuvent fondre d'un instant à l'autre.

— Maintenez le nombre de tours. »

Swanson revint. Le jeune marin de la barre de plongée, se mit à murmurer sans arrêt : « Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! » d'abord à voix basse, puis de plus en plus haut. Swanson s'approcha de lui et le

toucha à l'épaule :

« Ça ne te ferait rien de te taire, mon petit ? dit-il. Tu m'empêches de réfléchir. »

Le garçon se tut, la figure couleur de cendre, avec seulement les muscles qui y tremblaient.

« Combien de temps cela peut-il encore durer ? demandai-je, en m'efforçant de conserver un ton banal, mais qui devait ressembler à celui d'un crapaud-buffle asthmatique !

— Nous entrons, je crois, dans le royaume de l'inconnu, répondit calmement Swanson. Plus de 300 mètres ! Si ce manomètre est exact, nous aurions dépassé le point de résistance de la coque, le point où elle aurait dû s'écraser. Elle supporte actuellement des millions de tonnes de pression. »

Son calme était vraiment impressionnant. On avait dû fouiller toute l'Amérique pour trouver quelqu'un comme lui. Il était vraiment l'homme qu'il fallait, à l'endroit qu'il fallait, à bord de ce sous-marin soumis à une expérience sans précédent.

« Il ralentit, murmura Hansen.

— Il ralentit », acquiesça Swanson.

Mais il ne ralentissait pas assez vite pour moi. La coque ne pouvait plus résister bien longtemps. J'essayai d'imaginer ce qui se passerait, mais y renonçai. En fait, je ne le saurais jamais. La pression devait être d'environ deux tonnes par centimètre carré.

Nous serions écrasés avant d'avoir compris ce qui nous arrivait.

On téléphona de nouveau de la machine. Cette fois, la voix était suppliante, désespérée :

« Il faut diminuer, commandant. L'embrayage est rouge ! Nous voyons la lueur.

— Attendez, pour vous plaindre, qu'il soit porté au blanc. »

Les machines pouvaient se démolir, mais, jusque-là il en tirerait tout ce qu'il pouvait, pour sauver le *Dolphin* ! Une autre sonnerie retentit :

« Poste central ? Ici, la salle de séjour de l'équipage. L'eau commence à monter. »

La voix était rauque, tendue. Pour la première fois les yeux des occupants du poste central se détournèrent du manomètre d'immersion pour regarder le haut-parleur. La coque cédait enfin, sous l'effroyable pression. Une légère fissure, une fente minuscule, allait être le point de départ de l'écrasement définitif. La même pensée vint à tous les esprits.

« En quel endroit ? demanda Swanson.

— À la cloison tribord.

— En quelle quantité ?

— Un demi-litre. Un litre. Mais ça augmente ! Qu'est-ce qu'il faut

faire, commandant ?

— Ce qu'il faut faire ? Essarder, bien entendu. Vous n'avez pas envie de vivre à bord d'un bateau sale ? »

Swanson raccrocha.

« Il est arrêté ! Il est arrêté ! »

Quelques mots et une prière...

Je m'étais trompé en croyant tous les yeux tournés vers le haut-parleur. Un regard n'avait pas quitté le manomètre d'immersion : le regard du jeune servent de la barre de plongée avant.

« Il est arrêté ! » confirma l'officier de plongée, d'une voix un peu tremblante.

Personne ne dit mot. Le sang continuait à couler des doigts écrasés de Hansen. Je crus, pour la première fois, déceler une goutte de sueur sur les sourcils de Hansen, mais je n'en jurerais pas. Le pont trembla de nouveau sous nos pieds, lorsque les machines géantes commencèrent à faire sortir le *Dolphin* de ces profondeurs mortelles. L'air comprimé sifflait toujours dans les soutes à diesel-oil et dans les caisses d'eau douce. Je ne voyais plus le manomètre d'immersion ; l'officier de plongée me le masquait.

Quatre-vingt-dix secondes s'écoulèrent, interminables, pendant lesquelles nous nous attendîmes à voir la mer faire irruption à l'intérieur de notre coque pour prendre ses victimes. Puis l'officier de plongée dit :

« Trois mètres ! Vers le haut !

— Vous en êtes bien sûr ? demanda Swanson.

— Je parie ma solde de l'année.

— Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire, observa Swanson. La coque peut tenir encore – elle aurait dû céder depuis longtemps. Une trentaine de mètres et la pression diminuera sensiblement. Nous avons, je pense, une chance sur deux de tenir. Après cela, la situation ne cessera de s'améliorer. En remontant, l'air de l'avant chassera une partie de l'eau du poste des torpilles, ce qui nous allégera encore.

— Nous continuons à remonter, dit l'officier de plongée. La vitesse de remontée demeure la même. »

Swanson alla étudier les mouvements de l'aiguille.

« Quelle quantité d'eau douce reste-t-il ?

— Trente pour cent.

— Cessez de chasser dans les caisses. Les deux machines en arrière deux tiers. »

Le bruit de l'air comprimé cessa et les vibrations du bateau se réduisirent à presque rien.

« Même vitesse de remontée, dit l'officier de plongée. L'immersion a diminué de 30 mètres.

— Cessez de chasser aux soutes à diesel-oil. En arrière un tiers.

— Nous montons toujours. »

Swanson tira de sa poche un mouchoir de soie, s'essuya le visage et le cou.

« J'étais un peu inquiet, dit-il, sans s'adresser à personne en particulier. Tant pis si l'on s'en est aperçu ! »

Il se dirigea vers un microphone et sa voix retentit dans tout le bateau :

« Ici, le commandant. Ça va, maintenant. Vous pouvez respirer plus librement. Tout est sous contrôle et nous sommes en route vers le haut. Si cela peut vous intéresser, nous sommes encore à 90 mètres au-dessous du record d'immersion, pour un sous-marin. »

J'eus l'impression de sortir des rouleaux d'un gigantesque laminoir.

« Je n'ai jamais fumé de ma vie, mais je vais fumer une cigarette, dit une voix. Quelqu'un peut-il m'en donner une ? »

— Savez-vous ce que je ferai en rentrant aux États-Unis ? demanda Hansen.

— Oui, dit Swanson. Vous rassemblez vos derniers *cents* pour donner à Groton une soirée, la plus chère, la plus grandiose, aux constructeurs de ce bateau. Mais je regrette, capitaine, vous passerez après moi... Mais qu'avez-vous à la main ? »

Hansen leva sa main gauche et la regarda avec surprise.

« Je ne croyais pas avoir été écorché, dit-il. J'ai dû me faire ça avec cette sacrée porte du poste des torpilles. Doc, il y a là une trousse. Voulez-vous arranger cela ? »

— En fermant cette porte vous avez fait du sacré bon travail, John, dit Swanson avec chaleur. Cela n'a pas dû être facile.

— Certes non. Mais c'est notre ami, ici, qu'il faut féliciter. C'est lui qui a fermé la porte, pas moi. Et si elle n'avait pas été fermée...

— Ou si je vous avais laissé charger les torpilles à votre retour, hier soir, fit Swanson. Nous étions alors en surface ; tous les panneaux ouverts. Nous serions actuellement par 2 500 mètres de fond, et bien morts, cette fois. »

Hansen m'arracha soudain sa main.

« Mon Dieu, j'oubliais ! s'écria-t-il. Occupez-vous, non pas de cette sacrée main, mais de George Mills ! Il a encaissé un rude coup. Voyez-le d'abord ou confiez-le au docteur Benson. »

Je repris sa main.

« Rien ne presse. Votre main d'abord. Mills ne sent absolument rien.

— Grand Dieu ! s'exclama Hansen, stupéfait, quand il reprendra connaissance...

— Le capitaine Mills ne reprendra jamais plus connaissance... Il est mort.

— Quoi ? fit Hansen, en enfonçant ses ongles dans mon bras. Mort,

dites-vous ?

— La colonne d'eau du tube IV, expliquai-je d'un ton las, l'a pris comme un express, l'a jeté sur la cloison arrière où il s'est écrasé l'occiput comme une coquille d'œuf. La mort a dû être instantanée.

— Ce brave George, murmura Swanson, devenu soudain très pâle. Pauvre garçon ! C'était sa première traversée sur le *Dolphin*. Et voilà... Il est mort !

— Assassiné, dis-je.

— Quoi ? s'écria Swanson en me serrant violemment le bras. Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis qu'il a été assassiné. »

Swanson me regarda longuement, la figure dénuée de toute expression, mais les yeux soudain vieillis. Il alla dire quelques mots à l'officier de plongée, puis revint :

« Venez, fit-il. Vous pouvez soigner la main du capitaine dans ma cabine. »

VII

« Vous rendez-vous compte de la gravité de ce que vous dites, fit Swanson. Vous formulez une très grave accusation...

— Parlons franchement, dis-je avec quelque rudesse. Il ne s'agit pas d'un tribunal et je n'accuse personne. Tout ce que je sais, c'est qu'un meurtre a été commis. Celui qui a laissé la porte du tube ouverte porte la responsabilité directe de la mort du lieutenant de vaisseau Mills.

— Qu'entendez-vous par « laisser la porte ouverte » ? Qui peut dire que ce fut intentionnel ? Il y a pu avoir des causes naturelles. Même si c'est le cas – et je ne comprends pas encore pourquoi – on ne peut accuser quelqu'un de meurtre parce qu'il a commis un oubli ou une négligence, ou parce que...

— Commandant, je n'hésiterais pas à déclarer que je n'ai jamais rencontré d'officier de marine meilleur que vous. Mais cela ne signifie pas que vous êtes supérieur dans tous les domaines. Votre éducation comporte des lacunes, particulièrement dans l'appréciation de certaines méthodes de bourrage de crâne. Il faut, pour cela, une forme d'esprit particulière, insidieuse, que vous ne possédez pas. Une porte ouverte pour des causes naturelles ? Lesquelles ?

— Nous avons heurté la glace à plusieurs reprises, assez fort, répondit lentement Swanson, ce qui a pu produire un entrebâillement. La nuit dernière, une stalactite, par exemple, a pu...

— Vos tubes sont en retrait, n'est-ce pas ? Il faudrait une stalactite de forme bien étrange pour atteindre une porte, et elle ne ferait que la coincer plus hermétiquement.

— Les portes sont vérifiées à chaque séjour au port. Nous les ouvrons aussi pour effectuer des épreuves d'assiette, au dock. Il existe, dans chaque arsenal, des débris flottants, cordages, etc., qui pourraient facilement avoir coincé cette porte.

— Les lampes de sécurité les indiquaient toutes fermées.

— Elles ont pu s'entrebâiller, pas assez pour libérer le contact de sécurité.

— S'entrebâiller ! De quoi pensez-vous que Mills soit mort ? Si vous avez jamais visité une usine hydroélectrique, vous savez comment l'eau entre dans les turbines. Un entrebâillement !... Comment ces portes fonctionnent-elles ?

— Soit par commande à distance, hydraulique, en pressant sur un bouton. Soit par les leviers, actionnés dans le poste lui-même. »

Je m'adressai à Hansen. Assis sur la couchette à côté de moi. Il me regardait mettre des éclisses à ses doigts.

« Ces leviers, ils étaient bien dans la position fermée ? demandai-je.

— Bien entendu. C'est ce que nous vérifions toujours en premier.

— Quelqu'un ne vous aime pas, dis-je à Swanson, ou n'aime pas le *Dolphin*. Ou encore, quelqu'un savait que le *Dolphin* allait rechercher les survivants de Zébra, et cela ne lui plaisait pas. Le bateau a donc été saboté. Rappelez-vous. Vous avez été surpris de ne pas avoir à corriger la pesée du sous-marin. Vous aviez l'intention de plonger, parce que, pensiez-vous, l'absence de torpilles dans les tubes avant devait affecter l'assiette. Or, surprise, aucune correction ne fut nécessaire.

— Je vous écoute », fit Swanson.

Il écoutait, en effet, très attentivement. Il fronça un sourcil en entendant l'eau entrer dans les ballasts. Le répétiteur du manomètre d'immersion indiquait 60 mètres. Swanson avait dû ordonner d'atteindre ce niveau. Le *Dolphin*, conservait une pente négative d'environ 25 degrés.

« La correction ne fut pas nécessaire parce que certains tubes étaient déjà remplis d'eau. Autant que je le sache, le III, qui fut essayé, restait seul vide. Le saboteur laissa les portes ouvertes, déconnecta les leviers à main, pour qu'ils parussent fermés dans la position ouverte, déplaça quelques fils dans une boîte de jonctions, de façon que les lampes demeuraient vertes. Pour quelqu'un qui connaît son affaire, cela ne réclamait que quelques minutes. À deux, ils ont pu faire cela en un rien de temps. Je parie n'importe quoi que, lorsque vous vérifierez, vous trouverez les leviers déconnectés, les fils inversés et les robinets témoins bouchés avec de la cire, de la peinture, voire du simple chewing-gum.

— Il est sorti un filet d'eau du tube IV, intervint Hansen.

— Du chewing-gum de mauvaise qualité.

— Le salaud ! fit calmement Swanson. Il pouvait nous tuer tous et y serait parvenu sans la Providence et sans les capacités exceptionnelles des constructeurs de Groton.

— Ce n'était pas son intention, observai-je. Vous deviez effectuer une plongée de pesée avant de quitter le Holy Loch. Vous me l'avez dit vous-même et vous l'aviez sans doute annoncé à l'équipage.

— En effet !

— Le saboteur était donc averti. Ces essais, il le savait, s'effectuent tout près de la surface. En vérifiant les tubes, l'eau serait entrée avec trop de pression pour permettre de fermer les portes arrière, mais pas assez pour ne pas vous laisser le temps de fermer les cloisons

d'abordage et de battre en retraite en bon ordre. Que se serait-il passé ? Pas grand-chose. Au pis, vous auriez coulé jusqu'au fond, pas assez profondément pour mettre le *Dolphin* en danger. L'accident eût pu être fatal à un sous-marin d'il y a une dizaine d'années, à cause des limitations de l'approvisionnement en air. Mais vous pouviez séjourner au fond pendant des mois. Vous auriez largué votre bouée téléphonique, raconté votre histoire et bu du café jusqu'à ce qu'un scaphandrier vînt remplacer la porte ouverte. Vous auriez vidé le poste des torpilles et vous seriez remontés. Notre copain inconnu et ses complices n'avaient l'intention de tuer personne, mais ils comptaient bien vous retarder. Vous auriez pu émerger par vos propres moyens, mais vos chefs eussent insisté pour faire procéder à une vérification dans un arsenal.

— Mais pourquoi nous retarder ? demanda Swanson, avec une expression impassible.

— Ne comptez pas sur moi pour vous répondre, fis-je avec un peu d'humeur.

— Bien sûr ! Bien sûr ! Dites-moi, docteur Carpenter, soupçonnez-vous des membres de l'équipage ?

— Désirez-vous vraiment que je vous réponde ?

— Non, fit-il en soupirant. Aller au fond de l'Arctique n'est pas un mode de suicide particulièrement agréable. Si un membre de l'équipage s'était livré à cette combinaison, après il aurait vite défait ce qu'il avait fait, en constatant que nous ne plongeons pas en eau peu profonde. Restent donc les ouvriers de l'arsenal écossais. Or tous ont été très soigneusement contrôlés.

— Ce qui ne signifie rien. Les hôtels de Moscou et les prisons américaines et britanniques sont pleins de gens qui présentent toutes les garanties imaginables !... Qu'allez-vous faire maintenant, commandant ?... Au sujet du *Dolphin*, bien entendu ?

— J'y ai réfléchi. Normalement, il faudrait fermer la porte extérieure du tube IV, vider le poste des torpilles, puis y entrer pour clore la porte intérieure. Mais la porte extérieure ne se ferme pas. À peine John a-t-il annoncé l'avarie que l'officier de plongée a appuyé sur le bouton hydraulique, pour refermer la porte par la commande à distance ; vous avez pu constater vous-même qu'il ne se passait rien. La porte doit être coincée.

— C'est certain, fis-je.

— Je peux retourner au chenal que nous venons de quitter, faire de nouveau surface et envoyer un plongeur sous la glace pour reconnaître la situation. Mais je ne demanderai jamais à quelqu'un de risquer ainsi sa vie. Je peux regagner la mer libre, émerger et réparer. Mais ce serait une traversée très lente et très inconfortable, avec le *Dolphin* incliné à cet angle, et il nous faudrait plusieurs jours pour revenir. Or

certains des hommes de Zébra sont en très mauvais état. Il pourrait être trop tard.

— Bien ! fis-je, vous avez sous la main l'homme qu'il vous faut, commandant. Comme je vous l'ai dit lors de notre première rencontre, je suis un spécialiste du sauvetage des équipages sous-marins. J'ai fait un grand nombre d'exercices de ce genre. Je suis fort instruit au sujet des pressions, sur la façon d'agir avec elles et sur mes propres réactions.

— Et comment réagissez-vous, docteur Carpenter ?

— Par une très large tolérance. Elles ne me gênent presque pas.

— À quoi pensez-vous ?

— Vous le savez sacrément bien ! fis-je avec irritation. Il faut percer un trou dans la cloison d'abordage arrière, y visser une tubulure d'air comprimé, ouvrir la porte, faire passer quelqu'un dans l'étroit espace, égaliser la pression avec celle du poste avant. Cela fait, les taquets de la porte avant s'ouvriront facilement, il faudra entrer dans le poste, fermer la porte arrière du tube IV et ressortir. Vous y pensiez, vous aussi, n'est-ce pas ?

— Plus ou moins. Mais vous n'étiez pas en cause dans mes projets. Tout homme du bord a fait, lui aussi, des exercices et connaît l'effet des pressions. Et la plupart sont beaucoup plus jeunes que vous.

— Mille grâce ! Mais la capacité de résister à la pression n'est pas une question d'âge. Ce n'est pas un Américain de moins de vingt ans que vous avez envoyé dans l'espace autour de la terre. Quant aux exercices de sauvetage, j'ai vu des jeunes gens, pourtant parfaitement constitués, prendre peur et s'effondrer. Les facteurs physiologiques et psychologiques se combinent.

— J'arriverais difficilement à vous coller, je le sais, dit Swanson. Mais il est un point que vous négligez. Que me dira l'amiral commandant les sous-marins de l'Atlantique, en apprenant que j'ai fait marcher un civil, au lieu d'un de mes hommes ?

— En tout cas, je sais ce qu'il dira si vous ne m'employez pas. Il faudra rétrograder le capitaine de frégate Swanson au grade d'enseigne de vaisseau, parce qu'ayant sur le *Dolphin* un spécialiste éprouvé, par pur amour-propre il aura refusé de l'employer, mettant ainsi en danger la vie de ses hommes et la sécurité de son bateau. »

Swanson eut un pâle sourire. Mais nous l'avions échappé belle, nous nous trouvions dans une situation très délicate, et l'officier torpilleur était mort. Je ne m'attendais donc pas à voir le commandant du *Dolphin* éclater de rire.

« Qu'en pensez-vous, John ? demanda-t-il à Hansen.

— J'ai vu des personnages beaucoup moins qualifiés que le docteur Carpenter, répondit celui-ci. En outre, il est aussi nerveux et aussi sujet à la panique qu'un tas de ciment.

— Il a en effet, des capacités qu'on ne trouve pas chez un médecin ordinaire. Eh bien, j'accepte, fit Swanson. Mais un de mes hommes vous accompagnera. Le bon sens et l'honneur seront ainsi satisfaits. »

Ce ne fut pas du tout agréable, mais pas trop terrible non plus. Tout se passa exactement comme on pouvait le prédire. Swanson fit remonter l'arrière du bateau, presque à toucher la glace. La pression dans le poste des torpilles atteignit son minimum, mais l'avant demeurait enfoncé d'une trentaine de mètres.

Un trou fut percé dans la cloison d'abordage arrière et une tubulure y fut vissée. Équipés de combinaisons de caoutchouc, avec un appareil respiratoire, un jeune torpilleur nommé Murphy et moi entrâmes dans l'étroit compartiment. L'air comprimé siffla. La pression monta progressivement. Je la sentis dans mes poumons et dans mes oreilles, j'eus mal derrière les yeux, j'éprouvai l'étourdissement que cause la respiration de l'oxygène pur, à cette pression. Mais j'étais habitué à ces phénomènes, je savais que je n'en mourrais pas. Le jeune Murphy le savait-il aussi ? C'était une de ces circonstances où les effets physiques et mentaux deviennent intolérables, pour la plupart des gens. Si mon compagnon eut peur, il n'en montra rien. Swanson m'avait donné son meilleur homme ; il ne pouvait être qu'exceptionnel.

Nous soulevâmes les taquets de la cloison d'abordage avant, et les tournâmes avec précaution, pendant que la pression s'égalisait. Dans le poste des torpilles, l'eau montait jusqu'à une soixantaine de centimètres au-dessus du seuil de la porte et quand nous entrebâillâmes celle-ci elle se déversa à gros bouillons dans le compartiment intermédiaire, tandis que de l'air la remplaçait en sifflant. Pendant une dizaine de secondes, nous luttâmes désespérément pour maintenir la porte ouverte, tandis qu'un équilibre s'établissait. Nous pûmes enfin ouvrir complètement la porte. Nous franchîmes le seuil, allumâmes nos torches étanches et plongeâmes.

La température de cette eau était d'environ - 2° C. Nos combinaisons étaient prévues pour agir dans des eaux glacées, mais le choc me fit haleter, dans la mesure où c'est possible quand on respire de l'oxygène pur sous haute pression. Nous nous hâtâmes car plus nous demeurerions sous ces conditions, plus la période de décompression serait longue. Moitié marchant, moitié nageant, nous repérâmes la porte du tube IV et la refermâmes, non sans que j'eusse le temps de jeter un coup d'œil à l'intérieur. La porte, elle-même, paraissait intacte ; le corps du malheureux Mills avait absorbé la majeure partie du choc et empêché qu'elle fût arrachée de ses gonds. Elle n'était aucunement déformée et reprit parfaitement sa place. Nous rabattîmes les leviers de fermeture et repartîmes.

Revenus dans le compartiment intermédiaire, nous fîmes le signal

convenu, en frappant sur la cloison. Presque aussitôt, nous entendîmes démarrer une pompe, qui commença de refouler au-dehors l'eau du poste des torpilles. Le niveau baissa peu à peu et la pression diminua. Degré par degré, le *Dolphin* remonta vers la station horizontale. Quand le niveau de l'eau descendit au-dessous du seuil, nous fîmes un autre signal, et l'excès de pression fut évacué par la tubulure.

Quelques minutes plus tard, comme je dépouillais la combinaison de caoutchouc, Swanson me demanda :

« Pas d'ennuis ? »

— Aucun. Murphy est vraiment très bien.

— C'est le meilleur. Mille remerciements, docteur. » Puis il baissa la voix : « Vous n'auriez pas, par hasard...

— Vous savez très bien que je l'ai fait. Pas de cire, pas de peinture, pas de chewing-gum, mais de la colle forte, commandant ! Voilà comment on a bouché le robinet de contrôle. Cette matière animale qu'on sort d'un tube... Cela convenait parfaitement, pour une telle besogne.

— Je comprends », dit-il. Et il s'en alla.

Le *Dolphin* frémit sur toute sa longueur lorsque la torpille sortit de son tube. Le III, le seul dont on fût sûr...

« Comptez ; dit Swanson à Hansen. Dites-moi quand la torpille doit exploser et quand nous devons entendre l'explosion. »

Hansen garda les yeux sur son chronographe. Les secondes s'égrenèrent. Je voyais les lèvres de Hansen remuer silencieusement.

« Nous devrions toucher maintenant », dit-il. — Puis, au bout de deux ou trois secondes : « Nous devrions entendre l'explosion. »

L'homme qui avait réglé la torpille connaissait assurément son affaire. Juste à ce moment, nous sentîmes autant que nous entendîmes la vibration de la coque sous l'effet de l'onde de choc. Le pont remua très nettement sous nos pieds, mais ce fut beaucoup moins fort que je ne m'y attendais. Je poussai un soupir de soulagement et, sans être devin, sus qu'il en était de même partout à bord. Jamais encore un sous-marin ne s'était trouvé au voisinage d'une torpille explosant sous la banquise ; personne ne savait dans quelle mesure la couche de glace renforcerait la puissance de l'explosion.

« Magnifique, murmura Swanson. Vraiment magnifique ! J'espère que l'effet a été plus considérable sur la banquise que sur notre bateau. Benson, avertissez-nous dès que nous atteindrons le chenal. »

Il alla à la table de point.

« 500 mètres parcourus, 500 mètres à parcourir, lui annonça Raeburn.

— Stoppez partout, commanda Swanson. Nous allons nous présenter avec beaucoup de précautions. L'explosion peut avoir

projeté dans la mer des blocs de glace de plusieurs tonnes. Je ne tiens pas à avoir de vitesse, si nous en rencontrons en remontant.

— Encore 300 mètres, dit Raeburn.

— Tout est dégagé à l'en tour, annonça l'homme du Sonar.

— Glace peu épaisse, fit Benson. Ah ! nous y voilà !... Nous sommes sous le chenal. Glace mince... 5 ou 6 pieds.

— 200 mètres, dit Raeburn. Ça colle ! »

Nous remontâmes lentement. Sur l'ordre de Swanson, les hélices nous y aidèrent à deux ou trois reprises.

« 50 mètres, annonça Raeburn.

— Épaisseur de la glace ?

— Pas de changement. 5 pieds environ.

— Vitesse ?

— Un nœud.

— Position ?

— Exactement 1.000 mètres. Nous passons exactement sous la zone d'explosion.

— Et toujours rien à la machine à glace ? Rien du tout ?

— Rien du tout. »

Benson haussa les épaules en regardant Swanson. Celui-ci vint voir le style qui traçait ses lignes verticales.

« En tout cas, c'est vraiment drôle, murmura-t-il. 350 kilos d'explosif à très grande puissance dans cette masse ! La glace doit être exceptionnellement épaisse dans cette région. Nous allons monter à 30 mètres et effectuer quelques passes. Mettez en marche les projecteurs et la T.V. »

Rien ne sortit de cette manœuvre. L'eau était complètement opaque. Les projecteurs et la caméra se révélèrent inutiles. La machine à glace enregistra obstinément 4 à 6 pieds – impossible d'obtenir plus de précision.

« Eh bien, dit Hansen, il n'y a rien à faire. Nous reprenons du champ pour faire un nouvel essai ?

— Je ne sais pas, répondit Swanson, pensivement. Et si nous essayions de percer d'un coup d'épaule ?...

— D'un coup d'épaule ? dit Hansen, aussi surpris que moi. Quel coup d'épaule faut-il pour soulever 5 pieds de glace ?

— Je ne sais pas au juste. Jusqu'ici, nous sommes toujours partis d'hypothèses gratuites. Ce n'est pas une saine façon d'agir. Nous avons supposé que, si la torpille ne réduisait pas la glace en miettes, elle y pratiquerait au moins un trou. Cela ne s'est sans doute pas du tout passé ainsi. Peut-être la pression, répartie sur une grande surface, a-t-elle simplement soulevé la glace, la brisant en énormes morceaux qui ont aussitôt repris leur position originelle, avec des fissures autour des sections isolées. Des fissures si étroites que la machine à glace ne peut

les enregistrer, même à notre très faible vitesse. Raeburn, quelle est notre position ?

— Toujours au centre de la zone d'explosion, commandant.

— Faites-nous monter jusqu'à toucher la glace. »

Il n'eut pas besoin de réclamer des précautions.

L'officier de plongée fit monter le bateau comme un duvet jusqu'au moment où nous sentîmes un petit choc.

« Restez ainsi », dit Swanson.

Il regarda l'écran de la TV, mais l'eau était si opaque qu'on voyait seulement le bas de la voile. Il fit signe à l'officier de plongée :

« Remontez... Fort ! »

L'air comprimé siffla dans les ballasts. Des secondes s'écoulèrent ; rien ne bougeait. Soudain, le *Dolphin* frémit, au contact de quelque chose de très lourd et de très compact. Un moment d'arrêt, puis nous vîmes le bord d'un segment géant glisser sur l'écran de la TV.

« Ah ! je marque un point ! observa Swanson. Nous avons atteint, semble-t-il, une fissure entre deux blocs de glace, presque exactement au centre. L'immersion ?

— 14 mètres.

— 4,50 m au-dehors. Nous ne pouvons pas, je crois, soulever les centaines de tonnes qui pèsent sur le reste de la coque. Nous avons suffisamment de flottabilité positive ?

— Tout ce que nous pouvons avoir.

— Bon. Arrêtons-nous là. Timonier, allez donc voir le temps qu'il fait en haut. »

Je n'attendis pas le résultat. Cela m'intéressait, mais moins que de pouvoir dans la cabine, en l'absence de Hansen, cacher le Mannlicher-Schoenauer sous mes fourrures. Cette fois, je ne le mis pas dans son étui, mais dans la poche extérieure de mon pantalon de caribou. Je le sortirais ainsi plus facilement.

Il était exactement midi lorsque j'escaladai le bord de la passerelle et me laissai glisser le long d'une corde, contre un morceau de glace qui atteignait presque le sommet de la voile. La lumière était celle d'un crépuscule d'hiver, quand le ciel est chargé de nuages gris. Il faisait aussi froid, mais le temps s'était amélioré. Le vent, revenu au nord-est, ne dépassait plus 30 km/h ; les particules de glace ne s'élevaient pas à plus de 50 centimètres au-dessus de la banquise. Plus besoin de se protéger les yeux, ce qui constituait un changement vraiment très agréable.

Nous étions onze : le commandant Swanson lui-même, le docteur Benson, huit marins, dont quatre portaient des brancards, et moi.

Les 350 kilos d'explosif à très grande puissance n'avaient pas causé beaucoup de dégâts dans la glace. Sur une soixantaine de mètres

carrés, elle s'était fendue en gros fragments, de dimensions curieusement uniformes. Ces fragments, à peu près hexagonaux, étaient retombés en place, si exactement qu'on ne pouvait, le plus souvent, enfoncer la main dans les fissures ; beaucoup commençaient d'ailleurs à se ressouder. Cela paraissait un bien piètre résultat pour un cône de torpille. Cependant, bien que l'effort eût été dirigé surtout vers le bas, il avait soulevé et fracturé un morceau de banquise pesant peut-être 5.000 tonnes. Ce n'était donc pas négligeable, et sans doute avions-nous eu de la chance de réaliser ce que nous avions fait.

Nous longeâmes la bordure orientale du chenal, grimpâmes sur la glace et prîmes nos relèvements sur le projecteur qui montait dans le ciel trouble comme un doigt vertical. Impossible de se perdre, cette fois. Le vent étant calmé, on n'était plus gêné par les particules acérées ; et dès lors le signal était visible jusqu'à 15 kilomètres.

D'ailleurs nous aperçûmes presque aussitôt notre but : la station des glaces Zébra. Trois baraques, dont une gravement endommagée par le feu, et les squelettes de cinq autres, un tableau de désolation...

« C'est donc ça ! me dit Swanson à l'oreille. C'est ce qu'il en reste !... Je suis venu de bien loin pour voir ça !

— Vous avez bien failli aller encore plus loin sans rien voir, répondis-je. Je veux dire : au fond de l'Arctique... Ce n'est pas très beau, hein ? »

Swanson hochait lentement la tête. Il n'y avait qu'une centaine de mètres à parcourir. Je me dirigeai sur la baraque intacte la plus proche, ouvris la porte et entrai.

Elle était un peu plus chaude qu'à mon premier passage, mais le froid restait considérable. Seuls Zabriski et Rawlings ne dormaient pas. Il régnait une odeur de combustible brûlé, de désinfectant, de teinture d'iode, de morphine ; et un relent spécial montait d'une sorte de ragoût, à l'aspect particulièrement répugnant, que Rawlings remuait dans une marmite sur le poêle.

« Tiens, vous voilà ! dit Rawlings, comme s'il s'était agi du voisin venu pour emprunter la tondeuse de gazon. C'est le bon moment. L'heure de la soupe, commandant !... Du poulet du Maryland, ce n'est pas désagréable.

— Non, pas pour le moment, merci, répondit poliment Swanson. Je suis navré pour la cheville de Zabriski. Comment va-t-il ?

— Très bien, commandant, très bien. Le médecin d'ici, le docteur Jolly, m'a fait un plâtre. Et vous, docteur Carpenter, vous avez eu beaucoup d'ennuis la nuit dernière ?

— Oui, dit Swanson, le docteur Carpenter a eu beaucoup d'ennuis la nuit dernière. Et nous en avons eu de considérables, depuis. Mais nous en reparlerons. Apportez le brancard. Vous d'abord, Zabriski.

Quant à vous, Rawlings, inutile de continuer à faire votre petit Escoffier. Le *Dolphin* se trouve à moins de 200 mètres. Dans une demi-heure vous serez tous à bord. »

J'entendis du bruit derrière moi. Le docteur Jolly aidait le capitaine Folsom à se lever. Celui-ci paraissait en plus mauvais état que la veille. Je les présentai :

« Le capitaine Folsom. Le docteur Jolly. Le capitaine de frégate Swanson, commandant du *Dolphin*. Le docteur Benson.

— Le docteur Benson, dites-vous, mon vieux ? fit Jolly. Décidément, il va devenir bien difficile, pour un médecin, de gagner son bifteck dans cette région. Et un capitaine de frégate !... Nous sommes bien contents de vous voir, braves gens !

— Je vous comprends », dit Swanson en souriant.

Il regarda les hommes étendus sur le plancher ; des hommes qu'on eût pu croire morts, sans la condensation de leur respiration. Et son sourire s'effaça.

« Je ne peux pas dire combien je suis désolé, déclara-t-il à Folsom. Ce fut une chose horrible. »

Folsom se raidit et dit quelque chose que nous ne comprîmes pas. Son visage brûlé était à présent entouré de bandages, mais cela ne semblait pas lui avoir fait beaucoup de bien. À cause de ses joues détruites et de sa bouche paralysée, les mots qu'il formait n'étaient pas intelligibles. Le meilleur côté de la figure était ridé, déformé, l'œil presque complètement fermé. Il ne s'agissait pas de la réaction neuromusculaire causée par les brûlures de la joue droite. De toute évidence, l'homme souffrait terriblement.

« Il n'y a plus de morphine ? » demandai-je à Jolly.

Je lui en avais laissé une quantité plus que suffisante, pensais-je.

« Non. J'ai tout utilisé, répondit-il d'un ton las. Tout.

— Le docteur Jolly a travaillé toute la nuit, dit tranquillement Zabriski. Huit heures. Lui. Rawlings et Kinnaird. Ils ne se sont pas arrêtés un seul instant. »

Benson ouvrit sa trousse. En le voyant, Jolly eut un sourire de soulagement. Il se trouvait en bien plus mauvais état que la veille. Il avait travaillé huit heures, prenant même le temps de plâtrer la cheville de Zabriski. Un bon médecin, consciencieux, dévoué. Il avait le droit de se détendre, puisqu'il y avait là deux confrères.

Il aida Folsom à s'asseoir, avec mon concours, puis il s'assit lui-même sur le plancher, le dos contre la cloison.

« Désolé, dit-il avec l'ombre d'un sourire. Je suis un bien mauvais hôte.

— Laissez-nous faire, dit tranquillement Swanson. Ce n'est plus l'aide qui vous manque. Ah ! une chose... Tous ces hommes sont-ils transportables ?

— Je ne sais pas, dit Jolly en passant un bras sur ses yeux injectés de sang et souillés. Je ne sais plus. L'état d'un ou deux s'est beaucoup aggravé au cours de la nuit dernière. C'est le froid. Ces deux-là. Une pneumonie, je pense. Quelque chose qui guérit en quelques jours dans des conditions normales mais qui, ici, risque d'être fatal. Oui, le froid !... 90 pour 100 de l'énergie sert, non pas à lutter contre la maladie et contre l'infection, mais simplement à produire assez de chaleur pour maintenir la vie.

— Ne vous inquiétez pas, dit Swanson. Peut-être faudra-t-il revoir notre idée de vous avoir tous à bord dans une demi-heure. Quels seront les premiers, docteur Benson ? »

Il s'adressait au docteur Benson, pas au docteur Carpenter ! Évidemment, c'était son médecin !... Une certaine froideur venait de se manifester dans son attitude envers moi, et point n'était besoin de me casser la tête pour deviner la raison de ce brusque changement.

« Zabriski, le docteur Jolly, le capitaine Folsom et cet homme-ci, répondit Benson aussitôt.

— Kinnaird, opérateur radio, se présenta l'homme en question. Je peux marcher.

— Ne discutez pas, fit sèchement Swanson. Rawlings, cessez de remuer cette abominable ratatouille et levez-vous. Vous les accompagnerez. Combien de temps vous faut-il pour installer un câble venant du bord, afin d'alimenter ici deux grands radiateurs électriques et quelques lampes ?

— Tout seul ?

— Avec toute l'aide que vous voudrez.

— Alors il me faut un quart d'heure. Je pourrais aussi monter un téléphone, commandant.

— Ce serait utile. Quand les brancardiers reviendront, qu'ils apportent des couvertures, des draps, de l'eau chaude. Enveloppez les bouteilles d'eau chaude dans les couvertures. Il n'y a rien d'autre, docteur Benson ?

— Pas pour le moment, commandant.

— Bien. Partez. »

Rawlings tira la cuiller de la marmite, goûta, fit claquer sa langue et hocha la tête tristement.

« Dommage ! dit-il lugubrement. Vraiment dommage ! »

Parmi les huit hommes étendus sur le plancher, quatre avaient leur connaissance : Hewson, conducteur du tracteur, Naseby, le cuisinier, et deux autres qui se présentèrent comme étant les Harrington, des jumeaux qui se ressemblaient étonnamment : ils avaient même été brûlés et gelés aux mêmes endroits. Les quatre autres dormaient ou étaient dans le coma. Benson et moi les examinâmes au thermomètre et au stéthoscope ; Benson, beaucoup plus attentivement que moi,

cherchant les cas de pneumonie. Le commandant Swanson regardait pensivement la baraque, lançant parfois un regard étrange dans ma direction. Parfois il battait des bras, pour entretenir la circulation. Ses fourrures ne valaient pas les miennes et l'endroit ressemblait à un réfrigérateur, en dépit du poêle.

J'examinai en premier un homme couché sur le côté, dans le coin droit le plus éloigné de la baraque. Il ouvrait à demi les paupières, ne montrant que la partie basse de la pupille, sous un front de marbre.

« Qui est-ce ? demandai-je.

— Grant. John Grant, répondit Hewson. Opérateur de radio. Le bras droit de Kinnaird. Comment va-t-il ?

— Il est mort depuis déjà un certain temps.

— Mort ? Vous en êtes bien sûr ? » s'exclama Swanson.

Je me bornai à lui jeter un regard très professionnel. Il alla trouver Benson.

« Certains sont-ils intransportables ?

— Ces deux-là, je pense », répondit Benson.

Il n'avait pas remarqué les coups d'œil que me lançait Swanson, aussi me tendit-il son stéthoscope. Au bout d'une minute, je le lui rendis en approuvant.

« Brûlures du troisième degré, dit-il à Swanson. Tout au moins ce que nous pouvons voir. Températures très élevées, pouls très faible et erratique.

— Ils seront mieux à bord du *Dolphin*.

— Vous les tueriez en les y transportant, fis-je. Même si vous les enveloppiez assez chaudement pour les conduire au bateau, les hisser en haut de la voile, puis les affaler à l'intérieur, cela les achèverait certainement.

— Nous ne pouvons rester ainsi indéfiniment, déclara Swanson. Je prends sur moi de les faire transporter.

— Désolé, commandant, intervint Benson. Mais je suis d'accord avec le docteur Carpenter. »

Swanson haussa les épaules sans plus dire mot. Peu après, les brancardiers revinrent, accompagnés de Rawlings et de trois marins, qui apportaient des câbles, des radiateurs, des lampes et un téléphone. Tout fut installé en quelques minutes. Rawlings tourna la manivelle de son téléphone portatif. Cela fonctionna immédiatement.

Hewson, Naseby et les Harrington partirent sur des brancards. Après leur départ, je décrochai la lampe Coleman.

« Vous n'en avez plus besoin, dis-je. Je ne serai pas absent longtemps.

— Où allez-vous ? demanda Swanson, d'une voix calme.

— Jeter un coup d'œil. Ce ne sera pas long. »

Il hésita, puis s'écarta. Je sortis, tournai le coin de la baraque et

m'arrêtai. J'entendis sonner le téléphone. Bien entendu, je ne perçus pas ce qui se disait ; je m'en doutai, pourtant.

La lampe Coleman vacilla sous le vent, mais ne s'éteignit pas. Le verre résista aussi au choc des particules de glace. Il avait dû être choisi spécialement pour ce genre d'expédition.

J'avancai vers la seule baraque qui subsistait dans la rangée du sud. Aucune trace d'incendie à l'extérieur. Le dépôt de combustible devait se trouver à côté, dans la même rangée et à l'ouest, sous le vent, ce qui expliquait la destruction des autres baraques. La déformation de la charpente confirmait cette hypothèse. Le foyer de l'incendie s'était trouvé là.

Contre la baraque il y avait un appentis, très solidement construit : haut de 6 pieds, large de 6, long de 8. La porte s'ouvrit facilement. Un plancher de bois, des cloisons et un plafond d'aluminium ; de gros radiateurs noirs étaient fixés à l'intérieur et à l'extérieur. Des fils en partaient, et point n'était besoin d'avoir le cerveau d'un Einstein pour comprendre qu'ils allaient au local, maintenant détruit, des générateurs. Au moment où la station fonctionnait, cet appentis restait certainement chaud jour et nuit. Le tracteur, qui occupait presque tout l'espace, devait être constamment en état de marche. Je refermai la porte et revins dans la baraque.

Elle était pleine de tables métalliques, de bancs, de machines et de tous les appareils conçus pour enregistrer et interpréter le moindre aspect du climat arctique. J'ignorais la destination exacte de la plupart de ces appareils et ne m'y intéressais pas. Je me trouvais dans le bureau météorologique, cela me suffisait. J'examinai l'endroit rapidement, mais attentivement, et ne découvris absolument rien d'anormal. Dans un coin sur une caisse d'emballage, il y avait un émetteur de radio avec des écouteurs. Tout près, dans une forte boîte de bois huilé, 15 piles Nife, montées en série. Accrochée au mur, une lampe de deux volts pour les vérifications. Je m'en servis pour toucher les pôles de la batterie. La lampe ne rougit même pas. Je pris un fil de cuivre et tentai de provoquer un court-circuit. Il n'y eut pas la plus petite étincelle. Kinnaird ne mentait donc pas en déclarant sa batterie complètement à plat. D'ailleurs, je n'avais pas pensé un seul instant qu'il mentît sur ce point.

Je me dirigeai vers la dernière baraque, celle qui contenait les restes carbonisés des sept victimes de l'incendie. L'odeur semblait encore plus épouvantable. Je m'arrêtai le plus près possible de la porte, j'enlevai mes gants, posai la lampe sur une table, pris ma torche électrique et m'agenouillai près du premier cadavre.

Dix minutes s'écoulèrent, accroissant mon désir de fuir cet endroit. Il y a des choses que les médecins, même les pathologistes les plus endurcis, évitent de toucher, dans toute la mesure du possible :

d'abord les corps qui ont séjourné trop longtemps dans la mer, ceux qui se sont trouvés au voisinage d'une explosion sous-marine, et les corps qui ont été littéralement brûlés vivants. Je commençai à me sentir fortement incommodé, mais je ne pouvais partir avant d'avoir fini ce que j'étais venu faire.

La porte s'ouvrit. Me retournant, je vis entrer le commandant Swanson. Je l'attendais plus tôt. Il était accompagné du lieutenant de vaisseau Hansen, la main enveloppée d'un gros bandage de laine. Le coup de téléphone avait donc pour fin de demander du renfort. Swanson éteignit sa torche, releva ses lunettes de neige et abaissa son masque. Le spectacle qu'il découvrit fit cligner ses yeux, se plisser ses narines. Un dégoût involontaire se peignit sur son visage dont le sang se retirait. Hansen et moi lui avions dit ce à quoi il devait s'attendre, mais il n'avait pu imaginer pareille chose. Je crus, un instant, qu'il allait être malade ; mais les pommettes reprirent un peu de leur coloration.

« Docteur Carpenter, dit-il, d'une voix où une sorte de raucité semblait seulement souligner le désir de prendre un ton officiel, je désire que vous rentriez immédiatement à bord, où vous voudrez bien ne plus quitter votre cabine. Je préférerais que vous le fissiez volontairement, accompagné par le capitaine Hansen, ici présent. Je voudrais éviter tout esclandre. Vous aussi, je pense. Sinon, Rawlings et Murphy sont à la porte, prêts à s'occuper de vous.

— Voilà des paroles bien hostiles, commandant ! dis-je. Rawlings et Murphy doivent avoir bien froid, au-dehors ! » Je mis la main dans la poche contenant le pistolet et regardai tranquillement le commandant. « Auriez-vous un transport au cerveau ? »

Swanson jeta un coup d'œil à Hansen, en indiquant la porte. Hansen s'arrêta, en entendant la question que je posais :

« Nous sommes en plein arbitraire, n'est-ce pas ? Je n'ai même pas droit à une explication ? »

Hansen parut très gêné. Manifestement, l'affaire ne lui plaisait pas. Il devait en être de même de Swanson, mais il faisait ce qu'il croyait devoir faire, sans se préoccuper de ses sentiments.

« Vous êtes trop intelligent pour avoir besoin d'une explication. À votre arrivée à bord du *Dolphin* au Holy Loch, l'amiral Garvie et moi-même avons conçu de forts soupçons contre vous. Vous avez prétendu être un spécialiste des conditions de l'Arctique et avoir aidé à installer cette station. La raison ne nous ayant pas paru suffisante pour vous emmener, vous avez déclaré que cette station constituait un poste de guet avancé contre les missiles. Et, quoique l'amiral Garvie n'eût jamais entendu parler d'un tel dispositif, nous acceptâmes cette histoire. Que sont devenus les mâts de radar, l'énorme antenne circulaire, les calculateurs électroniques ?... Ils ont perdu toute réalité,

hein ?... Des produits de votre imagination !...

« Rien de tout cela n'a jamais existé. Vous êtes plongé jusqu'au cou dans quelque sinistre affaire, mon ami ! De quoi s'agit-il ? Je l'ignore pour le moment, et peu me chaut. Ce qui m'intéresse, c'est la sécurité de mon bateau, le bien-être de son équipage, le rapatriement des survivants de Zébra. À cet égard, je ne veux courir aucun risque.

— Les désirs de l'Amirauté britannique, les ordres de votre propre direction des opérations sous-marines, ne signifient rien pour vous ?

— Je commence à me poser des questions sur la façon dont vous avez pu obtenir ces ordres. Vous êtes beaucoup trop mystérieux à mon goût, docteur Carpenter... Et vous êtes un menteur fieffé.

— Ces mots sont bien durs, commandant !

— C'est le son que prend très souvent la vérité... Êtes-vous disposé à nous suivre ?

— Désolé, mais je n'en ai pas encore fini ici.

— Je vois. John, voulez-vous...

— Je vois que je vous dois une explication. Êtes-vous prêt à l'entendre ?

— Un autre conte bleu ?... Non.

— Et moi je ne suis pas disposé à partir. Nous sommes dans une impasse. »

Swanson regarda Hansen qui fit un mouvement vers la porte.

« Si vous êtes trop entêtés pour m'écouter, appelez vos acolytes, dis-je. C'est une chance, d'avoir ici trois médecins qualifiés.

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci. »

Les pistolets ont des apparences très différentes. Certains semblent relativement inoffensifs, d'autres sont laids, d'autres très menaçants. Dans ma main, le Mannlicher-Schœnauer avait l'air vraiment vicieux. La lueur de la lampe Coleman donnait au métal un aspect agressif et sinistre. C'était vraiment une arme capable de faire peur.

« Vous ne vous en servirez pas, dit Swanson, d'un ton net.

— J'en ai assez de parler, de demander à être entendu. Appelez le renfort, mon ami.

— Vous bluffez, monsieur ! s'exclama Hansen. Vous n'oseriez pas.

— Tant de choses sont pour moi en jeu que je n'hésiterais pas. Mais assurez-vous-en vous-même ! Ne soyez pas lâche. Ne vous cachez pas derrière vos marins. N'ordonnez pas à d'autres de se faire tuer. » Je relevai le cran de sécurité. « Venez me le prendre vous-même.

— Restez où vous êtes, John, dit sèchement Swanson. Il parle sérieusement. Je suppose que vous possédez tout un arsenal dans votre valise ?

— Exact ! Des carabines automatiques, des pièces navales de 152 mm, tout un assortiment. Même un canon de petites dimensions

pour les situations ordinaires. Voulez-vous m'écouter ?

— Parlez.

— Renvoyez Rawlings et Murphy. Je ne tiens pas à les mettre dans la confiance. D'ailleurs ils doivent mourir de froid. »

Swanson acquiesça. Hansen alla à la porte, l'ouvrit, dit quelques mots et revint. Je déposai le pistolet sur une table, pris ma torche et m'écartai de quelques pas.

« Venez voir », dis-je.

Passant près de la table où se trouvait le pistolet, ils ne le regardèrent même pas. Je m'arrêtai devant une des formes hideuses étendues sur le sol. Swanson approcha et regarda. Il avait perdu les couleurs à peine retrouvées, et sa gorge faisait entendre un bruit.

« Cet anneau, cet anneau d'or », commença-t-il. Puis il s'arrêta.

« Sur ce point, du moins, je n'ai pas menti.

— Non. Non, vous n'avez pas menti. Je... je ne sais que dire. Je suis affreusement...

— Peu importe ! Regardez ici. À la nuque. Je crains d'avoir enlevé un peu de carbone.

— La nuque, murmura Swanson. Elle est cassée.

— C'est ce que vous pensez ?

— Quelque chose de lourd, je ne sais pas, une poutre a dû tomber...

— Vous avez vu ces baraques. Elles n'ont pas de poutres. Il manque plus de trois centimètres de la vertèbre. Si cela provenait de quelque chose de lourd, le morceau cassé serait resté dans le cou. Il n'y est pas. C'est qu'il a été emporté, de l'avant, par la base de la gorge. La balle est sortie par la nuque. Une balle à tête molle – comme l'indique la largeur du trou – tirée par une arme puissante. Quelque chose comme un Colt 38, un Luger ou un Mauser.

— Grand Dieu ! » Pour la première fois, Swanson parut profondément ému. Il regarda la chose, sur le plancher, puis leva les yeux sur moi : « Assassiné ?... Vous voulez dire qu'il a été assassiné ?

— Qui a fait cela ? s'exclama Hansen, d'une voix rauque. Qui, dites-le-nous... Et surtout, pourquoi ?

— Je l'ignore.

— Vous venez de découvrir ce crime ? demanda Swanson, avec un regard étrange.

— Non. Je l'ai découvert la nuit dernière.

— La nuit dernière, répéta-t-il lentement, en détachant chaque mot. Et, pendant tout ce temps, à bord, vous n'avez jamais dit... Vous n'avez jamais montré... Mon Dieu, Carpenter, vous n'êtes pas humain !

— Certainement !... Vous voyez ce pistolet ? Il fait beaucoup de bruit, mais lorsque je m'en servirai pour tuer l'auteur de ce meurtre, je

ne cillerai même pas. Assurément, je ne suis pas humain.

— J'ai parlé trop tôt, excusez-moi ! »

Swanson essayait manifestement de retrouver son calme. Il regarda le Mannlicher-Schœnauer, puis moi, puis de nouveau l'arme.

« Il ne peut être question de vengeance personnelle, Carpenter. Personne ne peut se substituer à la loi.

— Ne me faites pas rire ! Ce n'est pas l'endroit... Mais j'ai autre chose à vous montrer. Quelque chose que j'ai découvert à l'instant, et non la nuit dernière... Veuillez examiner cet autre homme.

— Je préfère m'en abstenir. Dites-nous, plutôt.

— Vous pouvez voir d'où vous êtes. La tête. Je l'ai nettoyée. Un petit trou au milieu du front, légèrement sur la droite. Trou de sortie plus large derrière et au sommet du crâne. La même arme... Le même meurtrier. »

Aucun ne parla, trop ému, trop profondément remué, pour pouvoir articuler un mot.

« La balle a suivi un parcours singulier, repris-je. Nettement dirigé vers le haut. Comme si le tireur était couché ou assis, et sa victime debout devant lui.

— Deux meurtres ! fit Swanson, qui paraissait ne pas m'entendre. C'est l'affaire des autorités, de la police...

— Bien sûr ! De la police !... Téléphonez donc au commissaire du quartier, pour lui demander de bien vouloir venir avec quelques agents.

— Cela ne nous regarde pas, insista Swanson. En tant que commandant d'un navire américain, chargé d'une mission particulière, je dois, avant tout, ramener ce navire et les survivants de Zébra en Écosse.

— Sans compromettre la sécurité du bateau... La présence à bord d'un meurtrier, ne vous semble pas la mettre en danger ?

— Nous ne savons pas s'il est... ou s'il sera à bord.

— Vous savez bien qu'il y sera. Vous savez aussi bien que moi pourquoi l'incendie a éclaté, et que ce ne fut pas un accident. Le seul élément non prémédité fut l'ampleur prise par cet incendie. Mais l'incendiaire avait contre lui les conditions météorologiques. Il n'avait guère le choix, je suppose. Il ne pouvait effacer les traces de son crime qu'en donnant à l'incendie une ampleur suffisante. Et, sans moi, il aurait réussi. Si je n'avais été persuadé, avant l'appareillage, qu'il s'était passé quelque chose de criminel... Cependant, il a pris grand soin de ne pas se détruire lui-même. Que cela vous plaise ou non, commandant, vous avez un assassin à votre bord.

— Mais tous ces hommes ont été brûlés ! Certains, très gravement...

— À quoi vous attendiez-vous ? Si cet X s'en était tiré sans le

moindre dommage, sans même une brûlure de cigarette, il aurait proclamé ainsi à la face du monde que c'était lui qui avait jeté les allumettes et s'était ensuite prudemment tenu à l'écart. Pour la couleur locale, il devait lui-même être brûlé.

— Je ne vous suis pas, observa Hansen. Comment pouvait-il penser que quelqu'un concevrait des soupçons et ouvrirait une enquête ?

— Comme votre commandant, vous feriez bien de vous tenir en dehors de toute action policière, répondis-je. Ceux qui s'occupent de cette affaire sont des spécialistes de premier ordre, avec des contacts extrêmement développés, incorporés à une organisation criminelle dont les tentacules sont assez longs pour saboter votre bateau dans le Holy Loch. Pourquoi ont-ils fait cela, je l'ignore. Ce qui compte, c'est que des spécialistes de ce genre ne prennent jamais de risques. Ils agissent toujours dans l'hypothèse qu'ils peuvent être découverts et prennent toutes les précautions imaginables, dans toutes les éventualités. En outre, au plus fort de l'incendie – nous n'en connaissons pas encore l'histoire – l'assassin a dû intervenir pour sauver les gens cernés par les flammes. Tout autre attitude eût semblé inexplicable. C'est ainsi qu'il a été brûlé.

— Dieu ! fit Swanson dont les dents claquaient de froid sans qu'il parût s'en apercevoir. Quelle abominable affaire !

— N'est-ce pas ?... Et il n'y a rien dans le règlement qui prévoie de tel cas.

— Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Appelez les flics. C'est-à-dire moi.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis. Je possède plus d'autorité, plus de soutien officiel, plus de pouvoirs et plus de liberté d'action que n'importe quel flic. Cela, il faut le croire, c'est la stricte vérité.

— Je commence à le croire, dit Swanson pensivement. Depuis vingt-quatre heures, je réfléchis beaucoup à votre sujet. Je n'ai cessé de me dire que j'avais tort, même dix minutes avant d'agir contre vous. Qui êtes-vous ?... Un policier ?... Un détective ?

— Un officier de marine du Service de Renseignements. J'ai, dans ma valise, des pièces d'identité, que je suis autorisé à montrer en cas d'urgence. » De ces pièces, j'avais même toute une collection ; mais je ne le dis pas à Swanson. « Il me semble que nous sommes dans un tel cas.

— Mais... vous êtes bien médecin ?

— Assurément. Médecin de marine, accessoirement. Ma spécialité, c'est la découverte des sabotages dans les forces armées du Royaume-Uni. Le masque de médecin légiste convient idéalement pour ce genre de travail. Mes attributions sont forcément très vagues. J'ai le pouvoir d'intervenir dans tous les coins, dans toutes les situations, de parler à

toute sorte de gens, en me présentant comme un psychologue qui effectue des recherches, ce qui serait impossible à un officier ordinaire. »

Il y eut un assez long silence ; puis Swanson murmura, d'un ton amer :

« Vous auriez dû nous dire tout cela plus tôt.

— J'aurais pu annoncer mes qualités, le diffuser dans tout votre système d'information. Pourquoi diable l'aurais-je fait ? Je n'avais nulle envie de me heurter sans cesse à des amateurs. Demandez à n'importe quel flic. En ce domaine, les Sherlock Holmes improvisés sont ce qu'il y a de plus dangereux. En outre, je ne pouvais pas vous faire confiance, car, avant que vous commenciez à vous inquiéter à mon sujet, je pouvais craindre que vous ne me trahissiez, non pas délibérément, mais par inadvertance. Aujourd'hui, je n'ai plus le choix : je dois vous dire quels sont mes pouvoirs et accepter les conséquences de cette révélation. Pourquoi ne vous êtes-vous pas simplement conformé aux ordres de votre directeur des Opérations navales ?

— Des ordres ? demanda Hansen. Lesquels ?

— Il est vrai que Washington a prescrit de donner carte blanche au docteur Carpenter, pratiquement dans tous les domaines. Comprenez-moi, Carpenter. Je n'aime pas agir dans la nuit et je suis naturellement méfiant. Vous êtes venu à bord dans des conditions très équivoques. Vous saviez beaucoup de choses au sujet des sous-marins. Vous vous montriez très évasif. Vous teniez prête cette théorie du sabotage. Tout naturellement j'ai conçu des soupçons. N'en auriez-vous pas eu à ma place ?

— Probablement, je suppose. Je ne sais pas. Personnellement, j'obéis à mes ordres.

— Et quels sont-ils, dans ce cas ?

— Élucider complètement cette affaire. Je peux vous le dire maintenant. Et vous comprendrez pourquoi votre directeur des Opérations navales désirait tant vous voir m'accorder toute l'aide possible.

— Nous pouvons croire ça ? demanda Swanson.

— Vous le pouvez. Tout n'était pas faux dans ce que je vous ai raconté à Holy Loch. J'ai simplement brodé un peu, pour être sûr que vous m'emmèneriez. Il y avait effectivement ici un appareil très particulier, une merveille électronique qui servait à enregistrer le compte à rebours, lors du départ des missiles soviétiques, et à en repérer la position, de la façon la plus précise. La machine se trouvait dans une des baraques détruites – la seconde, à partir de l'ouest, dans la rangée du sud. Un énorme ballon captif s'élevait à 9.000 mètres dans le ciel, jour et nuit, mais sans être rattaché à un émetteur de

radio. Ce n'était qu'une antenne d'écoute. Soit dit en passant, j'y vois l'explication du fait que l'essence semble avoir été projetée sur une si vaste surface : les bouteilles d'hydrogène servant à gonfler les ballons ont explosé. Ces bouteilles se trouvaient dans la baraque contenant le combustible.

— Tout le monde, à Zébra, connaissait-il l'existence de l'appareil enregistreur ?

— Non. La plupart croyaient que c'était un instrument pour étudier les rayons cosmiques. Quatre personnes seulement connaissaient le véritable rôle des ballons : mon frère et trois autres, qui couchaient tous dans la baraque contenant la machine. Cette baraque est détruite. Le monde libre a perdu son poste d'écoute le plus avancé. Vous étonnez-vous encore de l'inquiétude que manifeste votre directeur des Opérations navales ?

— Quatre hommes ? demanda Swanson. Lesquels, docteur Carpenter ?

— Faut-il le demander ? Quatre des sept que vous apercevez ici, commandant. »

Il regarda vers le sol, mais détourna les yeux aussitôt. Il reprit :

« Vous étiez persuadé, avant l'appareillage, qu'il s'était passé quelque chose de criminel, avez-vous dit. Pourquoi ?

— Mon frère disposait d'un code très secret. Excellent opérateur, il a envoyé des messages dont l'un signalait, mais sans donner des détails, deux tentatives de sabotage, visant l'appareil enregistreur. D'après un autre message, mon frère avait été attaqué lorsque, faisant sa ronde de minuit, il avait surpris quelqu'un qui vidait l'hydrogène des bouteilles. Sans l'antenne flottante, l'appareil ne fonctionnait plus. Mon frère avait eu la chance de ne pas perdre connaissance assez longtemps ; ainsi n'était-il pas mort de froid. Aurais-je pu croire que l'incendie n'avait aucun rapport avec ces tentatives de sabotage ?

— Mais comment quelqu'un pouvait-il savoir de quoi il s'agissait, en dehors de votre frère et des trois hommes qui étaient dans la confiance ? demanda Hansen. Je parierais que tout cela est l'œuvre d'un maniaque, d'un fou. Un criminel, calculant à froid, ne se serait pas lancé dans cette débauche de meurtres. C'est le fait d'un maniaque.

— Il y a trois heures, dis-je, avant de charger la torpille dans le tube III, vous avez vérifié la position des leviers de manœuvre et la couleur des lampes indiquant la situation des portes extérieures. Vous avez constaté que les leviers, dans ce cas, se trouvaient dans la position ouverte ; dans l'autre cas, les fils avaient été inversés dans la boîte de jonction. Est-ce là l'œuvre d'un maniaque ?... D'un autre maniaque ? »

Hansen ne répondit pas.

« Que puis-je faire pour vous aider, docteur Carpenter ? demanda Swanson.

— Qu'êtes-vous disposé à faire, commandant ?

— Je ne vous céderai pas le commandement du *Dolphin*, répondit-il avec un sourire forcé. Mais, à part ça, tout l'équipage et moi-même sommes à votre entière disposition. Il vous suffira de dire ce que vous voulez, docteur, voilà tout !

— Cette fois, vous croyez à mon histoire ?

— Cette fois, j'y crois. »

J'en fus ravi, car j'y croyais presque moi-même.

VIII

La baraque où nous avons trouvé les survivants de Zébra était presque déserte quand nous y revînmes. Il n'y avait plus que le docteur Benson et deux grands brûlés. La pièce paraissait plus grande et plus froide. Des vêtements, des couvertures froissées, des gants, des assiettes, des couverts, une multitude d'objets personnels, jonchaient le plancher. Les autres, au moment de partir, étaient trop malades, et trop contents de quitter ces lieux, pour se préoccuper de toutes ces choses. Il leur suffisait de s'en aller ; je ne pouvais les en blâmer.

Les deux blessés tournaient vers nous leur visage brûlé ; ils dormaient, ou se trouvaient dans le coma. Je ne pris cependant aucun risque. Je fis signe à Benson de nous rejoindre près de la cloison occidentale.

Là, je lui répétais ce que j'avais dit au commandant et à Hansen. Comme il allait rester en contact étroit avec les malades, il devait être informé. Sans doute fut-il fortement étonné et ému, mais il n'en montra rien. Les médecins ont l'habitude de garder pour eux l'expression de leurs sentiments. Trois hommes du *Dolphin* connaissaient donc la situation, tout au moins une partie de celle-ci. Cela suffisait. Il fallait même espérer que ce ne fût pas trop.

« Où avez-vous installé les malades envoyés à bord ? demanda Swanson à Benson.

— Aux endroits les moins inconfortables : dans les locaux des officiers et des équipages. J'ai étalé la cargaison, pour ainsi dire. Mais j'ignorais alors... euh... les derniers développements. À présent, les choses se présentent différemment.

— Assurément. La moitié au carré, l'autre au réfectoire... Non, dans la salle de séjour ! Il n'y a pas de raison de ne pas les installer confortablement. S'ils s'étonnent, vous direz que le changement a pour fin de faciliter le traitement médical ; vous voulez les avoir constamment sous surveillance, comme dans une salle d'hôpital. Faites-vous aider par le docteur Jolly, qui semble prêt à collaborer. Il approuvera, j'en suis sûr, la mesure que je recommande maintenant : déshabiller les malades, les laver, leur fournir des pyjamas propres. S'ils ne peuvent remuer, on les lavera au lit. D'après le docteur Carpenter, il est capital, dans le cas de brûlures graves, d'empêcher un développement d'infection.

— Et leurs vêtements ?

— Tous seront enlevés et étiquetés, ainsi que ce qu'ils contiennent. Pour l'information générale, ils seront désinfectés et lavés.

— Savoir ce que nous cherchons pourrait m'être utile », dit Benson. Swanson me regarda.

« Dieu seul le sait, dis-je. Tout et rien. Une seule chose est certaine : vous ne trouverez pas d'arme. Étiquetez les gants avec un soin particulier. Au retour en Grande-Bretagne, les experts rechercheront les nitrates produits par les coups de feu.

— Si quelqu'un a apporté à bord quelque chose de plus grand qu'un timbre-poste, je le trouverai, assura Benson.

— En êtes-vous bien sûr ? fis-je. Et si c'est vous qui amenez à bord ce quelque chose ?

— Moi ? Que diable voulez-vous suggérer ?

— Qu'on a pu introduire quelque chose dans votre trousse, voire dans vos poches, quand vous ne faisiez pas attention.

— Grand Dieu ! s'exclama Benson en se fouillant précipitamment. L'idée ne m'en serait jamais venue.

— Vous n'avez pas l'esprit assez soupçonneux, observa sèchement Swanson. Partez maintenant. Vous aussi, John. »

Je restai avec Swanson. Quand j'eus constaté que les deux malades avaient perdu conscience, nous nous mîmes au travail. Swanson n'avait pas dû exercer le rôle de fouilleur depuis bien des années, mais il se tira de cette difficulté très consciencieusement, ne négligeant pas le moindre détail. Moi non plus. Nous déblayâmes un coin de la baraque et y apportâmes tout ce qui gisait sur le plancher ou était accroché aux parois. Tout fut secoué, retourné, ouvert ou vidé. Ce fut fait en un quart d'heure. S'il y avait eu quelque chose de plus gros qu'un bout d'allumette, nous l'eussions trouvé. Mais nous ne trouvâmes rien. Nous redistribuâmes les objets sur le plancher, pour redonner à la baraque son aspect antérieur. Si l'un des malades reprenait conscience, je ne voulais pas qu'il découvrit les traces de notre fouille.

« Nous sommes de bien mauvais détectives, dit Swanson, d'un ton découragé.

— Nous ne pouvons rien trouver s'il n'y a rien, répondis-je. Et le fait que nous ignorons ce que nous cherchons ne nous facilite pas les choses. Essayons pour l'arme, maintenant. Elle peut être n'importe où, avoir même été jetée sur la banquise, quoique ce soit bien improbable. Un tueur n'aime pas se priver de son moyen de tuer, car il n'est pas sûr qu'il n'en aura plus besoin. Il n'y a pas tant d'endroits à fouiller. Il n'y a certainement rien ici, à cause de la circulation. Restent le bureau météorologique et le laboratoire où l'on a mis les corps.

— Peut-être l'assassin a-t-il utilisé les ruines d'une baraque brûlée.

— Certainement pas. L'homme est ici depuis plusieurs mois ; il connaît l'effet des tempêtes de glace : les particules s'agglomèrent autour de tout objet qu'elles rencontrent. La charpente métallique des bâtiments détruits est toujours là, et les planchers – du moins l'endroit où ils étaient – sont recouverts par une dizaine de centimètres de glace. Autant déposer l'arme dans du ciment à prise rapide. »

Nous commençâmes par le bureau météorologique. Nous explorâmes chaque étagère, chaque boîte, et nous commençons à ouvrir les étuis métalliques des appareils quand Swanson s'écria :

« J'ai une idée, je reviens tout de suite. »

Il revint presque aussitôt, en effet, porteur de quatre objets qui jetaient des reflets sous la lueur de la lampe et sentaient fortement le pétrole : un Mauser automatique, le manche et la lame cassée d'un couteau, deux paquets enveloppés de caoutchouc, qui étaient les chargeurs de réserve pour les Mauser.

« Voilà, je pense, ce que vous cherchiez, dit-il.

— Où avez-vous trouvé ça ?

— Sur le tracteur. Dans le réservoir d'essence.

— Et comment avez-vous eu cette idée ?

— Par hasard. Je pensais à votre remarque, selon laquelle le gaillard pouvait avoir encore besoin de se servir de son arme. La glace risquait de la rendre inutilisable s'il la déposait dans un endroit exposé au gel. Le métal se serait contracté, empêchant l'entrée des balles ; l'huile solidifiée aurait immobilisé le mécanisme de mise de feu. Sous ces températures, deux choses seulement ne gèlent pas : l'alcool et le pétrole. On ne peut pas cacher un pistolet dans une bouteille de gin.

— Cela n'aurait pas réussi. Le métal se serait contracté quand même... tandis que le pétrole reste à la température ambiante.

— L'homme ignorait cela, peut-être. Ou il a simplement pensé que c'était une bonne cachette, commode et facile à utiliser. »

J'examinai la crosse et le chargeur vide en les démontant.

« Vous risquez d'effacer les empreintes, dit Swanson.

— Après un séjour dans le pétrole, il ne peut plus y en avoir. De toute façon, l'assassin portait probablement des gants.

— Alors pourquoi teniez-vous à trouver ce pistolet ?

— À cause du numéro, qui peut permettre l'identification du tueur. Celui-ci avait peut-être même un permis de port d'arme. C'est déjà arrivé, figurez-vous !... Rappelez-vous aussi que cet homme pensait n'avoir laissé place à aucun soupçon, commis aucune faute, et qu'il ne se doutait pas que l'arme serait recherchée.

« En tout cas, ce couteau explique le pistolet. Les armes à feu sont indiscretes et je suis surpris – j'ai été surpris – que le meurtrier en ait utilisé une. Il risquait de mettre tout le camp en alerte. Il lui a pourtant fallu accepter ce risque, parce qu'il a cassé ce couteau. C'est

une lame très fragile, capable de se rompre si l'on s'en sert sans faire très attention, d'autant que le froid rend le métal encore plus cassant. Le couteau a probablement frappé une côte, ou bien la lame s'est brisée quand le meurtrier l'a retirée, au contact d'un cartilage ou d'un os.

— Voudriez-vous dire qu'un troisième meurtre a été commis... avec ce couteau ?

— Ce fut même le premier meurtre. La partie manquante de la lame doit être restée à l'intérieur d'une poitrine. Mais je ne la rechercherai pas. Ce serait inutile, et cela nous conduirait trop loin.

— Je suis assez tenté de penser comme Hansen, dit Swanson. Évidemment, le sabotage du bateau est impossible à expliquer, mais, ici, cela ressemble à l'œuvre d'un fou. Tout cela... cette tuerie insensée !

— Cette tuerie n'était pas insensée, du point de vue de l'auteur. Ne me demandez pas quel pouvait être ou est encore, ce point de vue. Je sais, vous savez aussi, pourquoi l'homme a allumé l'incendie. Nous ignorons pourquoi, d'abord, il a tué ces hommes.

— Retournons à l'autre baraque, dit Swanson, perplexe. Je vais téléphoner qu'on vienne veiller ces malades. Je ne sais pas comment vous êtes, mais, moi, je meurs de froid. Et vous n'avez pas dormi la nuit dernière !

— Je les veillerai moi-même tout d'abord, pendant environ une heure. J'ai à réfléchir.

— Et sur des données assez rares, hein ?

— C'est ce qui rend la chose très difficile. »

En fait, je n'avais aucune donnée. Aussi ne perdis-je pas de temps en réflexions. Prenant une lanterne, je retournai au laboratoire où se trouvaient les morts. J'avais froid, j'étais fatigué, seul, et l'idée d'aller à cet endroit ne me plaisait guère. Toute personne d'esprit sain l'eût évité comme la peste. J'y allai pourtant, non pas parce que je n'étais pas sain d'esprit, mais parce qu'aucun homme ne pouvait s'y rendre sans un motif extrêmement puissant, tel que l'intention de prendre un objet essentiel, caché par lui en ce lieu, dans la quasi-certitude que personne d'autre ne s'y rendrait. Même pour moi, cela paraissait bien compliqué. J'étais fort las. Je pris mentalement acte qu'il fallait demander, à mon retour sur le *Dolphin*, qui avait pris l'initiative de transporter les corps au laboratoire.

Les murs de la baraque étaient couverts d'étagères et d'armoires, contenant un matériel de chimie auquel j'accordai tout juste un coup d'œil. J'allai au coin de la baraque, où les cadavres étaient les plus nombreux, m'éclairai avec ma torche et, en quelques secondes, découvris ce que je cherchais : une planche, séparée de ses voisines.

Deux tas de chair carbonisée, qui avaient été des hommes, étaient couchés en travers de cette planche. Le cœur soulevé, j'écartai les cadavres, pour la dégager, et en levai l'extrémité.

Dans l'espace de 15 centimètres compris entre le plancher et la base de la baraque, il y avait une dizaine de boîtes de conserve parfaitement rangées : de la soupe, du bœuf, des fruits, des légumes ; tout un assortiment, contenant toutes les protéines et vitamines désirables. Quelqu'un n'avait nulle intention de mourir de faim. Il y avait même un petit réchaud et quelques litres de kérosène pour décongeler les boîtes. Sur un côté, couchées à plat, deux rangées de piles Nife ; une quarantaine en tout.

Je remis la planche en place, quittai le laboratoire et regagnai la baraque météorologique. J'y passai une heure, examinant tous les coffrets, sans rien trouver de ce que je cherchais. Je tombai cependant sur quelque chose de très particulier : une petite boîte verte de 15, 10 et 5 centimètres, avec une commande circulaire, qui était à la fois un bouton d'allumage et de réglage, plus deux œilletons de verre, sans chiffre ni indication. Un trou à bordure de laiton se voyait sur le côté de cette boîte.

Je tournai le commutateur et un œilleton s'alluma en vert : un œil magique, dont les branches étaient fort écartées. Rien ne se produisit à l'autre œilleton, même quand j'actionnai le bouton de réglage. Il fallait quelque chose d'extérieur, par exemple un message radio d'une longueur d'onde déterminée. Le trou latéral pouvait recevoir une prise de téléphone ordinaire. J'avais déjà vu un appareil de ce genre : il servait à repérer la direction d'un message radio tel ceux des « Sarah » américaines, qui permettent de retrouver les capsules spatiales tombées à la mer.

À quoi pouvait bien servir ici un tel appareil ? J'avais parlé à Swanson et à Hansen d'un enregistreur des signaux, relatifs aux fusées lancées en Sibérie. Cela c'était vrai, mais il m'avait fallu inventer une antenne géante, montant très haut dans le ciel, qui n'eût pu couvrir un vingtième de la distance du pôle à la Sibérie.

J'examinai de nouveau l'émetteur portatif et les piles Nife, maintenant épuisées, qui l'avaient alimenté. Il était toujours réglé sur la fréquence où le *Dolphin* avait entendu les signaux de détresse. Il n'y avait là rien d'intéressant pour moi.

Je revins au laboratoire, soulevai de nouveau la planche détachée et éclairai les piles Nife. Au moins la moitié portaient les mêmes marques caractéristiques ; pourtant elles semblaient ne pas avoir été utilisées ; certainement elles étaient neuves et sans marques au moment de l'installation de Zébra. Certaines se trouvaient si loin sur le côté que je dus étendre le bras pour les atteindre. J'en retirai deux, et, en arrière, il me sembla apercevoir quelque chose de sombre, de mou

et de métallique.

Il faisait trop noir pour bien distinguer cet objet, mais je soulevai deux autres planches et vis alors qu'il s'agissait d'un cylindre, long d'environ 75 centimètres, d'un diamètre de 15, avec un robinet de cuivre et un manomètre de pression, marquant « Plein ». À côté, un paquet carré, d'une quarantaine de centimètres de côté, et épais de 10, portait l'inscription : « Radio-sondes ». De l'hydrogène, des piles, des ballons, du corned-beef, du potage au carry... C'était un assortiment bien étrange, et qui avait pourtant été choisi avec soin.

Quand je revins dans la baraque, les deux malades respiraient encore. Quant à moi, je frissonnais de froid ; même en serrant les dents, je ne pouvais les empêcher de claquer. Je me réchauffai à moitié près des grands radiateurs électriques, repris ma torche et sortis de nouveau dans le vent, le froid et la nuit. Une espèce de masochisme !

Au cours des vingt minutes suivantes, je décrivis dans le camp une douzaine de circuits, m'éloignant chaque fois de quelques mètres. Je dus parcourir en tout près de 2 kilomètres, et n'en tirai qu'une amorce de gelure aux pommettes, seule partie de ma figure exposée au froid, en dehors des yeux. La peau devint aussitôt insensible. Cela suffisait et j'avais le sentiment de perdre mon temps. Je revins au camp.

Je passais entre la baraque météorologique et le laboratoire, et me trouvais à la hauteur de l'extrémité orientale de la baraque chauffée, lorsque je saisis, du coin de l'œil, quelque chose d'étrange. Je dirigeai le faisceau de ma torche sur la paroi de l'est et examinai attentivement la couche de glace qui s'était formée pendant la tempête. Elle était, à peu près partout, d'une couleur gris clair ; mais, en des dizaines de points, on apercevait des taches noires aux formes et aux dimensions bizarres, aucune n'ayant plus d'un pouce carré. J'essayai de les toucher, mais elles étaient trop profondément enfoncées. J'examinai le mur oriental de la baraque météorologique sans rien y voir d'analogue, pas plus que sur le mur du laboratoire.

Une rapide recherche me procura un marteau et un tournevis. Je détachai un morceau de la glace tachée, l'apportai dans la baraque chauffée et le mis devant un des radiateurs. Dix minutes plus tard, j'avais une petite mare d'eau avec, au milieu, ce qui avait été des fragments de papier brûlé. Le fait ne laissait pas d'être très curieux. Il y avait quantité de morceaux de papier brûlé dans le mur oriental de la baraque habitée, et nulle part ailleurs. L'explication pouvait être fort banale. Ou non...

Je regardai les deux hommes inconscients. Tout ce qu'on pouvait dire, c'était qu'ils avaient chaud. Je ne les jugeai pas transportables au cours des prochaines vingt-quatre heures. Je décrochai le téléphone pour demander la relève. Deux marins ne tardèrent pas à arriver. Je

me mis en route vers le *Dolphin*.

Il y régnait une ambiance particulière, sombre, presque funèbre, ce qui n'avait rien d'étonnant. Pour les marins, les occupants de la station Zébra étaient, jusque-là, demeuré des anonymes, des inconnus. À leur arrivée à bord, avec leurs horribles blessures, ils avaient pris soudain une personnalité ; leur vue, alors qu'ils portaient le deuil de leurs huit camarades, fit comprendre à l'équipage l'horreur de ce qui s'était passé à Zébra. De plus, Mills, l'officier torpilleur, était mort depuis moins de sept heures. Bien que la mission eût réussi, il n'y avait guère de raisons de se réjouir. Le juke-box et les postes de radio de la salle de séjour demeuraient muets. Le bateau faisait penser à une tombe.

Dans sa cabine, Hansen, le visage blême et froid, était assis au bord de sa couchette. Il portait toujours son pantalon de fourrure. Il me regarda, sans dire mot, enlever mon parka, défaire l'étui à revolver attaché autour de ma poitrine, l'accrocher et y replacer l'automatique, tiré de mon pantalon de caribou.

« À votre place, je n'enlèverais pas tout cela, Doc, dit-il soudain, si vous désirez venir avec nous. » Il regarda ses propres fourrures et reprit avec amertume : « Ce n'est pas une tenue pour funérailles, hein ?

— Vous voulez dire que...

— Le commandant est dans sa cabine, à potasser la question du service funèbre. De doubles funérailles : Tom Mills et l'opérateur de radio – Grant, n'est-ce pas ? – qui est mort aujourd'hui. Des hommes creusent la tombe avec des leviers et des coins au pied d'un hummock.

— Je n'ai vu personne.

— Par bâbord. À l'ouest.

— Je pensais que Swanson voudrait ramener le corps de Mills aux États-Unis. Tout au moins en Écosse.

— C'est trop loin. Puis il y a l'angle psychologique. Vous pouvez difficilement entamer le moral de nos gens à bord, encore moins le détruire. Mais, transporter le corps d'un camarade mort, on n'aime pas cela. Le commandant a reçu l'autorisation de Washington. »

Il s'interrompit et me regarda furtivement. Nul besoin de télépathie pour deviner ce qu'il avait à l'esprit.

« Les sept morts de Zébra ? dis-je en hochant la tête. Non, pas de service funèbre pour eux. Comment pourriez-vous ?... Je leur rendrai hommage d'une autre façon. »

Ses yeux effleurèrent le Mannlicher-Schoenauer dans son étui. Il reprit, d'un ton exaspéré :

« Dire que cet abominable assassin est à bord ! Ici, Carpenter !... Sur notre bateau ! » Il donna un coup de poing dans la paume de l'autre main. « Vous n'avez aucune idée de ce qu'il y a derrière tout

cela, Doc ? Aucune idée au sujet du personnage responsable ?

— Si j'en avais une, je ne serais pas ici... Savez-vous comment Benson se débrouille avec les malades et les blessés ?

— Il en a fini avec eux. Je viens de le quitter. »

J'approuvai de la tête, pris l'automatique et le mis dans la poche de mon pantalon.

« Même à bord ? demanda Hansen.

— Particulièrement à bord. »

Je me rendis à l'infirmerie. Benson était assis à sa table. Tournant le dos à ses photographies en technicolor, il écrivait dans un registre. Il leva les yeux quand je refermai la porte.

« Avez-vous trouvé quelque chose ? demandai-je.

— Rien qui me paraisse intéressant. Hansen a fait le plus gros du triage. Peut-être aurez-vous plus de chance. » Il me montra des piles de vêtements bien pliés, quelques mallettes et des sacs en polythène, tous soigneusement étiquetés. « Regardez vous-même. Et les deux hommes restés à Zébra ?

— Ils tiennent le coup. Je pense qu'ils s'en tireront. Mais-il est encore trop tôt pour le dire. »

Je m'accroupis et fouillai consciencieusement les poches des vêtements. Je ne trouvai rien, comme je m'y attendais. Hansen n'était pas homme à laisser passer quelque chose. J'examinai les mallettes, les sacs, les divers objets personnels, nécessaires à raser, lettres, photographies, deux ou trois appareils photographiques. J'ouvris ceux-ci, ils étaient vides.

« Jolly a amené sa trousse à bord ? demandai-je à Benson.

— Vous ne faites même pas confiance à l'un de nos confrères ?

— Non.

— Ni moi, fit-il en souriant. Sous votre mauvaise influence !... J'ai vérifié le contenu, article par article. Absolument rien... J'ai même mesuré l'épaisseur du fond. Toujours rien.

— Ça me suffit. Comment vont les malades ?

— Il y en a neuf. L'effet psychologique du sauvetage a fait plus de bien que n'importe quel traitement médical. » Il consulta ses fiches. « Le plus mauvais cas est celui du capitaine Folsom. Pas de danger, bien entendu, mais les brûlures au visage sont particulièrement horribles. Nous avons demandé qu'un chirurgien esthétique soit présent à Glasgow, à notre retour. Les jumeaux Harrington, tous deux météorologues, sont, moins gravement brûlés, mais très faibles, sous l'effet du froid et de la faim. La nourriture, la chaleur et le repos les remettront sur pied dans une couple de jours. Hassard, autre météorologue et Jeremy, technicien de laboratoire, n'ont que des brûlures et des gelures moyennes ; ce sont les moins éprouvés du lot – il est curieux de constater combien les gens réagissent différemment

au froid et à la faim. Pour les quatre derniers : Kinnaird, le radio opérateur, le docteur Jolly, Naseby, le cuisinier, et Hewson, conducteur du tracteur et chargé du générateur, c'est à peu près bonnet blanc et blanc bonnet. Ils souffrent avant tout de gelures, surtout Kinnaird. Tous ont des brûlures modérées. Ils sont faibles, naturellement, mais reprennent vite. Seuls Folsom et les Harrington ont consenti à garder le lit. Les autres restent étendus, mais se lèvent de temps en temps. Tous sont jeunes, résistants, et fondamentalement sains... On ne choisit ni des enfants ni des vieillards, pour des endroits comme la station Zébra. »

La porte s'ouvrit et Swanson parut.

« Alors, vous voilà de retour, docteur Carpenter ?... Dites-moi, Benson, il se présente un petit problème de discipline médicale. » Il s'écarta, laissant voir Naseby, le cuisinier rescapé, qui portait l'uniforme d'un officier marinier américain. « Vos patients semblent avoir entendu parler des funérailles. Ils désirent y assister – ceux qui sont en état de le faire, bien entendu – pour rendre un dernier devoir à leurs camarades. Je comprends cela, naturellement, mais je me demande si leur état de santé...

— Je suis contre, commandant. Carrément.

— Vous pouvez penser ce que vous voulez, mon vieux, fit une voix derrière Naseby. C'était celle de Kinnaird, également vêtu de bleu. – Excusez-moi ! Nous ne voulons pas nous montrer grossiers ou ingrats. Moi, j'irai. Jimmy Grant était mon copain.

— Je comprends vos sentiments, fit Benson. Je connais aussi les miens, au sujet de votre état. Vous n'êtes bon qu'à une seule chose : rester étendu. Ne me compliquez pas les choses.

— Je suis le commandant de ce bateau, intervint calmement Swanson. Je peux vous interdire de sortir, vous le savez, et faire respecter ma décision.

— Et vous compliquerez les choses pour nous, répliqua Kinnaird. L'union anglo-américaine ne sera certainement pas renforcée si nous nous disputons avec nos sauveurs, une heure ou deux après qu'ils nous ont arrachés à une mort certaine. En outre, considérez ce que cela peut faire à nos blessures et à nos brûlures. »

Swanson me lança un coup d'œil.

« Après tout, ce sont vos compatriotes.

— Le docteur Benson a parfaitement raison, dis-je, mais cela ne vaut pas la peine de déclencher une guerre intestine. Puisqu'ils ont pu survivre à cinq ou six jours de stagnation sur cette maudite banquise, je suppose que quelques minutes de plus ne peuvent leur faire beaucoup de mal.

— Si cela leur en fait, vous en porterez la responsabilité », dit Swanson.

Si j'avais eu quelques doutes, il ne m'en resta plus au bout de dix minutes à l'extérieur. La banquise n'est pas un endroit qui convient pour célébrer des funérailles ; mais un ordonnateur des pompes funèbres ne pouvait imaginer cadre plus propice au déploiement d'une grande mise en scène. Après la chaleur du *Dolphin*, le froid paraissait plus intense. Au bout de cinq minutes, nous frissonnions tous violemment. Il régnait une obscurité quasi totale ; le vent se levait, des flocons de neige arrivaient à travers la nuit. Le projecteur servait uniquement à souligner le caractère irréel, fantomatique, de la scène. Les assistants, la tête baissée, les deux suaires déposés à la base du hummock. Le vent et la neige emportaient les paroles prononcées par le commandant Swanson. Je saisis à peine un mot sur dix et tout fut terminé : pas de salve, pas de sonnerie de clairon ; rien que cette immobilité, ce silence, et la file des hommes déposant des morceaux de glace sur les deux formes enveloppées de toile. Dans moins de vingt-quatre heures, celles-ci se trouveraient scellées dans leur tombe glacée, où elles resteraient pour toujours, décrivant d'interminables cercles autour du Pôle Nord. À moins que, quelque jour, peut-être dans mille ans, un chenal ne s'ouvrît juste au-dessous d'elles, leur permettant de descendre vers le fond de l'océan Arctique, exactement dans le même état qu'aujourd'hui. Pensée bien macabre !

Courbés contre le vent, nous nous hâtâmes de regagner l'abri du *Dolphin*. De la banquise au sommet de la voile, il y avait plus de six mètres à escalader le long des pans de glace, presque verticaux, que le sous-marin avait soulevés en émergeant. Des cordes avaient été installées, mais l'opération demeurait assez délicate. Un accident pouvait facilement arriver, et il ne manqua pas.

Je m'étais hissé de près de deux mètres, aidant Jeremy, le technicien de laboratoire, que les brûlures de ses mains empêchaient de monter seul, quand j'entendis un cri étouffé au-dessus de moi. Je levai les yeux et eus la vague impression de voir quelqu'un osciller au sommet de la voile, lutter pour reprendre son équilibre. J'attirai violemment Jeremy contre moi, pour l'empêcher d'être emporté par la forme humaine, qui bascula en arrière et tomba, en passant à nous toucher. Je fronçai les sourcils en entendant le bruit du choc, ou plutôt les deux bruits, l'un plus étouffé, l'autre plus net, plus fort : d'abord le corps, la tête ensuite. Il me sembla percevoir un troisième bruit, mais sans pouvoir l'affirmer. Je remis Jeremy aux soins d'un autre et me laissai glisser vers le bas, fort inquiet de ce que j'allais voir. Cela équivalait à choir d'une hauteur de six mètres sur du béton.

Hansen était déjà là, et il éclairait de sa torche, non pas un corps, comme je le prévoyais, mais deux : Benson et Jolly, tous deux sans connaissance.

« Avez-vous vu ce qui s'est passé ? demandai-je à Hansen.

— Non. C'est arrivé trop vite. Tout ce que je sais, c'est que c'est Benson qui est tombé et que Jolly a absorbé la force du choc. Quelques secondes auparavant, Jolly se trouvait à côté de moi.

— Dans ce cas, Jolly a probablement sauvé la vie de Benson. Il faut les attacher sur des brancards et les ramener à l'intérieur. Impossible de les laisser ici.

— Des brancards ? Si vous voulez. Mais ils peuvent reprendre connaissance d'un moment à l'autre.

— Exact pour l'un d'eux, mais pas pour l'autre. Vous avez entendu le bruit de la tête heurtant la glace ? Le même bruit qu'un coup de massue bien asséné. Et j'ignore encore duquel il s'agit. »

Hansen s'éloigna. Je me penchai sur Benson et rabattis le capuchon de son duffle-coat. Le coup de massue, c'était lui qui l'avait reçu. Un côté de la tête, au-dessus de l'oreille droite, n'était qu'une masse sanguinolente, avec une entaille de près de huit centimètres. Le sang se coagulait déjà, sous l'effet du froid. Cinq centimètres plus sur l'avant et il eût été tué, l'os mince situé derrière la tempe eût cédé sous le choc. Le reste du crâne avait peut-être mieux résisté. De toute évidence, c'était là le bruit sec perçu par moi.

Benson respirait à peine ; on discernait tout juste le mouvement de la poitrine. D'autre part, le souffle de Jolly restait régulier. Je rabattis le capuchon de son anorak, examinai attentivement la tête, trouvai seulement une bosse près du sommet, du côté gauche. La conclusion paraissait évidente. Je ne m'étais pas trompé en croyant entendre un second bruit, après celui qu'avait fait la tête de Benson heurtant la glace. Jolly devait se trouver dans la ligne de chute, pas assez pour amortir le choc, mais assez pour être projeté lui-même en arrière et se cogner fortement la tête.

Il fallut dix minutes pour attacher les blessés sur les brancards, les descendre à l'intérieur du sous-marin et les installer dans des lits provisoires à l'infirmerie. Sous le regard anxieux de Swanson, je m'occupai d'abord de Benson, quoique je ne pusse pas faire grand-chose. Je venais de passer à Jolly quand celui-ci battit des paupières, reprit lentement conscience, grogna un peu, porta la main à l'arrière du crâne et essaya de s'asseoir, ce dont je l'empêchai.

« Oh ! ma tête ! » gémit-il.

À plusieurs reprises il ferma fortement les yeux, les ouvrit en grand, regarda avec étonnement la paroi sur laquelle s'étaient les personnages colorés de Benson, et détourna son regard, comme s'il avait trouvé ce spectacle irréel.

« Ma parole, j'ai dû recevoir un sale coup ! Qui a fait ça, mon vieux ?

— Quoi ? demanda Swanson.

— Qui m'est ainsi tombé sur le crâne ?

— Vous ne vous en souvenez pas ?

— Me souvenir ?... Comment diable voulez-vous que... ? »

Il s'arrêta en apercevant, dans le lit voisin, Benson, dont seule la tête, entourée d'un énorme bandage, émergeait des couvertures.

« Ah oui ! Ah oui ! C'est ça ! Il est tombé sur moi, n'est-ce pas ?

— En effet, fis-je. Avez-vous essayé de l'attraper au passage ?

— De l'attraper ? Non, certainement pas ! Je n'ai pas cherché à l'éviter non plus. Tout s'est passé en moins d'une minute. Je ne me rappelle rien. » Il grogna un peu, puis regarda de nouveau Benson. « Une sacrée chute, hein ? Il l'a échappé belle !

— Cela m'en a l'air. Il est sérieusement touché. Il y a là une installation de rayons X et je vais l'examiner dans un instant. Mais vous aussi, Jolly, vous avez eu une sacrée veine.

— Je m'en tirerai », grogna-t-il. Repoussant ma main, il s'assit dans le lit « Puis-je vous aider ?

— Certainement pas, dit calmement Swanson. Le souper vous attend au carré.

— Bonne nouvelle ! » fit Jolly, en se levant péniblement.

Au bout d'une, ou deux minutes, il se sentit assez solide sur ses pieds pour venir.

« Et alors ? demanda Swanson.

— Vous pourriez chercher qui se trouvait le plus rapproché de Benson quand celui-ci a glissé au bord de la passerelle. Mais discrètement... Il ne serait pas mauvais, non plus, de laisser entendre que Benson est au plus mal.

— Quelle est votre arrière-pensée ?

— Benson est-il tombé naturellement ou a-t-il été poussé ? Voilà ce que je voudrais savoir.

— Est-il tombé naturellement ?... Mais qui pouvait désirer pousser Benson ?

— Qui pouvait désirer tuer sept personnes – huit maintenant – à la station Zébra ?

— Évidemment ! » fit Swanson, et il s'en alla.

La radioscopie n'était pas ma spécialité, mais elle n'était pas non plus celle de Benson, car il avait rédigé, pour son usage personnel, des instructions très détaillées sur le mode d'emploi. Il ne se doutait pas qu'il en serait le premier bénéficiaire. Les deux négatifs que j'obtins n'eussent pas suscité l'enthousiasme de la Société royale de photographie, mais ils suffisaient à mes besoins.

Le commandant Swanson revint.

« Dix contre un que vous n'avez rien trouvé, fis-je.

— Vous gagneriez. Rien, c'est le mot. Même le premier-maître torpilleur n'y comprend rien, et vous savez quel homme c'est. »

Patterson, dans l'équipage, était chargé de la discipline et du maintien de l'ordre. Swanson le considérait, m'avait-il déclaré, comme l'homme le plus indispensable à bord, même avant le commandant.

« Patterson est arrivé à la passerelle immédiatement avant Benson. Il a entendu celui-ci pousser un cri. Il s'est retourné et il l'a vu qui commençait à basculer au-dehors. Sur le moment, il ne l'a pas reconnu, à cause de l'obscurité. Il a eu l'impression que Benson, quand il est tombé, avait déjà une main et un genou sur la bordure de la passerelle.

— Drôle de position pour choir en arrière ! observai-je. La plus grande partie du poids devait déjà se trouver à l'intérieur. Cela aurait dû lui donner tout le temps de saisir la bordure à deux mains.

— Peut-être a-t-il glissé. N'oubliez pas que cette bordure est couverte de glace.

— Dès que Benson eut disparu, Patterson a couru sur le bord, pour voir ce qu'il advenait de lui ?

— En effet. Selon lui, au moment de la chute, il n'y avait pas d'autre personne à moins de trois mètres du sommet de la passerelle.

— Et qui était à trois mètres au-dessous ?

— Il ne peut le préciser. Il faisait très sombre sur la banquise, rappelez-vous, et les yeux de Patterson n'étaient plus accommodés, après son arrivée sur la passerelle brillamment éclairée. D'ailleurs, il n'a jeté qu'un bref coup d'œil. Il était parti chercher un brancard avant que Hansen ou vous n'arriviez près de Benson. On n'a pas à dire à Patterson ce qu'il faut faire.

— On aboutit donc à une impasse de ce côté ?

— À une impasse. »

J'allai prendre dans une armoire les deux négatifs de la radio, encore humides, dans leur monture métallique, et les fis regarder à Swanson devant la lampe.

« Benson ? fit-il et, sur mon geste affirmatif, il examina attentivement les images.

— Cette ligne, dit-il enfin, c'est une fracture ?

— Une fracture. Et extrêmement nette, comme vous pouvez le voir. C'est vraiment une rude torgnole !

— Est-ce très grave ? Quand sortira-t-il du coma ?... Car il est dans le coma, n'est-ce pas ?

— Oui. Si j'étais un médecin débutant, je vous répondrais sans doute avec précision. Si j'étais un grand chirurgien du cerveau, je parlerais d'une demi-heure à un an ou deux. Les gens qui savent de quoi ils parlent savent aussi que nous ignorons à peu près tout du cerveau. N'étant ni l'un ni l'autre, je vous dirai deux ou trois jours, en me trompant peut-être radicalement. Il peut y avoir une hémorragie cérébrale. Je ne le crois pourtant pas. La tension sanguine, la

respiration et la température n'indiquent pas de dommages internes. Maintenant vous en savez autant que moi.

— Vos confrères n'aimeraient pas beaucoup ça, dit Swanson, avec l'amorce d'un sourire. Cette confession d'ignorance n'est pas de nature à relever le prestige de votre profession. Et les autres malades, ceux qui sont restés à Zébra ?

— Je les verrai après le dîner. Peut-être pourrons-nous les amener à bord demain matin. En attendant, j'aurais une faveur à vous demander. Pouvez-vous mettre le torpilleur Rawlings à ma disposition ? Et voyez-vous un inconvénient à ce qu'il soit mis dans la confidence ?

— Rawlings ? Je me demande pourquoi vous réclamez spécialement celui-là. Nous avons à bord les meilleurs officiers et sous-officiers de la marine américaine. Pourquoi pas l'un d'eux ? En outre, communiquer à un simple matelot des secrets qui sont refusés à mes officiers, cela ne me plaît guère.

— Ces secrets n'ont aucun caractère naval. La question de grade n'a pas à intervenir ici. C'est Rawlings que je veux. Il a l'esprit prompt, des réflexes rapides et une expression d'impassibilité qui est sans prix dans un jeu comme celui-ci. En outre, dans le cas – improbable, je l'espère – où le meurtrier soupçonnerait que nous sommes sur sa piste, il ne se méfierait pas d'un de vos marins.

— Pourquoi avez-vous besoin de lui ?

— Pour veiller Benson pendant la nuit.

— Benson ?... Vous pensez donc que ce ne fut pas un accident ?

— Très sincèrement, je n'en sais rien. Mais je suis comme vous, quand vous effectuez cent vérifications différentes, tout en les sachant inutiles pour la plupart, avant de prendre la mer. Je ne veux rien risquer. Si ce n'était pas un accident, quelqu'un a intérêt à ne pas rater son coup la prochaine fois.

— Comment Benson pourrait-il représenter un danger pour quelqu'un ? Je parierais n'importe quoi que Benson ne possédait absolument aucun indice. Autrement, il me l'aurait dit. Il est comme ça.

— Peut-être a-t-il vu ou entendu quelque chose dont la signification lui a échappé. Peut-être le meurtrier pense-t-il que, si Benson avait le temps d'y réfléchir, cette signification lui apparaîtrait. Mais ce sont peut-être des produits de mon imagination surchauffée. Peut-être est-il tombé tout simplement. Néanmoins j'aimerais avoir Rawlings.

— Vous l'aurez, fit Swanson en se levant et en souriant. Je ne désire pas qu'une fois de plus vous invoquiez contre moi les instructions de Washington. »

Rawlings arriva deux minutes plus tard. Il portait une chemise

brune légère et une combinaison, l'uniforme des sous-mariniérs tel qu'il l'imaginait sans doute. Pour la première fois depuis que nous nous connaissions, il ne me salua pas d'un sourire. Il ne regarda même pas Benson, étendu sur le lit. La figure du matelot n'exprimait absolument aucun sentiment.

« Vous m'avez demandé, monsieur ? — « monsieur », et non « Doc ».

— Asseyez-vous, Rawlings. »

Il obéit et je remarquai alors une grosse bosse dans la poche latérale de sa combinaison.

« Qu'avez-vous là ? demandai-je.

— J'emporte toujours un ou deux outils sur moi, répondit-il, toujours sans sourire. On a des poches pour ça.

— Voyons cet outil particulier. »

Il eut une brève hésitation, haussa les épaules puis, non sans quelque difficulté, sortit une grosse clef à tube. Je la soupesai.

« Vous m'étonnez, Rawlings, fis-je. Croyez-vous le crâne humain fait en béton ? Un simple petit coup donné avec cet objet, et vous serez sous le coup d'une inculpation de meurtre. » Je pris un rouleau de bandage. « Enroulez dix mètres de ça autour de votre truc, et l'inculpation tombera au niveau des coups et blessures.

— Je ne comprends pas de quoi vous voulez parler.

— Lorsque le commandant Swanson, le capitaine Hansen et moi étions, à l'intérieur du laboratoire, cet après-midi, Murphy et vous à l'extérieur, vous avez certainement approché l'oreille de la porte et entendu plus de choses qu'il n'était souhaitable. Vous savez qu'il y a eu un différent sérieux et, à tout hasard, vous avez préparé votre « matraque ». Exact ?

— Exact.

— Murphy est-il au courant ?

— Non.

— Je suis un officier du Service de renseignements. Washington n'ignore rien à mon sujet. Voulez-vous que je demande la garantie du commandant ?

— Inutile. » Première amorce de sourire. « Je vous ai entendu, étant avec le commandant, le menacer d'un revolver. Mais puisque vous restez libre, c'est que tout doit être en règle.

— Vous m'avez entendu menacer le commandant et le capitaine avec un revolver, mais vous avez été renvoyé aussitôt après. Vous n'avez plus rien appris après cela ?

— Rien.

— Trois hommes ont été assassinés à Zébra. Deux par des balles, l'un au couteau. Pour dissimuler les traces du crime, on a brûlé leur corps. Quatre autres sont morts dans l'incendie. Le meurtrier est à bord de notre bateau. »

Rawlings ne souffla mot. Ses yeux s'étaient élargis, son visage était blême et tendu. Je lui dis tout ce que j'avais raconté à Swanson et à Hansen, en insistant sur la nécessité du secret. Je déclarai pour terminer :

« Le docteur Benson a été sérieusement blessé. Une tentative délibérée a été faite contre sa vie, Dieu seul sait pour quelles raisons. C'était une attaque délibérée, mais elle a échoué. Jusqu'ici !... »

Rawlings avait repris son sang-froid.

« Notre petit ami pourrait renouveler sa visite, fit-il d'une voix aussi dénuée d'expression que sa figure.

— C'est possible. Aucun membre de l'équipage, en dehors du commandant, de l'officier en second ou de moi, ne doit venir ici. S'il vient qui que ce soit d'autre... vous lui demanderez pourquoi – quand il aura repris connaissance.

— Vous me recommandez dix mètres de ce bandage, Doc ?

— Ça suffira. Et ne tapez pas trop fort, pour l'amour du Ciel ! Audessus et derrière l'oreille. Vous pourrez vous dissimuler derrière ce rideau, où personne ne peut vous voir.

— Je me sens un peu seul, ce soir », murmura-t-il.

Il défit le rouleau de bandages, en enveloppa sa clef et regarda la cloison, décorée de personnages de cinéma.

« Même l'ours Yogi ne me suffit pas comme compagnon. J'espère bien avoir quelque visiteur. »

Je le quittai, inquiet pour qui viendrait, assassin ou non. Je croyais ainsi avoir pris toutes les précautions possibles. Cependant, je commis une petite erreur, une seule : je ne fis pas garder par Rawlings l'homme qu'il aurait fallu veiller !

Le second accident de la journée se produisit si vite, si facilement, d'une façon si inévitable, qu'il pouvait, en effet, n'être qu'un accident.

Au dîner, j'annonçai que, si le commandant m'y autorisait, j'effectuerais une petite opération le lendemain matin, à neuf heures, la plupart des brûlures suppurant et réclamant un nettoyage continu. En outre j'estimais nécessaire de regarder à la radio la cheville de Zabriski. À l'infirmerie, les médicaments diminuaient. Où Benson conservait-il ses stocks ? Swanson chargea Henry, le maître d'hôtel, de me montrer l'endroit.

Vers vingt-deux heures, à mon retour de Zébra où j'étais allé visiter les deux malades, Henry me conduisit. Traversant le poste central, alors désert, nous prîmes l'échelle qui débouchait dans le local contenant l'appareil de navigation par inertie. À côté, dans le logement réservé au matériel électronique, mon guide dévissa un lourd panneau d'acier et, avec mon aide – ce panneau carré devait peser environ 70 kilos – il le souleva, jusqu'à son encliquetage avec un crochet permanent.

Trois poignées, soudées à la surface de ce panneau, facilitaient l'accès à l'échelle au-dessous. Henry descendit le premier, en allumant, et je le suivis.

Le magasin médical, quoique d'étendue réduite, était fourni avec la prodigalité qui était de règle à bord du *Dolphin*. Benson, avec son esprit méticuleux, avait tout étiqueté nettement et logiquement, de sorte que je n'eus même pas besoin de trois minutes pour trouver tout ce que je désirais. Je remontai l'échelle le premier, m'arrêtai en haut, tendis la main pour prendre le paquet que portait Henry, le déposai sur le pont au-dessus, puis levai la main pour saisir la poignée au milieu du panneau, afin de me hisser moi-même sur ce pont. Mais, au lieu de me hisser, je rabattis le panneau qui s'était dégagé du crochet je ne sais comment, et la masse tomba sur moi avant que j'eusse pu comprendre ce qui arrivait.

Je m'écroulai, à moitié sur le côté, à moitié en arrière, entraînant le panneau avec moi. Ma tête frappa contre l'hiloire. Désespérément, je poussai la tête en avant – si elle était restée prise entre le panneau et cet hiloire, il n'y aurait plus eu qu'à ramasser les morceaux – et essayai de même de ramener mon bras gauche à l'intérieur. Pour la tête, je réussis à peu près, de sorte que le choc du panneau fut très amorti, il n'en résulta, par la suite, que de la migraine ; mais il n'en fut pas de même pour mon bras gauche. Je le retirai presque, mais pas tout à fait. Si ma main et mon poignet avaient été attachés à un bloc d'acier et qu'un gorille se fût exercé dessus avec une masse, l'effet n'eût pu être plus douloureux. Un instant, je restai ainsi suspendu, puis le poids de mon corps arracha le poignet et la main, et je tombai sur le pont au-dessous. Le gorille parut donner un nouveau coup de masse et, cette fois, je m'évanouis.

« Je n'irai pas par quatre chemins, mon vieux, dit Jolly. Pas de circonlocutions avec un confrère. Votre poignet est dans un état affreux. Votre montre y était à moitié enfoncée. Le médius et le petit doigt cassés, le médius en deux endroits. Mais les plus graves dégâts, je le crains, se trouvent sur le dessus de la main : les tendons de l'auriculaire et de l'annulaire ont été coupés.

— Ce qui signifie ? demanda Swanson.

— Qu'il ne disposera que de deux doigts et du pouce à la main gauche, pour le restant de sa vie. »

Swanson poussa un juron et s'adressa à Henry :

« Comment avez-vous pu être aussi négligent ? Un sous-marinier aussi expérimenté que vous ! Vous savez parfaitement que, pour tous les panneaux, il faut vérifier à la vue l'encliquetage. Qu'avez-vous à dire ?

— Commandant, répondit Henry, l'air plus taciturne que jamais,

j'ai entendu l'encliquetage et j'ai donné une secousse avec la main. Le panneau était parfaitement encliqueté, je peux en jurer.

— Impossible ! Regardez la main du docteur Carpenter. Pourquoi, mon Dieu, ne respectez-vous pas les règlements ? »

Henry regarda le parquet en silence. Jolly, qui, cela se comprend, paraissait aussi épuisé que moi, ramassa ses instruments, me conseilla deux ou trois jours de repos, me donna quelques cachets, nous dit bonsoir et grimpa l'échelle du logement des appareils électroniques, où il venait de me panser.

« Vous pouvez partir, mitron, dit Swanson à Henry, l'appelant pour la première fois par son surnom, comme pour bien marquer l'énormité du crime. Je déciderai dans la matinée de ce qu'il y a à faire.

— Demain ou après-demain, dis-je après le départ du maître d'hôtel, vous devrez lui faire des excuses. Moi aussi. Ce panneau était bien enclenché sur son crochet. Je l'ai vérifié de mes yeux, commandant. »

Il me regarda de son œil froid et impassible.

« Est-ce que je vous comprends bien ? dit-il enfin.

— Quelqu'un a pris un risque, répondis-je. Oh ! pas très grand !... La plupart des gens dorment et le poste central était désert. Quelqu'un m'a entendu demander la permission de descendre au magasin médical. Peu après, presque tout le monde est allé se coucher. Sauf un homme, qui a patiemment attendu mon retour de Zébra. Il nous a suivis. La chance le favorisait : le capitaine Sims, officier de quart, observait les étoiles sur la passerelle, et le poste central était vide... L'homme a décroché le panneau, en le laissant dans la position ouverte. Évidemment, je pouvais ne pas remonter le premier, mais, par simple courtoisie, il y avait de grandes chances que Henry me laissât la préséance. En tout cas, l'homme a gagné son coup de dés. Par la suite, il eut moins de chance. Je veux dire qu'il s'attendait à des dommages plus importants.

— Je vais immédiatement ouvrir une enquête, dit Swanson. Quelqu'un doit avoir vu cet homme. Quelqu'un doit l'avoir entendu quitter sa couchette...

— Ne perdez pas votre temps, commandant. Nous avons affaire à un personnage très intelligent, qui ne néglige aucune précaution. En outre, votre enquête risque de l'effrayer, et il se cachera de façon telle que je ne pourrai plus le prendre.

— Dans ce cas, dit amèrement Swanson, je vais faire garder sous clef tout ce maudit groupe jusqu'à notre retour en Écosse. De cette manière, nous n'aurons plus d'ennuis.

— De cette manière, nous ne découvrirons jamais l'assassin de mon frère et des six autres – sept maintenant. Il faut lui donner assez de champ pour qu'il finisse par se faire prendre.

— Nous ne pouvons tout de même pas nous laisser faire ainsi ! » La voix marquait de l'irritation, et je ne pouvais en vouloir à Swanson. « Qu'est-ce que nous... qu'est-ce que vous proposez de faire ? »

— Commençons par le commencement. Demain matin, nous ouvrirons une enquête parmi les survivants, pour essayer d'apprendre ce que nous pourrons au sujet de l'incendie. Simplement une enquête superficielle, disons pour le ministère des Approvisionnements. À mon idée, nous pourrions tomber sur quelque chose de vraiment intéressant.

— Vous croyez ? fit Swanson, en hochant la tête. Pas moi, pas un seul instant. Considérez ce qui vous est arrivé. Manifestement, quelqu'un sait ou soupçonne que vous êtes sur la piste. Ce quelqu'un va prendre bien soin de ne rien laisser voir.

— C'est à cause de cela, pensez-vous, qu'on m'a sonné, ce soir ?

— Je ne vois pas d'autre raison.

— Et c'est pour cela aussi que Benson a été frappé ?

— Nous ignorons si ce fut une attaque délibérée. Peut-être n'y a-t-il qu'une coïncidence.

— Peut-être. C'est à voir. À mon avis, l'accident ou les accidents ne signifient pas que le meurtrier nous *soupçonne* d'être sur sa piste. Nous verrons ce que demain apportera. »

Je regagnai ma cabine à minuit. L'ingénieur mécanicien était de service. Hansen dormait, je n'allumai donc pas, de crainte de le réveiller. Je ne me déshabillai pas, me bornant à enlever mes chaussures, m'étendis et tirai sur moi la couverture.

Je ne parvins pas à trouver le sommeil. Mon bras gauche, à partir du coude, me faisait terriblement mal. À deux reprises, je préparai les anesthésiants et les narcotiques que Jolly m'avait donnés. À deux reprises, je m'abstins de les prendre.

Je me mis à réfléchir. Ma première conclusion, évidente, fut qu'il existait, à bord du *Dolphin* quelqu'un qui n'aimait pas beaucoup les membres de la profession médicale. J'en cherchai la raison. Au bout d'une demi-heure, après avoir sollicité à l'extrême mes cellules grises fatiguées, je me levai silencieusement, et, en chaussettes, me dirigeai vers l'infirmerie.

Je refermai la porte très doucement. Une veilleuse rouge brûlait dans un coin, me permettant tout juste d'apercevoir la forme de Benson sur son lit. J'allumai la lampe principale, fermai les yeux, ébloui, puis regardai le rideau, à l'autre extrémité de la pièce. Rien ne bougea.

« Ne serrez pas cette clef aussi fort, Rawlings, dis-je. C'est moi, Carpenter. »

Rawlings tira le rideau et parut. Il tenait la clef enveloppée de bandages. Son visage exprimait la déception.

« J'attendais quelqu'un d'autre, dit-il avec regret. J'espérais... Mais qu'est-il arrivé à votre bras, Doc ?

— Ça ne se demande pas, Rawlings. Notre petit copain s'en est pris à moi, ce soir. Je dois le gêner. Désirait-il m'éliminer de façon permanente, je ne saurais le dire, mais il a bien failli y réussir. » Je lui racontai ce qui était arrivé, puis lui demandai : « Y a-t-il, à bord, quelqu'un à qui vous puissiez vous fier absolument ? »

Je connaissais la réponse avant de poser la question.

« Zabriski, fit-il sans hésitation.

— Croyez-vous pouvoir aller le chercher et l'amener ici sans réveiller personne ?

— Vous savez qu'il ne peut marcher, Doc.

— Transportez-le. Vous êtes assez fort. »

Il sourit et sortit. Trois minutes plus tard il revenait, soutenant Zabriski. Au bout de trois quarts d'heure, après avoir dit à Rawlings de cesser sa surveillance, je retournai dans ma cabine.

Hansen dormait toujours. J'allumai une lampe de chevet, sans le réveiller. Lentement, gauchement, péniblement, je revêtis mes fourrures, ouvris ma valise, en tirai le Mauser, les deux chargeurs caoutchoutés et le couteau brisé, trouvés par le commandant Swanson. Je les mis dans ma poche et sortis. En passant dans le poste central, j'avertis l'officier de quart que j'allais voir au camp les deux malades. Quand j'ajustai un gant de fourrure sur ma main blessée, l'officier ne cilla pas. Les médecins obéissaient à leurs lois propres ; j'étais le bon Samaritain en route pour soulager des malheureux.

J'examinai attentivement les deux malades qui me parurent en voie de guérison assez rapide. Je souhaitai bonne nuit aux deux marins du *Dolphin* qui les veillaient. Je ne rentrai pas directement à bord. J'allai à la baraque où se trouvait le tracteur et replaçai dans le réservoir le revolver, les chargeurs et le couteau. Seulement alors je regagnai le sous-marin.

IX

« Je suis navré d'avoir à vous embêter avec cet interrogatoire, dis-je d'un ton plaisant. Mais il en est ainsi avec l'administration. Mille questions, en quadruple exemplaire, toutes plus assommantes les unes que les autres... Je dois faire cette besogne et en télégraphier les résultats le plus tôt possible. Je vous demande donc toute votre collaboration. Tout d'abord, quelqu'un a-t-il une idée de la façon dont cet abominable incendie a éclaté ? »

J'espérais avoir l'air de ce que je prétendais être : un fonctionnaire du ministère des Approvisionnements, chargé de faire un rapport à celui-ci. Ce ministère – avais-je ajouté pour détourner définitivement les soupçons – avait l'habitude d'envoyer un médecin chaque fois qu'il y avait eu perte de vie humaine. Me crurent-ils ? Je l'ignorais. Et peu m'importait, d'ailleurs.

« Eh bien, c'est moi qui ai découvert le feu, je crois », dit Naseby, le cuisinier de Zébra, en hésitant.

Il avait un accent du Yorkshire très prononcé. Sans offrir l'image de la force et de la santé, il était radicalement différent de l'homme que j'avais vu la veille. Comme pour les huit autres survivants, rassemblés au carré ce matin-là, une bonne nuit de sommeil et la nourriture avaient produit une amélioration remarquable. Plus exactement, comme pour sept autres... La figure du capitaine Folsom avait été si affreusement brûlée qu'il était difficile de dire qu'il allait mieux ; en tout cas, il avait absorbé un petit déjeuner réconfortant, presque entièrement liquide, moins d'une demi-heure auparavant.

« Il devait être à peu près deux heures du matin, continua Naseby. Assez près de deux heures. Tout l'endroit brûlait déjà comme une torche. Je...

— Quel endroit ? interrompis-je. Où couchiez-vous ?

— À la cuisine, qui était aussi notre réfectoire. La baraque la plus à l'ouest de la rangée du nord.

— Vous y couchiez seul ?

— Non. Hewson, que voici, Flanders et Bryce y couchaient aussi. Flanders et Bryce, ce sont... c'étaient des techniciens du laboratoire. Hewson et moi couchions tout au fond de la baraque. Il y avait, de chaque côté, deux grandes armoires contenant nos réserves de vivres. Flanders et Bryce couchaient dans le réfectoire, à côté de la cuisine.

— Ils étaient les plus rapprochés de la porte ?

— Exact. Je me suis levé, toussant, suffoquant sous l'effet de la fumée, assez mal en point, et j'ai aperçu des flammes qui attaquaient la paroi orientale de la baraque. J'ai secoué Hewson et j'ai couru vers l'extincteur – il se trouvait près de la porte. Mais il n'a pas fonctionné, sans doute, coincé par le gel. Je suis revenu à l'intérieur. Cette fois, je n'ai rien vu tant la fumée était épaisse. J'ai secoué Flanders et Bryce, en leur criant de sortir, puis je me suis heurté à Hewson et lui ai dit d'aller réveiller le capitaine Folsom.

— Vous avez réveillé le capitaine Folsom ? demandai-je à Hewson.

— J'ai couru pour le faire, mais pas tout droit. Tout le camp brûlait et des flammes de six mètres couvraient l'espace compris entre les deux rangées de baraques. L'air était rempli de pétrole, dont une grande partie en feu. J'ai dû faire un long détour par le nord pour y échapper.

— Le vent soufflait de l'est ?

— Pas tout à fait. Du sud-est, dirai-je. Ou, plutôt, de façon plus précise, de l'est-sud-est. En tout cas, j'ai décrit un très large cercle autour de la baraque du générateur – la plus proche du réfectoire, dans la rangée du nord – et j'ai atteint le dortoir principal, la baraque où vous nous avez trouvés.

— Alors vous avez éveillé le capitaine Folsom ?

— Il était déjà parti. Peu après ma sortie du réfectoire, les fûts de combustible dans le magasin, la baraque située directement au sud du dortoir principal, avaient commencé à exploser, comme de grosses bombes, avec beaucoup de bruit. Un bruit à réveiller des morts ! En tout cas, ils avaient réveillé le capitaine Folsom. Avec Jeremy que voici, – il indiqua un homme assis en face de lui, de l'autre côté de la table – il avait décroché l'extincteur du dortoir et essayé d'approcher la baraque du major Halliwell.

— Celle qui se trouvait immédiatement à l'ouest du magasin de combustible ?

— Exactement. C'était un enfer ! L'extincteur a fonctionné assez correctement, mais le capitaine n'a pas pu approcher suffisamment pour arriver à quelque chose. Il y avait tant de pétrole en feu dans l'air que même la mousse de l'extincteur paraissait brûler.

— Une minute, fis-je. Revenons à ma première question. Comment l'incendie s'est-il déclaré ?

— Nous en avons discuté cent fois entre nous, intervint le docteur Jolly, d'un ton las. À la vérité, mon vieux, nous n'avons absolument aucun indice. Nous savons très bien où le feu a commencé : d'après la façon dont les baraques ont été détruites, ce ne pouvait être que dans le magasin de combustible. Mais comment ? Chacun peut penser ce qu'il veut. Je ne crois d'ailleurs pas que cela importe désormais

beaucoup.

— Ce n'est pas mon avis. Cela importe beaucoup, au contraire. Si nous pouvons découvrir la cause, cela permettra d'éviter le retour de semblable tragédie. Voilà pourquoi je suis ici. Hewson, vous étiez chargé du magasin à combustible et de la baraque du générateur. Avez-vous une opinion à ce sujet ?

— Aucune. Probablement un court-circuit, mais comment savoir ? Peut-être un des fûts fuyait-il et y avait-il des vapeurs de pétrole dans l'air. Deux radiateurs se trouvaient dans le magasin, pour maintenir la température aux environs de - 17° centigrades (0 Fahrenheit), afin que le pétrole coulât toujours librement. Une étincelle, lors du fonctionnement des thermostats, peut avoir allumé le feu. Mais ce n'est qu'une hypothèse en l'air, bien entendu.

— Il ne peut être question de chiffons en combustion lente, ou de mégots ? »

Hewson rougit violemment.

« Dites donc, monsieur, je connais mon métier ! Des chiffons en combustion, des mégots !... Je sais comment on tient un magasin de combustible.

— Ne vous emballez pas, fis-je. Je ne voulais pas vous offenser, je fais simplement mon travail... Naseby, qu'avez-vous fait après avoir envoyé Hewson pour réveiller le capitaine Folsom ?

— J'ai couru à la baraque de la radio. Immédiatement au sud de la cuisine et à l'ouest de celle du major Halliwell...

— Avant de partir, vous avez sûrement vérifié que les deux techniciens du laboratoire – Flanders et Bryce, n'est-ce pas ? – étaient partis.

— Hélas ! non, je ne l'ai pas fait ! dit-il, en baissant les yeux, les épaules voûtées et le visage blême. Ils sont morts et c'est ma faute. Mais vous ne savez pas comment c'était, dans ce réfectoire ! Des flammes jaillissaient de la paroi est, une fumée suffocante et du pétrole emplissaient l'air. Je ne voyais rien, je respirais à grand-peine. Je les ai secoués en leur criant de partir, et je l'ai fait avec suffisamment de force.

— Je peux le confirmer, dit calmement Hewson. J'étais à côté de lui à ce moment.

— Je n'ai pas attendu, poursuivit Naseby. Je croyais Flanders et Bryce sur mes talons. Je ne voulais pas seulement sauver ma peau, mais alerter les autres. Seulement au bout de quelques minutes j'ai constaté que ces deux-là ne m'accompagnaient pas. Alors, il était trop tard.

— Vous avez couru à la baraque de la radio. C'était là que vous couchiez, Kinnaïrd, n'est-ce pas ?

— Oui, j'y couchais. Mon copain Grant, celui qui est mort hier,

aussi. Le docteur Jolly couchait à l'extrémité est de la baraque, derrière une cloison. Il avait là son infirmerie, et il y faisait des tests sur des échantillons de glace.

— Cette extrémité aurait donc dû être la première à brûler, dis-je à Jolly.

— Probablement. À parler franc, mon vieux, je me souviens de l'affaire comme d'un rêve. D'un cauchemar, plutôt... J'ai dû être à moitié asphyxié pendant mon sommeil. La première chose que je me rappelle, c'est le jeune Grant penché sur moi, qui me secouait en criant je ne sais plus quoi, sans doute que la baraque brûlait. J'ignore ce que j'ai répondu ou fait, probablement rien. Car mon souvenir suivant, c'est d'avoir été frappé sur les deux joues. Sans douceur, ma foi, mais par Dieu, cela fit son effet. Je me suis levé. Grant m'a traîné hors de mon bureau dans la salle de la radio. Je lui dois la vie. Il m'est resté assez de présence d'esprit pour prendre la trousse médicale, que je gardais prête en cas d'urgence.

— Qui a réveillé Grant ?

— Naseby, dit Kinnaird. Il nous a réveillés tous les deux, en donnant de grands coups de poing dans la porte et en criant. Sans lui, le docteur Jolly et moi étions fichus. À l'intérieur, l'air était empoisonné. Si Naseby n'avait pas crié, nous ne nous serions jamais réveillés. J'ai dit à Grant d'alerter le docteur, tandis que j'essayais d'ouvrir la porte.

— Elle était fermée ?

— Coincée, vous voulez dire ! C'était assez fréquent. Dans la journée, quand les radiateurs fonctionnaient à plein pour maintenir une température convenable, la glace tendait à fondre autour des portes. La nuit, quand nous nous glissions dans nos sacs de couchage, nous diminuions l'intensité des radiateurs, alors la glace se reformait, coinçant solidement les portes. Cela se produisait dans toutes les baraques. Le matin, il fallait presque toujours forcer la sortie. Mais, je peux vous le dire, ce ne fut pas long, cette nuit-là !

— Et ensuite ?

— J'ai couru, dit Kinnaird. Je ne voyais absolument rien. Je me suis éloigné d'une vingtaine de mètres vers le sud, pour me faire une idée de ce qui se passait. Tout le camp paraissait brûler. Quand on se réveille ainsi à deux heures du matin, à moitié aveuglé, à moitié groggy, l'esprit ne fonctionne pas parfaitement. Le mien a pourtant fonctionné assez pour me faire comprendre que seul un S.O.S. pouvait encore nous sauver. Je suis donc revenu à la baraque de la radio.

— Nous devons tous la vie à Kinnaird, intervint, pour la première fois, Jeremy, un Canadien corpulent et roux, technicien en chef de la base. Et si j'avais été un peu plus vif, nous serions tous morts maintenant.

— Ne parlons pas de ça, mon vieux, grogna Kinnaird.

— Mais si ! reprit Jeremy. D'ailleurs, le docteur Carpenter doit tout savoir. Je suis sorti du dortoir derrière le capitaine Folsom. Comme l'a dit Hewson, nous avons vidé l'extincteur sur la baraque du major Halliwell. C'était sans espoir dès le début, mais il fallait le faire. Quatre hommes, nous le savions, se trouvaient à l'intérieur. C'était perdre son temps, je l'ai dit. Le capitaine Folsom a crié qu'il allait chercher un autre extincteur et m'a dit de regarder ce qui se passait à la baraque de la radio.

« Elle brûlait de bout en bout. En m'approchant autant que j'ai pu de la porte ouest, j'ai vu Naseby, penché sur le docteur Jolly, qui s'était écroulé en arrivant à l'air frais. Il m'a crié de l'aider à le traîner plus loin, et j'allais le faire quand Kinnaird est arrivé en courant. J'ai vu qu'il se dirigeait vers la porte et, croyant qu'il avait perdu la boule, j'ai bondi devant lui pour l'arrêter. Il m'a crié de le laisser passer. Je lui ai dit de ne pas faire l'imbécile. Il a hurlé, pour se faire entendre, qu'il lui fallait prendre l'émetteur portatif, qu'il n'y avait plus de combustible, que le générateur et la cuisine, avec tous les vivres, brûlaient. Il m'a abattu d'un coup de poing et je l'ai vu disparaître par la porte. De la fumée et des flammes en sortaient. Je me demande comment il a pu en ressortir vivant.

— Est-ce alors que vous avez été si grièvement brûlé à la figure et aux mains ? » demanda tranquillement le commandant Swanson.

Assis dans le coin le plus éloigné du carré, il n'avait pas encore pris part à la discussion, mais il n'en avait pas perdu un mot. C'était justement pourquoi je lui avais demandé d'être présent.

« En effet, commandant.

— Cela pourrait vous valoir une visite à Buckingham Palace, observa Swanson.

— Au diable Buckingham Palace ! s'écria Kinnaird avec violence. Et mon copain, hein ? Jimmy Grant ?... Pourra-t-il aller aussi à Buckingham Palace ? Non, le pauvre gars ! Savez-vous ce qu'il faisait ? À mon retour, il était encore à l'intérieur de la baraque, assis devant l'émetteur principal et envoyant un S.O.S. sur notre fréquence normale. Ses vêtements brûlaient. Je l'ai tiré de son siège en lui criant de prendre quelques piles Nife et de sortir. Moi-même, j'ai saisi l'émetteur portatif, une boîte de Nife et j'ai franchi la porte en courant. Je croyais Grant derrière moi, mais le grondement des flammes et l'explosion des fûts m'empêchaient de rien entendre. Il faut y avoir été pour imaginer ce que c'était ! Je me suis éloigné suffisamment pour mettre en sécurité l'appareil et les piles, et je suis revenu : j'ai demandé à Naseby, qui essayait de traîner le docteur Jolly, si Jimmy Grant était sorti. Il m'a répondu négativement. J'ai foncé vers la porte... Puis je ne me souviens plus de rien.

— Je l'ai frappé sur la tête, expliqua Jeremy, avec un air de satisfaction. Par-derrière !

— J'aurais pu vous tuer en reprenant connaissance, observa Kinnaird. Mais j'ai compris que vous m'aviez sauvé la vie.

— Certainement, mon gars, dit Jeremy avec une grimace. Ç'a été ma grande, contribution, cette nuit-là : frapper les gens ! Quand Naseby a eu mis le docteur Jolly hors d'atteinte, il a crié : « Où sont « Flanders et Bryce ?... Où sont Flanders et Bryce ? » « Ce sont ceux qui couchaient avec lui et Hewson dans la cuisine. Quelques autres étaient sortis du dortoir principal, et nous avons mis un certain temps à constater que Flanders et Bryce ne se trouvaient pas parmi eux. Naseby est parti alors en courant vers la cuisine. Il n'y avait plus de porte, seulement un mur de flammes. Je l'ai frappé au passage ; il est tombé, en se cognant de la tête contre la glace... Je suis toujours désolé, Johnny, mais vous n'aviez plus tous vos esprits à ce moment.

— Je sens encore le coup, dit Naseby, en se frottant la mâchoire, mais Dieu sait que vous aviez raison.

— Le capitaine Folsom est revenu avec Dick Foster, qui couchait également dans le dortoir principal, poursuivit Jeremy. Le capitaine a déclaré avoir essayé tous les extincteurs et que tous étaient gelés. Il avait entendu dire que Grant était pris à l'intérieur de la baraque de la radio, et, avec Foster, il apportait des couvertures trempées d'eau. J'ai essayé de les arrêter, mais le capitaine m'a ordonné de me tenir tranquille et, quand il donne un tel ordre, il n'y a plus qu'à obéir.

« Foster et lui ont jeté les couvertures mouillées sur leur tête et se sont précipités à l'intérieur. Le capitaine en est ressorti au bout de quelques secondes, ramenant Grant. Je n'ai jamais rien vu de semblable ; ils brûlaient comme des torches. J'ignore ce qu'il est advenu de Foster, mais il n'est pas ressorti. À ce moment, le toit de la baraque du major Halliwell et celui de la cuisine s'étaient écroulés. Personne ne pouvait plus approcher de ces deux bâtiments. D'ailleurs, il était trop tard. Le major Halliwell, ses trois compagnons, Flanders et Bryce à la cuisine, devaient déjà être morts. Le docteur Jolly pense qu'ils n'ont pas beaucoup souffert... Ils durent être asphyxiés avant d'être atteints par les flammes.

— Bien, dis-je lentement. Nous avons un tableau assez clair de ce qui dut être une scène extrêmement confuse et terrifiante. Il ne fut donc pas possible d'approcher de la baraque du major Halliwell ?

— Impossible d'en approcher à moins de cinq mètres et de rester vivant, répondit simplement Naseby.

— Qu'est-il arrivé ensuite ?

— J'ai pris la direction, mon vieux, intervint Jolly. Il n'y avait plus grand-chose à diriger, et ce qu'il y avait à faire ne pouvait être fait que par moi : panser les blessés. Je leur ai fait attendre, sur la banquise,

que les flammes eussent diminué. Quand il n'y eut plus de danger de voir d'autres fûts exploser, nous avons gagné la baraque-dortoir, où j'ai fait de mon mieux. Kinnaird, en dépit de ses graves brûlures, m'a été un aide précieux. Nous avons couché ceux qui étaient dans le plus mauvais état. Celui du jeune Grant fut désespéré, dès le début. Puis... c'est à peu près tout ce qu'il y a dire.

— Vous n'aviez plus de nourriture ?

— Plus rien, mon vieux ! Il y avait des lampes Coleman dans les trois baraques intactes. Nous avons réussi à nous procurer un peu d'eau en faisant fondre de la glace, ce fut tout. Sur mes instructions, tout le monde est demeuré couché et enveloppé dans ce qu'on a trouvé, afin d'économiser l'énergie et la chaleur.

— Ç'a dû être particulièrement dur pour vous, dis-je à Kinnaird. Toutes les deux heures, il vous fallait, pour envoyer vos S.O.S., perdre la chaleur si difficilement acquise.

— Je n'étais pas seul, répondit Kinnaird. Je n'ai pas plus de goût qu'un autre pour les gelures. Le docteur Jolly a insisté pour que ce travail soit fait à tour de rôle. Ce n'était pas difficile. Il suffisait d'expédier un appel automatique et d'écouter dans les microphones. S'il arrivait un message, je ralliais le bureau météorologique en un clin d'œil. En fait, ce fut Hewson qui prit contact avec l'opérateur de Bodœ, et Jeremy qui entra en liaison avec le chalutier de la mer de Barentz. Je les ai relevés, naturellement. Le docteur Jolly et Naseby ont donné aussi un coup de main. Ce n'a donc pas été trop dur. Hassard aussi a pris le tour, après la première nuit. Il était plus ou moins devenu aveugle.

— Vous avez conservé le commandement, docteur Jolly ?

— Certes, non ! Le capitaine Folsom était en assez mauvaise condition, les vingt-quatre premières heures. Mais, après, il s'est remis et il a pris les choses en main. Moi, je ne suis qu'un marchand de pilules, mon vieux ! Comme meneur d'hommes et comme homme d'action – eh bien, franchement, mon vieux, je ne me vois pas très bien.

— En tout cas, vous vous en êtes très bien tiré, fis-je en jetant un coup d'œil circulaire sur le groupe. Si la plupart d'entre vous ne demeureront pas infirmes pour leur vie, ils le devront à l'intervention rapide et compétente du docteur Jolly, effectuée dans des circonstances particulièrement difficiles. Eh bien, c'est fini... Il a dû vous être assez pénible de revivre cette terrible nuit. Je n'aperçois aucun espoir de découvrir quelle fut la cause de l'incendie. Cela n'arrive qu'une fois sur un million. Ce que les compagnies d'assurance appellent un « acte de Dieu ». Aucun reproche de négligence ne peut vous être adressé, Hewson, j'en suis certain, et votre théorie sur l'origine de l'incendie est probablement la bonne. En tout cas, quoique

le prix ait été effroyablement élevé, cela nous servira de leçon. Il ne faudra plus jamais situer un dépôt de combustible à moins de cent mètres d'un camp. »

Tous partirent. Jolly se dirigea vers l'infirmierie, sans pouvoir dissimuler complètement la satisfaction qu'il éprouvait en restant le seul médecin non « hors de combat ». Il allait avoir quelques heures bien occupées : changer le pansement des brûlures, s'occuper de Benson, passer aux rayons X la cheville de Zabriski et refaire le plâtre.

Je gagnai ma cabine, ouvris ma valise et en tirai un petit portefeuille, la refermai puis me rendis chez Swanson. Il ne souriait plus aussi fréquemment que lors de notre rencontre en Écosse. Il me regarda et dit, sans préambule :

« Si les deux hommes restés au camp sont transportables, je voudrais qu'on les amène tout de suite à bord. Plus vite nous serons de retour en Écosse, plus la justice interviendra rapidement et plus je serais content. Je vous avais prévenu que cette enquête ne donnerait rien. Dieu seul sait combien de temps s'écoulera avant que quelqu'un d'autre ne soit frappé. Nous avons parmi nous un assassin en liberté, Carpenter.

— Trois choses, dis-je, d'abord plus personne ne sera frappé, c'est à peu près certain. Deuxièmement la justice, comme vous dites, ne sera pas autorisée à intervenir. Troisièmement, la réunion de ce matin a été utile : elle permet d'éliminer trois suspects.

— Je dois avoir laissé passer quelque chose.

— Non pas. Je sais des choses que vous ne connaissez pas. Je sais que, sous le plancher du laboratoire, il y avait une quarantaine de piles Nife en excellent état... qui ont été utilisées.

— Vous avez oublié de me dire ça.

— Dans ce genre d'affaires, je ne dis jamais rien à personne, à moins que ce ne soit strictement utile.

— Vous devez vous faire une quantité d'amis et influencer énormément de gens.

— C'est parfois embarrassant. Qui a pu utiliser ces piles ? Seuls ceux qui quittaient périodiquement le dortoir pour envoyer les S.O.S. Cela élimine le capitaine Folsom et les jumeaux Harrington. Personne n'a jamais dit qu'ils aient quitté ce dortoir. Ils n'en étaient pas capables. Restent Hewson, Naseby, le docteur Jolly, Jeremy, Hassard et Kinnaird. Faites votre choix. Le meurtrier est l'un d'eux.

— Pourquoi avaient-ils besoin de ces piles supplémentaires ? Et puisqu'ils les avaient, pourquoi ont-ils risqué leur vie en n'utilisant que les autres, déjà épuisées ? Cela a-t-il un sens, selon vous ?

— Tout a un sens. »

De mon portefeuille, je tirai des cartes d'identité qu'il examina et

me rendit.

« Nous y voilà, dit-il calmement. Il vous a fallu longtemps pour aboutir à me dire la vérité. Officier du M.I.6. Contre-espionnage... Eh bien, cela ne surprend pas particulièrement, Carpenter. Je sais depuis hier que vous ne pouviez être autre chose. Les gens comme vous ne dévoilent leur identité que s'ils y sont obligés. »

Il ne posa pas la question qui en découlait logiquement.

« Je vous dévoile mon identité pour trois raisons. Vous avez le droit d'être introduit jusqu'à un certain point dans ma confiance. J'ai besoin de vous à mes côtés. Et, à cause de ce que je vais vous dire, vous l'auriez su de toute façon. Avez-vous entendu parler de la caméra Perkin-Elmer-Roti, pour suivre les missiles ?

— Non.

— Et de Samos ? De Samos III ?

— Le système d'observation des satellites et missiles ? Oui. Mais quel rapport cela peut-il avoir avec un assassinat à Zébra ? »

Je lui dis le rapport qui pouvait exister, rapport non seulement imaginable, non seulement probable, mais absolument certain. Swanson m'écouta très soigneusement, très attentivement, sans m'interrompre une seule fois. Quand j'eus fini, il s'adossa à sa chaise et dit :

« Vous avez raison, sans aucun doute. La question est de savoir qui. Je suis impatient de voir cette canaille sous bonne garde.

— Vous le mettriez aux fers tout de suite ?

— Bien sûr ! Pas vous !

— Je ne sais pas. Oui, je crois que je m'en abstiendrais. Cet homme n'est qu'un maillon dans une longue chaîne. Si nous lui laissons suffisamment de jeu, non seulement il se fera prendre, mais il nous conduira à d'autres maillons. En outre, je ne suis pas du tout sûr qu'il soit seul. Il arrive que des meurtriers aient des complices, commandant.

— Deux ? Vous pensez qu'il y a deux assassins à bord de mon bateau ? »

Il plissa les lèvres, se prit le menton d'une main, signe de très violente agitation, puis secoua la tête avec détermination.

« Il peut n'y en avoir qu'un, dit-il. Dans ce cas, si je le connaissais, je le ferais arrêter immédiatement. N'oubliez pas, Carpenter, que nous avons des centaines de milles à parcourir sous la glace avant de retrouver la mer libre. Nous ne pouvons surveiller les six en même temps, et il y a une quantité de choses qu'un homme, même peu au courant des sous-marins, peut faire pour nous mettre tous en danger mortel. Des choses qui n'auraient aucune importance dans des circonstances ordinaires, mais qui peuvent être fatales sous la glace.

— Pensez que tout ce qu'il fera contre nous tournera aussi contre

lui.

— Je ne crois pas, comme vous, qu'il soit nécessairement sain d'esprit. Tous les meurtriers sont un peu fous. Quelles que soient leurs raisons, tuer fait déjà d'eux des anormaux. On ne peut les juger d'après les normes ordinaires. »

Il n'avait qu'à demi raison mais, malheureusement, cela pouvait s'appliquer à notre cas. La plupart des meurtriers tuent dans un état émotionnel extrême et ne recommencent plus. Mais l'homme que nous cherchions semblait étranger à tout genre d'émotion et il avait tué beaucoup plus d'une fois.

« Peut-être. Oui, je suis d'accord avec vous, dis-je d'un ton hésitant, sans préciser le terrain d'accord. Quel est votre candidat au grand saut, commandant ?

— Du diable si je le sais ! J'ai écouté tout ce qui s'est dit ce matin. J'ai observé l'expression de tous ceux qui ont parlé. Et celle des autres... Je n'ai cessé, depuis, d'y réfléchir, et je ne trouve pas le moindre indice. Que dites-vous de Kinnaird ?

— C'est évidemment le plus suspect. Mais seulement parce qu'il est un opérateur de radio très entraîné. On peut, en deux ou trois jours, apprendre à quelqu'un à transmettre et à recevoir du Morse. Il le fera lentement, gauchement, sans rien connaître de son instrument, mais il le fera. Tous peuvent avoir été capables d'actionner un poste. L'habileté de Kinnaird parle même en sa faveur.

— Les piles Nife ont été prises à la baraque de la radio et transportées au laboratoire, souligna Swanson. C'est Kinnaird qui pouvait y accéder le plus facilement, en dehors du docteur Jolly, qui avait son bureau et sa couchette dans la même baraque.

— Cela désignerait Kinnaird ou Jolly ?

— Pourquoi pas ?

— Certainement. Mais il faut aussi observer que la présence des vivres en conserves sous le plancher du laboratoire parle contre Hewson et Naseby, qui couchaient dans la cuisine où se trouvaient les vivres, et que l'existence, dans ce laboratoire, du ballon radio-sonde et de l'hydrogène parle contre Jeremy et Hassard, l'un météorologue, l'autre technicien, qui y avaient le plus facilement accès.

— Cela rend les choses encore plus confuses, dit Swanson avec irritation, et elles l'étaient déjà bien assez comme ça.

— Je ne cherche pas la confusion. Mais si vous admettez une possibilité pour certaine raison, il faut accepter une possibilité analogue pour une raison analogue. En outre, plusieurs points sont à noter en faveur de Kinnaird. Il a risqué sa vie pour aller prendre l'émetteur portatif. Il a failli mourir en essayant de porter secours à son aide, Grant, et serait certainement mort si Jeremy ne l'avait assommé. Voyez ce qui est arrivé à ce Foster, qui est entré avec une

couverture sur la tête et qu'on n'a plus revu !

« Kinnaird aurait-il parlé des piles Nife, s'il avait eu quelque complexe de culpabilité à leur sujet ? Par parenthèse, c'est sans doute la raison de la mort de Grant. Kinnaird lui avait dit d'emporter les autres piles Nife ; Grant a cherché, trop longtemps, des choses qu'on avait déjà sorties de la baraque. Un dernier point : Naseby affirme que la porte de la radio était bloquée, probablement par la glace. Si Kinnaird avait joué avec des allumettes peu auparavant, cette porte n'eût pas été bloquée.

— Si vous écarterez Kinnaird, dit lentement Swanson, cela vous conduit à éliminer plus ou moins le docteur Jolly. » Il sourit. « D'ailleurs je ne vois pas très bien un membre de votre profession larder des gens de coups de couteau. Leur besogne consiste à réparer les trous, non à en faire. Ce n'eût pas été du goût d'Hippocrate.

— Je n'élimine pas Kinnaird, fis-je. Mais je ne suis pas disposé non plus à coller sur lui, sans plus, l'étiquette de meurtrier. En ce qui concerne la moralité de ma profession, je suis prêt à vous fournir toute une liste de bons Samaritains qui ont orné le box des accusés à Old Bailey. À la vérité, nous n'avons rien contre Jolly. Son rôle, en cette nuit fatale, semble avoir consisté à sortir en titubant de la baraque de radio, à tomber par terre, et à y demeurer presque jusqu'à la fin de l'incendie. Bien entendu, cela ne signifie rien quant au rôle qu'il a pu jouer avant l'incendie. Cependant, contre cette possibilité s'inscrivent le blocage de la porte, le fait que Kinnaird ou Grant eussent fatalement remarqué ses activités – il couchait au bout de la baraque et, pour sortir, il devait passer devant Kinnaird et Grant. Sans compter qu'il aurait dû s'arrêter aussi pour prendre les piles Nife. Encore un point en sa faveur ; en apparence, du moins : je ne crois pas que la chute de Benson ait été un accident ; dans ce cas, il est difficile de voir comment Jolly aurait pu la provoquer, alors qu'il était au bas de la voile et Benson au sommet.

— Vous défendez très bien Jolly et Kinnaird, murmura Swanson.

— Non. Je dis seulement ce qu'un avocat dirait.

— Hewson, dit lentement Swanson. Ou Naseby, le cuisinier... Ou bien les deux à la fois... Ne trouvez-vous pas singulier que ces deux-là, qui couchaient au bout oriental de la baraque, où le feu a pris en premier, aient pu s'échapper, alors que les deux autres – Flanders et Bryce, n'est-ce pas ? – qui couchaient au milieu y aient été asphyxiés ? Naseby déclare les avoir appelés et secoués. Peut-être aurait-il pu le faire toute la nuit sans résultat, s'ils étaient déjà inconscients... ou morts. Peut-être avaient-ils vu Naseby ou Hewson prendre des vivres et fallait-il les réduire au silence. Peut-être, encore, furent-ils frappés avant que quelque chose ait été enlevé. N'oubliez pas le revolver. Il était caché dans le réservoir du tracteur, cachette bien étrange, sauf

pour Hewson qui conduisait ce tracteur. Il paraît aussi avoir pris son temps pour alerter le capitaine Folsom. Il dut, dit-il, faire un long détour pour éviter les flammes ; mais, apparemment, il eut plus de facilité pour gagner la baraque de la radio. Autre chose importante, je crois ; les fûts de pétrole du magasin commencèrent selon lui, à exploser alors. Dans ce cas, comment les baraques – les cinq détruites, s'entend – pouvaient-elles être déjà la proie d'un incendie incontrôlable ? Il fallait que l'air fût saturé de pétrole en feu, les premières explosions avaient donc dû se produire longtemps avant. En dehors de son avertissement à Folsom – qui était déjà alerté – Hewson ne semble pas avoir fait grand-chose, après le début de l'incendie.

— Vous feriez vous-même un excellent juge d'instruction, commandant. Mais ne pensez-vous pas que ces charges contre Hewson sont un peu trop superficielles ? Un homme intelligent ne s'y fût pas exposé. En tout cas, il aurait un peu plus joué au héros pour attirer l'attention sur lui.

— Non. Hewson n'avait aucune raison de s'attendre à une enquête au sujet des causes de l'incendie, de prévoir que lui – ou quiconque – aurait à fournir des explications sur sa conduite.

— Je vous l'ai déjà dit, ces gens-là ne courent jamais de risques. Ils partent de l'hypothèse qu'ils peuvent être découverts.

— Comment pourraient-ils l'être ? protesta Swanson. Comment peuvent-ils s'attendre à éveiller des soupçons ?

— Vous ne croyez pas possible qu'ils nous sentent sur leurs traces ?

— Non.

— Ce n'est pas ce que vous disiez hier soir, après que le panneau fut tombé sur moi. Quelqu'un me poursuivait évidemment, avez-vous déclaré.

— Grâce au Ciel, ma tâche consiste uniquement à commander un sous-marin nucléaire ! À la vérité, je ne sais plus quoi penser au sujet de ce Naseby.

— Vous le croyez en cheville avec Hewson ?

— Si nous admettons que les gens logeant dans la cuisine et non complices des assassins devraient être éliminés, comme Naseby, dans ce cas, n'y était pas, il devait faire partie du complot, pas vrai ? Mais, sacré nom, comment expliquer alors sa tentative de sauver Flanders et Bryce ?

— Peut-être un risque calculé. Il vit Jeremy assommer Kinnaird quand celui-ci voulut rentrer à la radio, et pensa sans doute que le même Jeremy lui rendrait, à lui, le même service.

— La seconde tentative de Kinnaird était peut-être également feinte, observa Swanson. Somme toute, Jeremy avait déjà essayé de l'arrêter une première fois.

— Peut-être. Mais Naseby ? Si c'est votre homme, pourquoi a-t-il

dit que la porte était bloquée et dut-il la forcer ? Cela mettait Kinnaird et Jolly hors de cause, et un meurtrier s'arrange pour ne pas mettre hors de cause les autres suspects.

— Il n'y a rien à tirer de tout ça, fit calmement Swanson. Mettons tout le lot sous clef.

— Ce serait malin ! La meilleure façon de ne jamais découvrir le meurtrier... En tout cas, avant d'abandonner, souvenez-vous que c'est encore plus compliqué, que vous oubliez les plus suspects, Jeremy et Hassard, qui, s'ils sont les incendiaires, ont eu l'intelligence de ne laisser aucun indice. À moins, naturellement, que Jeremy ait voulu empêcher qu'on découvrit certaines choses, au sujet de Flanders et de Bryce, et que ce soit pour cette raison qu'il ait arrêté Naseby, quand celui-ci essaya de rentrer dans la cuisine. »

Swanson me regarda d'un air furieux. Voir son sous-marin désarmé à plus de 300 mètres de profondeur ne lui avait pas fait perdre son sang-froid, mais il s'agissait de quelque chose de différent.

« Très bien, fit-il. Nous allons laisser l'assassin en liberté, libre de saboter le *Dolphin* à sa guise. Il me faut une bien grande confiance en vous, docteur Carpenter ! Je suis certain que vous ne la décevrez pas. Un dernier point. Je ne mets pas un instant en doute vos talents d'enquêteur, mais j'ai été frappé de voir que vous ne posiez pas certaine question, une question que je juge capitale.

— Qui a suggéré de transporter les corps au laboratoire, en sachant qu'il rendait ainsi inviolable la cachette du matériel ?

— Excusez-moi. Vous aviez sans doute vos raisons de ne pas demander cela.

— Naturellement. Vous n'osez affirmer que le meurtrier se sent guetté par nous. Moi, je suis sûr qu'il ne s'en doute pas. Or, si j'avais posé cette question, il aurait immédiatement compris la raison de l'enquête et su que j'étais sur sa piste. Voici mon explication : l'ordre a été donné par le capitaine Folsom, mais sur une suggestion, habilement camouflée pour qu'il ne la remarque pas, venue d'ailleurs. »

Quelques mois plus tôt, avec le soleil de l'Arctique, la journée eût été glorieuse. Il n'y avait pas de soleil en cette saison, mais le temps était aussi parfait qu'il pouvait l'être sous ces latitudes. Trente-six heures – le temps qui s'était écoulé depuis notre pénible retour au *Dolphin*, de Hansen et moi – avaient causé un changement quasi miraculeux. La brise était complètement tombée ; plus de particules de glace acérées ; la température avait monté d'au moins cinq degrés ; la visibilité était idéale pour la banquise.

Swanson, qui partageait les idées de Benson au sujet de la vie trop sédentaire de l'équipage, avait conseillé à tout le personnel non de service d'aller se dégourdir les jambes au grand air. À onze heures du

matin, le *Dolphin* était pour ainsi dire désert ; l'équipage, pour qui les mots « Station dérivante Zébra » ne signifiaient rien de concret, désirait naturellement voir le camp, ou ce qu'il en restait, ce camp qui avait amené tout ce monde au sommet du globe.

Je pris place dans la queue des blessés qui attendaient d'être soignés par le docteur Jolly. Il ne s'occupait guère de ses brûlures et de ses gelures personnelles, mais, en très grande forme, se comportait dans l'infirmerie comme s'il y eût été chez lui depuis des années.

« Eh bien, fis-je, la concurrence entre les marchands de pilules n'a pas été si farouche, tout compte fait ! Je suis sacrément heureux qu'il y ait eu un troisième confrère. Comment vont les choses, sur le front médical ?

— Pas trop mal, mon vieux ! répondit-il jovialement. Benson va bien, le pouls, la respiration, la tension sont presque normaux, le degré d'inconscience est désormais très faible, si j'ose dire. Le capitaine Folsom souffre toujours beaucoup mais le voici hors de danger. Pour les autres, il y a une amélioration de cent pour cent, qu'ils ne doivent pas à la médecine. L'excellente nourriture, les lits chauds, la certitude d'être sauvés, leur ont fait plus de bien qu'aucun médicament ne pouvait leur en faire. À commencer par moi, en tout cas.

— D'accord. Tous vos camarades, sauf Folsom et les Harrington, ont suivi l'équipage sur la banquise. Si vous leur aviez suggéré, il y a quarante-huit heures, de retourner aussi vite au camp, ils vous eussent certainement considéré comme fou.

— Le pouvoir de récupération physique et mental de l'*homo sapiens* est souvent incroyable, mon vieux, fit-il, sur le même ton jovial. Et maintenant, voyons votre aileron abîmé. »

Comme j'étais un confrère, théoriquement endurci contre la souffrance, il ne prit guère de gants pour me soigner. M'accrochant aux bras de mon siège et faisant appel à mon amour-propre professionnel, je tins pourtant le coup.

« Voilà, c'est terminé, dit-il. Sauf pour Brownell et Bolton, les deux types restés sur la banquise.

— J'y vais avec vous. Le commandant Swanson est très anxieux de savoir ce que nous allons dire. Il tient à partir d'ici le plus tôt possible.

— Moi aussi, dit Jolly, avec conviction. Mais de quoi s'inquiète-t-il tant ?

— De la glace. On ne sait jamais quand celle-ci se refermera. Avez-vous envie de passer ici un an ou deux ? »

Jolly sourit, réfléchit, puis cessa de sourire et demanda :

« Combien de temps allons-nous rester sous cette maudite glace ? Autrement dit, quand atteindrons-nous la mer libre ?

— Swanson compte vingt-quatre heures. Ne prenez pas cet air

ennuyé, Jolly. Croyez-moi, on est beaucoup plus en sécurité sous cette banquise qu'au beau milieu. »

L'air peu convaincu, Jolly rassembla ses instruments et sortit de l'infirmerie. Swanson nous attendait au poste central. Nous grimpâmes dans la voile, descendîmes au dehors et nous dirigeâmes vers la station.

Nous croisâmes beaucoup de marins qui revenaient ; ils avaient l'air abattu et nous regardèrent à peine. Je n'eus pas de peine à deviner la raison de cette attitude : ils avaient ouvert des portes qui eussent dû rester closes...

La température ayant monté, et les radiateurs étant en marche depuis vingt-quatre heures, la baraque-dortoir était plutôt surchauffée et toute trace de glace intérieure avait disparu. L'un des malades, Brownell, avait repris conscience ; assis sur sa couchette, il mangeait une soupe apportée par un des deux surveillants.

« Bien, dis-je à Swanson. Celui-là est prêt à partir.

— Sans aucun doute », observa Jolly. Il se pencha sur l'autre, Bolton, se redressa et hocha la tête. « Celui-là est très malade, commandant. Je ne prendrai pas la responsabilité de le faire transporter.

— Je peux être forcé de prendre cette responsabilité, répondit sèchement Swanson. Écoutons une autre opinion. »

Il aurait pu, pensai-je, prendre un ton plus diplomatique et plus conciliant. Mais, s'il existait deux meurtriers à bord du *Dolphin*, il y avait 33 pour 100 de chances que Jolly fût l'un d'eux, et Swanson ne l'oubliait pas un seul instant.

J'eus un haussement d'épaules pour m'excuser envers Jolly, me penchai sur Bolton, et l'examinai le mieux que je pus, avec une seule main.

« Jolly a raison, dis-je enfin. Il est assez bas. Je crois cependant qu'il supportera le transport au bateau.

— C'est une supposition, observa Jolly, qui, normalement, ne peut servir de base pour une telle décision.

— Je sais, mais les circonstances ne sont pas normales.

— Je prends la responsabilité, trancha Swanson. Docteur Jolly, je vous serais reconnaissant de surveiller le transport de ces deux hommes au sous-marin. Je vous donnerai autant d'aides que vous en voudrez. »

Jolly protesta encore, puis céda de bonne grâce. Il surveilla le transport avec beaucoup de compétence. Je restai au-dehors un peu plus longtemps, regardant Rawlings et ses camarades qui démontaient le matériel américain. Quand je me retrouvai seul, j'allai à la baraque du tracteur.

Le couteau cassé se trouvait toujours dans le réservoir, mais le

revolver et les deux chargeurs avaient disparu. Qui les avait pris ? Pas le docteur Jolly, en tout cas, car je ne l'avais pas perdu de vue pendant plus de deux secondes, entre son départ du *Dolphin* et son retour à bord.

À quinze heures, nous descendîmes au-dessous de la glace et mîmes le cap sur la mer libre.

X

L'après-midi et la soirée passèrent vite et assez agréablement. La fermeture des panneaux et le décrochage de la glace prirent une signification symbolique, au moins aussi importante que le fait même du départ. L'épais plafond glacé était comme un rideau, tiré devant les yeux de l'esprit. Nous avions coupé toute liaison matérielle avec la station Zébra, camp des morts, qui allait peut-être tourner pendant des siècles autour du pôle. Cette rupture atténuait l'horreur qui planait, comme un dais funèbre, sur le bateau et sur son équipage depuis vingt-quatre heures. Une porte sinistre s'était fermée derrière nous et nous lui tournions le dos. Mission accomplie, nous rentrions chez nous, et le soulagement, la joie qu'éprouvaient les marins à la pensée de retrouver bientôt la terre, étaient quasi tangibles. L'ambiance était devenue presque gaie. Quant à moi, je ne connaissais ni cette gaieté, ni la paix ; je laissais trop de choses derrière moi. Nulle paix ne pouvait régner, non plus, dans l'esprit de Swanson, de Hansen, de Rawlings et de Zabriski, qui savaient qu'à bord il y avait au moins un meurtrier. Le docteur Benson aussi savait cela, mais, pour le moment, il ne comptait pas ; il restait inconscient et, contrairement à ce que j'aurais dû penser professionnellement, j'espérais qu'il le demeurerait encore pendant un certain temps. Dans l'état intermédiaire entre la conscience et l'inconscience, on risque de trop parler.

Quelques survivants de Zébra demandèrent à visiter le bateau et Swanson les y autorisa. Étant donné ce que je lui avais dit le matin dans sa cabine, il ne dut pas donner sans répugnance cette permission, mais il n'en paraissait rien dans son expression, calme et souriante. Refuser eût été discourtois, tous les secrets du *Dolphin* se trouvant bien dissimulés aux yeux d'un profane. Ce n'était pourtant pas le vrai motif : un refus eût pu faire naître des soupçons chez quelqu'un.

Hansen servit de guide et je l'accompagnai, moins par intérêt que pour avoir l'occasion d'observer les réactions de chacun. Nous fîmes un tour complet, à part seulement la chambre du réacteur, interdite à tout le monde, et le local du système de navigation par inertie, où je n'avais pu pénétrer moi-même. Je surveillai deux hommes plus particulièrement, d'aussi près que je le pus sans me trahir et, comme je m'y attendais, je n'appris absolument rien. Il était vain d'espérer. L'inconnu, détenteur du revolver, portait un masque bien ajusté.

Après le dîner, j'aidai Jolly, le mieux possible, à donner ses soins du soir. Indiscutablement, c'était un excellent médecin. Avec rapidité et efficacité, il vérifia, et changea quand il le fallait, les pansements des malades debout, soigna Benson et Folsom puis me demanda de l'accompagner à l'arrière, au laboratoire nucléaire, où avaient été logés les quatre autres patients alités : les jumeaux Harrington, Brownell et Bolton. Benson et Folsom occupaient les deux seuls lits de l'infirmierie.

Bolton n'avait pas souffert du transport, grâce au soin avec lequel Jolly avait dirigé celui-ci. Il se plaignait d'atroces douleurs dans l'avant-bras droit. Toute la peau avait disparu, et il y avait plusieurs points de suppuration. Jolly l'enveloppa d'une feuille d'aluminium enduite d'onguent, fit une injection calmante, donna quelques pilules somnifères, et prescrivit au marin de garde de l'avertir de tout changement dans l'état du blessé. Un bref examen des trois autres, un ou deux changements de pansement, et ce fut terminé.

Pour moi aussi. Depuis deux nuits, je n'avais pratiquement pas dormi et la douleur de ma main gauche contribuait à m'épuiser. Quand j'arrivai à la cabine, Hansen ronflait et l'ingénieur mécanicien était parti.

Je n'eus pas besoin des somnifères du docteur Jolly.

Je me réveillai à deux heures, toujours fatigué, avec l'impression d'être couché depuis cinq minutes à peine. Mais je pris instantanément conscience.

Le bruit eût ranimé un mort. Il sortait d'un haut-parleur, situé au-dessus de la couchette de Hansen ; c'était une sorte de sifflement aigu, sur deux notes, qui me fit mal aux oreilles et devait ressembler au cri d'une sorcière à l'agonie.

Hansen s'habillait avec une hâte désespérée.

« Que diable se passe-t-il ? demandai-je.

— Le feu ! Il y à le feu à bord ! Et sous cette sacrée glace ! »

Finissant de boutonner sa chemise, il se précipita dehors.

Le sifflement diabolique cessa brusquement et le silence tomba comme un coup de massue. Puis je pris conscience de quelque chose de plus : le bateau ne vibrait plus du tout, les grandes machines étaient stoppées. Un frisson me parcourut l'échine. Pourquoi étaient-elles stoppées ? Pour quelle raison une machine nucléaire pouvait-elle stopper aussi vite et qu'arrivait-il ensuite ? Mon Dieu, pensai-je, l'incendie a peut-être éclaté dans la chambre même du réacteur. J'avais regardé au cœur de la pile atomique par l'épais hublot de bâbord, et vu la lueur indescriptible, supra-terrestre, une phosphorescence de cauchemar, de vert, de violet et de bleu, la

nouvelle « lumière effroyable » de l'humanité. Qu'arriverait-il si cette lumière échappait à tout contrôle ? Je l'ignorais, mais n'avais nulle envie de me trouver au voisinage lorsque cela se passerait.

Je m'habillai sans hâte. Le bateau pouvait être en feu, mais si le magnifique équipage de Swanson n'était pas de taille à faire face au danger, l'arrivée du docteur Carpenter n'y changerait certainement rien.

Trois minutes après le départ de Hansen, je parvins au poste central. Des bouchons de fumée âcre passaient près de moi. Une voix – celle de Swanson – dit sèchement :

« Fermez cette porte. »

J'obéis et regardai autour de moi. J'essayai, du moins ; ce n'était pas facile. Mes yeux pleuraient comme si on leur avait jeté du poivre. Une fumée diaboliquement noire, beaucoup plus épaisse et irritante qu'une brume londonienne, emplissait le local. La vue ne dépassait pas quelques dizaines de centimètres. Je vis pourtant les hommes à leurs postes ; certains haletaient ou toussaient, d'autres juraient tout bas ; tous les yeux pleuraient, mais il n'y avait pas la moindre trace de panique.

« Vous eussiez été mieux de l'autre côté de cette porte, dit Swanson. Excusez-moi de vous avoir rudoyé, docteur, mais nous voulons limiter le plus possible l'espace occupé par cette fumée.

— Où se trouve l'incendie ?

— Dans la chambre des machines, répondit-il du même ton que s'il eût parlé du temps qu'il faisait. Mais nous ignorons en quel point précis. C'est assez ennuyeux, surtout à cause de la fumée. Nous ne connaissons pas l'étendue parce que nous ne pouvons préciser l'emplacement de l'incendie. On ne voit pas sa main devant la figure, dit l'ingénieur mécanicien.

— Et les machines ? fis-je. Elles sont stoppées. Y a-t-il quelque chose de cassé ? »

Il se frotta les yeux avec un mouchoir, parla à un homme qui portait une épaisse combinaison de caoutchouc, avec un masque contre la fumée, puis se retourna vers moi.

« Nous n'allons pas être volatilisés, si c'est ce que vous voulez dire. » J'aurais juré qu'il souriait. « La pile atomique reste sûre quoi qu'il arrive. Si quelque chose va mal, les barres d'uranium arrêtent la réaction en un millième de seconde. Dans le cas présent, c'est nous qui l'avons interrompue. Dans la chambre de manœuvre, les hommes ne voyaient plus les cadrans de contrôle. Il n'y avait pas d'autre choix. L'équipe a dû évacuer la machine et les chambres de manœuvre, pour s'abriter dans le poste arrière. »

Enfin des renseignements ! Nous n'allions pas sauter, ignoblement

volatilisés sur l'autel du progrès nucléaire. L'asphyxie, à l'ancienne manière, serait notre lot.

« Qu'allons-nous faire ? demandai-je.

— Nous devrions faire surface immédiatement. Avec quatre mètres de glace au-dessus, ce n'est pas facile. Veuillez m'excuser. »

Il parla à l'homme masqué, qui portait une petite boîte, munie d'un cadran. Tous deux gagnèrent la lourde porte ouvrant sur la coursive qui conduisait à la chambre de manœuvre, par-dessus le compartiment du réacteur. Ils l'ouvrirent. Un épais nuage de fumée noire entra dans le poste central, tandis que l'homme s'engageait dans la coursive. Il referma la porte derrière lui. Swanson consolida la fermeture, revint dans le poste, momentanément aveuglé, et chercha un microphone à tâtons.

« Ici, le commandant, dit-il. Le feu est localisé dans la chambre des machines. Nous ne savons pas s'il est de caractère électrique, chimique ou dû au pétrole ; le foyer n'a pas été exactement repéré. Pour prévoir le pire, nous cherchons actuellement s'il s'agit d'une fuite des radiations. » L'homme à la combinaison de caoutchouc emportait donc un compteur Geiger. « Si c'est négatif, nous rechercherons une fuite de vapeur, et si c'est encore négatif, nous procéderons à une plus vaste investigation. Ce ne sera pas facile, la visibilité, me signale-t-on, étant quasi nulle. Nous avons déjà ouvert tous les circuits électriques de la chambre de manœuvre, éclairage inclus, pour prévenir une explosion, dans le cas où du combustible atomisé se trouverait dans l'atmosphère. Nous avons fermé les vannes d'arrivée de l'oxygène et isolé la machine de la ventilation, dans l'espoir que le feu s'éteindra de lui-même, après épuisement de l'oxygène.

« Défense de fumer jusqu'à nouvel ordre. Stoppez les radiateurs, les ventilateurs, ouvrez tous les circuits électriques, sauf ceux des lignes de communication – mais y compris le juke-box et l'appareil à faire de la crème glacée. Toutes les lampes non essentielles sont à éteindre. Les mouvements seront réduits au minimum. Je vous tiendrai au courant des développements. »

Je pris conscience que quelqu'un se trouvait près de moi. C'était le docteur Jolly, dont la figure, normalement joviale, était crispée.

« Ça va assez mal, mon vieux, hein ? fit-il d'un ton inquiet. Je ne suis plus aussi sûr que j'aie eu bien de la chance d'être sauvé ! Et toutes ces défenses – ne pas fumer, ne pas utiliser d'énergie, ne pas se mouvoir – ont-elles bien la signification que je leur donne ?

— J'en ai peur, répondit Swanson. Le cauchemar de tout commandant de sous-marin nucléaire vient de se réaliser pour moi : un incendie sous la banquise. Du coup, nous tombons à deux étages au-dessous du sous-marin conventionnel. D'abord, celui-ci ne se trouverait pas sous la glace. Deuxièmement, il possède d'énormes

batteries d'accumulateurs. Et, même s'il était sous la glace, il lui resterait assez de puissance pour en sortir. Notre batterie de réserve est si faible qu'elle ne nous permettrait de franchir qu'une petite partie du parcours.

— Oui, fit Jolly. Mais ne pas fumer, ne pas remuer...

— Cette petite batterie représente notre unique source d'énergie pour les appareils de purification d'air, l'éclairage, la ventilation, le chauffage – je crains que le *Dolphin* ne devienne vite très froid – il faut donc économiser au maximum, dans ce domaine. Moins il y aura d'oxyde de carbone dans l'air, mieux cela vaudra. Mais la principale raison est que nous aurons besoin de l'énergie électrique pour actionner les réchauffeurs, les pompes et les moteurs qui serviront à relancer le réacteur. Si cette batterie s'épuise avant que nous puissions le relancer... eh bien, je n'ai pas besoin de vous faire un dessin.

— Vous n'êtes pas très encourageant, commandant ! dit amèrement Jolly.

— Certainement pas. Mais je ne vois aucune raison de l'être.

— Vous donneriez votre pension, j'en suis sûr, pour trouver un joli chenal, bien ouvert, au-dessus de nous, en ce moment, dis-je.

— Je donnerais la pension de tous les amiraux américains, répondit-il d'un ton calme. Si nous trouvions une polynya, je ferais surface, ouvrirais le panneau de la machine, pour faire sortir la plus grande partie de l'air contaminé, lancerais notre diesel – il aspire directement dans la machine – et me débarrasserais du reste de la fumée en un rien de temps. En fait, ce diesel ne me sert actuellement pas plus qu'un piano.

— Et les compas ? demandai-je.

— C'est une idée également intéressante, dit Swanson. Si l'énergie de notre batterie tombe au dessous d'un certain niveau, nos trois compas gyroscopiques Sperry et le N6A – l'appareil de navigation par inertie – s'arrêteront. Après quoi nous serons tout à fait perdus. Notre compas magnétique est complètement inutile sous ces latitudes, il ne fait que tourner en rond.

— Nous tournerons donc, nous aussi, dit pensivement Jolly. Pour toujours sous cette charmante banquise, hein ? Sacré nom, commandant, je commence vraiment à regretter d'avoir quitté Zébra.

— Nous ne sommes pas encore morts, docteur... Qu'y a-t-il, John ? »

Ces derniers mots s'adressaient à Hansen, qui venait de faire son apparition.

« Sanders, commandant. À la machine à glace. Ne pourrait-on lui donner un masque contre la fumée ? Ses yeux pleurent terriblement.

— Donnez-lui tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il puisse continuer à lire son graphique. Faites-le doubler. S'il y a un chenal là-

haut, même de l'épaisseur d'un cheveu, je l'utiliserai. Signalez-moi immédiatement quand la glace tombera au-dessous de, disons 2 mètres, 2,50 m.

— Les torpilles ? dit Hansen. Il n'y a pas eu de glace aussi mince depuis trois heures et, étant donné la vitesse à laquelle nous dérivons, il n'y en aura pas d'ici trois mois. Je vais prendre la veille moi-même. Avec ma main, je ne suis guère bon à autre chose.

— Merci. Tout d'abord, dites donc au mécanicien Harrison de stopper les appareils d'absorption du gaz carbonique et le brûleur d'oxygène de carbone. Il faut économiser le moindre ampère. En outre, cela apprendra à nos hommes, qui sont gâtés, un peu de ce qu'éprouvaient les anciens sous-mariniers quand ils étaient contraints de rester en plongée une vingtaine d'heures.

— Cela va être très dur pour nos malades, observai-je. Benson et Folsom à l'infirmerie, les jumeaux Harrington, Brownell et Bolton au laboratoire nucléaire, tout à fait à l'arrière. Ils ont déjà suffisamment de peine sans air vicié.

— Je sais, fit Swanson, et je suis vraiment désolé. Plus tard, si les choses vont très mal, nous remettrons le système de purification de l'air en marche pour l'infirmerie et l'arrière. »

Il s'interrompt, un nouveau flot de fumée venant d'entrer, conséquence de l'ouverture de la porte. L'homme à la combinaison de caoutchouc revenait et, malgré le manque de visibilité, je m'aperçus qu'il était en assez mauvais état. Swanson et deux autres coururent au-devant de lui pour le soutenir et fermer la porte.

Swanson enleva le masque. Je vis alors qu'il s'agissait de Murphy, celui qui m'avait accompagné lors de l'incident du poste des torpilles. Rawlings et lui étaient spécialisés dans les besognes de ce genre.

Il était blême, haletait et avait presque perdu connaissance. Mais, après ce qu'il venait de subir, l'atmosphère du poste central dut lui paraître aussi pure que celle des montagnes, car sa figure ne tarda pas à s'éclaircir et il parvint même à sourire, sur la chaise où on l'avait assis.

« Désolé, commandant, dit-il, mais ce masque n'est pas suffisant pour supporter ce que j'ai trouvé dans la machine. Ce n'est pas très joli, c'est moi qui vous le dis... Bonne nouvelle, commandant : il n'y a pas de fuite des radiations.

— Où est le compteur Geiger ?

— Je l'ai perdu. Il fait noir là-bas comme dans un four, on ne voit pas à dix centimètres. J'ai bien failli dégringoler. Le compteur m'a échappé, mais j'avais eu le temps de le consulter. Il ne marquait rien du tout. » Il décrocha le médaillon qu'il portait à l'épaule. « Ceci vous confirmera le fait, commandant.

— Qu'on développe immédiatement ce film, ordonna Swanson.

Vous vous êtes magnifiquement débrouillé, Murphy. Allez maintenant au réfectoire. Vous y trouverez un air plus pur qu'ici. »

Le film du médaillon fut développé en un rien de temps et apporté à Swanson, qui le regarda rapidement, sourit et émit un long sifflement de soulagement.

« Murphy avait raison. Pas de fuite de radiations. Merci, mon Dieu ! Dans le cas contraire, nous étions fichus, j'en ai peur. »

La porte avant du poste central s'ouvrit. Quelqu'un entra et la referma aussitôt. Avant d'avoir vu l'arrivant, j'avais deviné qui c'était.

« Le premier maître torpilleur Patterson m'a autorisé à venir vous trouver, commandant. Nous venons de voir Murphy. Il est assez mal en point. Le chef et moi pensons que des blanc-becs de ce genre ne devraient pas... »

— Dois-je comprendre que vous êtes volontaire pour y aller, Rawlings ? »

Les soucis de la responsabilité accablaient Swanson, mais je vis qu'il devait faire effort pour conserver son calme.

« Volontaire, pas précisément, commandant. Mais... qui avez-vous d'autre ? »

— Sur ce bateau, le service des torpilles a toujours eu de lui-même une idée phénoménalement élevée.

— Faisons-lui essayer un scaphandre autonome, dis-je. Ces masques à fumée ont des limitations très étroites.

— Une fuite de vapeur, commandant ? demanda Rawlings. C'est bien ça que vous voulez que je cherche ?

— Allons, vous semblez vous être désigné vous-même. Oui, une fuite de vapeur.

— C'était le costume que portait Murphy ? dit Rawlings, en montrant les vêtements qui gisaient sur le pont.

— Oui. Pourquoi ?

— Il me semble qu'on y verrait quelque trace de condensation, s'il s'agissait d'une fuite de vapeur.

— Peut-être. Peut-être aussi la suie et les particules de fumée retiennent-elles l'humidité en suspension... Peut-être la chaleur a-t-elle séché l'humidité déposée sur cette combinaison. Un tas de choses sont possibles. Ne restez pas trop longtemps.

— Juste le temps qu'il faudra pour voir ce qui se passe. » Il se tourna vers Hansen en souriant : « Vous vous êtes moqué de moi sur la banquise, capitaine, mais, aussi vrai que deux et deux font quatre, je vais la gagner, cette fois, cette petite médaille. Je vais faire honneur au bateau.

— Si le torpilleur Rawlings voulait bien cesser ses divagations pour le moment, dit Hansen, j'aurais une suggestion à faire, commandant. À l'intérieur, il ne pourra pas enlever son masque, mais s'il faisait sonner

le téléphone de la machine ou actionnait le télégraphe de réponse, toutes les quatre ou cinq minutes, nous saurions que tout va bien pour lui. Sinon, nous enverrions quelqu'un le chercher. »

Swanson approuva. Rawlings prit la combinaison, la bouteille d'oxygène et sortit. C'était la troisième fois, en quelques minutes, que la porte arrière du compartiment s'ouvrait, et chaque fois de nouveaux nuages de fumée entraient ; mais on nous avait apporté des lunettes contre la neige et certains d'entre nous portaient un masque.

Un téléphone sonna. Hansen répondit, dit quelques mots, et raccrocha.

« C'était Jack Cartwright, commandant. » Chef du service des machines il se trouvait dans la chambre de manœuvre, et avait dû se replier à l'arrière. « Il a été à moitié asphyxié par les fumées, semble-t-il, et transporté dans le compartiment arrière. Il se déclare bien remis, maintenant. Si nous lui envoyons des masques ou des appareils respiratoires, pour lui et pour un de ses hommes, il pense pouvoir atteindre ceux de la machine. J'ai dit que c'était entendu.

— Je serais certainement beaucoup plus rassuré si Jack Cartwright pouvait personnellement diriger la recherche, dit Swanson. Envoyez-lui quelqu'un, voulez-vous ?

— J'irai moi-même. On me remplacera à la machine à glace. »

Swanson regarda la main blessée de Hansen, hésita, puis acquiesça.

« D'accord. Mais vous n'irez que jusqu'à la machine et reviendrez aussitôt. »

Hansen partit. Au bout de cinq minutes, il revint et dépouilla son appareil respiratoire. Son visage était blême et ruisselait de sueur.

« Il y a bien le feu à la machine, dit-il sombrement. C'est aussi brûlant que l'enfer. Pas d'étincelles ni de flammes, mais cela ne signifie rien, car on n'y verrait pas un brasier à 50 centimètres.

— Vous avez rencontré Rawlings ? demanda Swanson.

— Non. Il n'a pas sonné ?

— Deux fois, mais... » Le téléphone de la machine sonna. « Bon ! Il va bien. Et le compartiment arrière, John ?

— Ce n'est pas beau à voir. Les malades y sont en assez mauvais état, particulièrement Bolton. La fumée a dû pénétrer là-bas avant qu'on ait pu fermer la porte.

— Dites à Harrison de mettre en marche son assainisseur d'atmosphère, mais pour le laboratoire seulement. »

Quinze minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles le télégraphe de la machine sonna trois fois, quinze minutes pendant lesquelles l'air se fit encore plus irrespirable, quinze minutes pendant lesquelles une équipe d'incendie fut rassemblée dans le poste central. Puis l'entrée d'un nouveau nuage de fumée indiqua que la porte arrière s'ouvrait.

C'était Rawlings. Il était très faible, et il fallut l'aider à dépouiller

sa combinaison. Sa figure était blême et ruisselait ; ses cheveux et ses vêtements étaient si trempés de sueur qu'il paraissait sortir de l'eau. Mais il arborait un sourire de triomphe.

« Pas de fuite de vapeur, commandant. C'est certain. Le feu est en bas, dans la chambre des machines. Des étincelles volent partout. Quelques flammes, pas beaucoup. J'ai repéré le foyer. La turbine à haute pression de tribord. C'est le revêtement qui brûle.

— Vous avez gagné votre médaille, Rawlings, dit Swanson, et je la fabriquerai moi-même, s'il le faut. » Il se tourna vers l'équipe d'incendie. « Vous avez entendu. La turbine de tribord. Agissez par quatre à la fois, pas plus d'un quart d'heure pour chaque équipe. Le lieutenant Raeburn conduira la première. Des couteaux, des marteaux à dent, des leviers, de l'acide carbonique. Saturiez le revêtement, puis arrachez-le. Ensuite, surveillez l'évolution des flammes. Pas besoin de vous mettre en garde contre les tuyaux de vapeur. Allez. »

Ils sortirent.

« Combien de temps cela prendra-t-il ? Dix, quinze minutes ? demandai-je à Swanson.

— Un minimum de trois ou quatre heures... si nous avons de la chance. Dans ce compartiment, il y a un affreux méli-mélo. Les vannes, les tubes, les condenseurs et des kilomètres de ces maudits tuyaux de vapeur qui vous brûlent si vous les touchez. Il est presque impossible d'y travailler, même dans des conditions normales. Puis il y a l'énorme turbine avec son épais revêtement calorifuge. Les ouvriers qui l'ont monté pensaient bien qu'on n'y toucherait jamais. Avant de commencer, il faudra arroser le feu avec les extincteurs, et cela ne sera pas d'un bien grand secours. Dès qu'ils arracheront un morceau de revêtement, le feu, par contact avec l'oxygène, reprendra au-dessous, dans la matière imbibée d'huile.

— Comment cela ?

— C'est l'ennui, expliqua Swanson. Toute machine exige un graissage. Ce ne sont pas les machines qui manquent dans ce compartiment, ni l'huile pour la lubrification ! Ces sacrés revêtements calorifuges ont une véritable affinité pour l'huile. Dès qu'il en existe à l'entour, soit sous une forme fluide, soit en suspension dans l'air, ils l'attirent comme l'aimant attire la limaille, et l'absorbent comme le papier buvard absorbe l'encre.

— Quelle peut être la cause de cet incendie ?

— Une combustion spontanée. Il y a déjà eu des cas de ce genre. Le bateau a maintenant parcouru plus de 80 000 kilomètres et je suppose que le revêtement s'est saturé dans cet espace de temps. Nous marchons à grande vitesse depuis notre départ de Zébra et l'excès de chaleur a déclenché l'affaire... John, toujours rien de Cartwright ?

— Rien.

— Il doit être là-bas depuis une vingtaine de minutes.

— Peut-être, mais quand je suis parti, il commençait seulement à passer sa combinaison – avec Ringman. Cela ne veut pas dire qu'ils se soient rendus directement dans la machine. Je vais demander à l'arrière. »

Il téléphona et raccrocha, l'expression sombre.

« Ils sont partis depuis vingt-cinq minutes. Faut-il faire une recherche, commandant ?

— Restez ici. Je ne vais pas... »

La porte s'ouvrit et deux hommes entrèrent en titubant, l'un soutenant l'autre. La porte refermée, ils enlevèrent leur masque. Je reconnus un des marins qui accompagnaient Raeburn ; l'autre était Cartwright, chef du service Machines.

« Le lieutenant Raeburn m'a envoyé avec le capitaine, dit le marin. Le capitaine n'est pas en très bon état. »

Le diagnostic ne manquait pas d'exactitude. Cartwright n'avait plus toute sa conscience et il luttait pour retenir ce qu'il en restait.

« Ringman, dit-il enfin. Il y a cinq minutes... Nous revenions.

— Ringman ? demanda Swanson doucement. Que lui est-il arrivé ?

— Il est tombé... Dans la machine. Je... je l'ai suivi. J'ai essayé de lui faire remonter l'échelle... Il criait !... Mon Dieu, il criait comme un damné... Je... »

Il faillit glisser de sa chaise.

« Ringman, dis-je, une fracture importante ou des contusions internes ?

— Nom de Dieu ! jura Swanson à voix basse. Une fracture ! En bas ! John, faites emmener Cartwright à la salle de séjour de l'équipage. Une fracture !

— Veuillez préparer une combinaison et un masque pour moi, dit vivement Jolly. Je vais prendre la trousse de Benson à l'infirmerie.

— Vous ? fit Swanson, en hochant la tête. C'est très beau de votre part, Jolly. J'apprécie beaucoup, mais je ne peux vous laisser...

— Au diable vos règlements pour une fois, mon vieux ! Rappelez-vous, commandant, que nous sommes sur le même bateau. Nous claquerons ou nous nous tirerons d'affaire ensemble. Je ne plaisante pas.

— Mais vous ne savez pas vous servir de ces appareils...

— Je suis capable d'apprendre. »

Jolly partit. Swanson me regarda. Il portait des lunettes, mais elles ne dissimulaient pas son inquiétude.

« Croyez-vous... ? fit-il avec une curieuse hésitation.

— Jolly a naturellement raison. Vous n'avez pas le choix. Si Benson était disponible, vous l'auriez déjà envoyé. Par ailleurs, Jolly est un excellent médecin.

— Vous n'êtes pas descendu dans la machine, Carpenter. C'est une véritable jungle de métal. Il n'y a pas la place nécessaire pour éclipser un doigt. À fortiori...

— Je ne crois pas que Jolly pense à faire cela. Il se contentera d'une piqûre, qui empêchera Ringman de hurler comme un damné pendant qu'on le tirera de là. »

Swanson acquiesça, plissa les lèvres et alla examiner le sondeur à glace.

« Cela va assez mal, hein ? dis-je à Hansen.

— Vous pouvez le dire, mon ami. Plus que mal, même ! Normalement, nous devrions avoir assez d'air dans le sous-marin pour tenir au moins seize heures. Mais la moitié de cet air est déjà pratiquement irrespirable. Ce qui reste ne durera plus que quelques heures. Le commandant est pris de trois côtés. S'il ne met pas en marche les purificateurs d'atmosphère, les hommes opérant dans la machine vont se trouver dans des conditions impossibles. Travailler dans une obscurité quasi totale, avec des appareils respiratoires, vous rend aveugle... Les projecteurs n'y feront rien. S'il met les purificateurs en marche dans la machine, l'oxygène ranimera le feu. Et, s'il le fait, il lui restera évidemment moins d'énergie pour relancer le réacteur.

— Tout cela est fort rassurant. Combien de temps faudra-t-il pour relancer le réacteur ?

— Au moins une heure après que l'incendie sera éteint et que tout aura été vérifié. Au moins une heure.

— Swanson estime à trois ou quatre heures le temps nécessaire pour éteindre l'incendie. Ça fait cinq en tout. Ce qui est bien long. Pourquoi ne pas utiliser un peu de l'énergie en réserve pour essayer de trouver un chenal ?

— Ce serait un jeu encore plus dangereux. Je pense comme le commandant. Battons-nous contre le démon que nous connaissons, au lieu de jouer avec celui que nous ne connaissons pas. »

Jolly reparut avec la trousse et, en toussant, endossa la combinaison et l'appareil respiratoire. Hansen lui donna des explications sur la manière de s'en servir. Jolly parut comprendre rapidement. Brown, le marin venu avec Cartwright, fut chargé de l'accompagner. Jolly n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait l'échelle conduisant à la machine.

« Faites aussi vite que vous le pourrez, dit Swanson. Rappelez-vous, Jolly, que vous n'êtes pas entraîné à ce genre de choses. J'espère vous voir revenir dans moins de dix minutes. »

Il revint exactement quatre minutes plus tard. Sans Ringman. Le docteur Jolly était à moitié inconscient. Brown dut presque le porter dans le poste central.

« Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé, dit Brown, encore haletant et tremblant de l'effort qu'il venait de faire, car Jolly pesait au moins quinze kilos de plus que lui. Nous venions de refermer la porte du poste central. Je marchais en tête. Le docteur Jolly est tombé soudain contre moi. Il a dû s'accrocher le pied quelque part. Il m'a fait tomber, moi aussi. Quand je me suis relevé, il est resté couché. Je l'ai éclairé avec ma torche. Il avait tourné de l'œil. J'ai arrangé son masque du mieux que je pus et je l'ai ramené.

— Ma parole, fit Hansen, les médecins se font drôlement malmener à bord du *Dolphin* ! » Il regarda Jolly, qu'on emmenait vers l'avant, où il y avait de l'air un peu plus respirable. « Nos trois scieurs d'os sont hors de combat. C'est bien commode, n'est-ce pas, commandant ? »

Swanson ne répondit pas.

« Il faut faire une injection à Ringman, dis-je. Saurez-vous ce qu'il faut donner, comment le donner et où ?

— Non.

— Et quelqu'un d'autre de votre équipage le sait-il ?

— Je ne suis pas en état de discuter, Carpenter. »

J'ouvris la trousse de Jolly, cherchai parmi les flacons, trouvai ce que je désirais, y plongeai une aiguille et enfonçai celle-ci dans mon avant-bras, à l'endroit où se terminait le bandage.

« Un anesthésiant, fis-je. Je suis douillet, mais je tiens à pouvoir utiliser l'index et le pouce de cette main. » Je regardai Rawlings, aussi rétabli qu'on pouvait l'être dans cette atmosphère viciée. « Comment vous sentez-vous ?

— Je me reposais un peu. » Il se leva et prit l'appareil respiratoire. « Ne craignez rien, Doc. Avec le torpilleur de 1^{re} classe Rawlings à vos côtés...

— Nous avons de nombreux hommes disponibles à l'arrière, docteur Carpenter, fit Swanson.

— Non, je prends Rawlings. Dans son propre intérêt. Ce soir, il gagnera peut-être deux médailles. »

Rawlings sourit et mit son masque. Deux minutes plus tard nous étions hors du poste central.

Il faisait épouvantablement chaud et, même avec une puissante torche électrique, la visibilité ne dépassait pas 50 centimètres ; mais, pour le reste, cela n'allait pas trop mal. L'appareil respiratoire fonctionnait bien et je n'eus pas conscience d'un malaise, au début tout au moins.

Rawlings, me tenant par le bras, me conduisit au sommet d'une échelle qui descendait dans la machine. J'entendis le sifflement caractéristique d'un extincteur et en cherchai l'origine.

Domage qu'il n'y eût pas de sous-marins au Moyen Age ! Ce que je voyais eût donné à Dante une inspiration nouvelle pour son *Enfer*. À

tribord, deux puissants projecteurs avaient été installés au-dessus de l'énorme turbine, donnant une visibilité de un à deux mètres, selon la quantité de fumée qui sortait du revêtement. À ce moment, un assez large morceau de celui-ci était recouvert d'une couche de mousse blanche. Le porteur de l'extincteur recula, et trois hommes avancèrent pour arracher le morceau de revêtement. Dès que cela fut fait, la partie située immédiatement au-dessous lança des flammes d'une vingtaine de centimètres, éclairant étrangement les hommes, qui sautèrent en arrière pour ne pas être brûlés. Le porteur de l'extincteur revint, et tout recommença. Les mouvements, presque stylisés, des opérateurs faisaient penser aux prêtres d'un culte depuis longtemps disparu, offrant, avec des gestes rituels, un sacrifice sur l'autel de leur divinité.

Cela me fit comprendre aussi ce que m'avait dit Swanson. À ce rythme, un délai de quatre heures n'avait assurément rien d'excessif. J'essayai de ne pas penser à ce que serait alors l'atmosphère à l'intérieur du *Dolphin*.

Le porteur de l'extincteur – c'était Raeburn – nous aperçut, vint nous trouver et nous conduisit à l'endroit où gisait, dans un amas de tuyaux, Ringman, silencieux, mais pleinement conscient. Je me penchai et fis toucher mon masque au sien.

« La jambe ? » criai-je.

Il approuva de la tête.

« La gauche ? »

Il approuva encore et toucha un point à mi-hauteur du tibia. J'ouvris la trousse, pris des ciseaux, pinçai la manche en haut du bras, et coupai l'étoffe. La piqûre vint ensuite. Deux minutes plus tard, le blessé dormait. Avec l'aide de Rawlings, je mis des éclisses et nouai un grossier pansement. Deux membres de l'équipe d'incendie nous aidèrent à tirer l'homme jusqu'à l'échelle, où nous le fîmes passer dans la coursive au-dessus. Je m'aperçus alors que je haletais, que mes jambes tremblaient et que mon corps était baigné de sueur.

Au poste central, j'enlevai mon masque et me mis aussitôt à tousser et à éternuer, tandis que de grosses larmes roulaient sur mes joues. Pendant les quelques minutes de notre absence, l'atmosphère du poste central s'était viciée d'une façon effrayante.

« Merci, docteur, me dit Swanson. À quoi cela ressemble-t-il, en bas ?

— À rien de fameux. Supportable, mais fort pénible. Dix minutes suffisent, pour les membres de vos équipes d'incendie.

— Nous nous en tiendrons à ce délai. »

Deux marins passèrent, transportant Ringman à l'infirmerie. Rawlings reçut l'ordre d'aller se reposer dans la salle de séjour, mais préféra m'accompagner à l'infirmerie. Il regarda ma main bandée et

dit :

« Trois mains valent mieux qu'une, même si deux appartiennent à Rawlings. »

Benson s'agitait et délirait un peu. Le capitaine Folsom dormait profondément, ce qui m'étonna, mais Rawlings m'expliqua qu'il n'y avait pas d'appareil d'alerte à l'infirmerie et que la porte était imperméable au son.

Nous déposâmes Ringman sur la table d'examen. Rawlings coupa la jambe gauche du pantalon avec de gros ciseaux de chirurgien. C'était moins grave que je ne le craignais : une fracture simple du tibia, sans complications. Le pansement fut vite terminé, mon compagnon faisant la plus grande partie de la besogne. Je n'essayai pas de mettre la jambe en traction. Jolly une fois rétabli ferait cela mieux que moi.

Nous venions de finir quand le téléphone sonna. Rawlings décrocha rapidement, pour ne pas réveiller Folsom, dit quelques paroles et raccrocha. Son expression me fit comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une bonne nouvelle.

« Du poste central et pour vous, dit-il. Bolton, le malade du laboratoire nucléaire, celui que vous avez ramené de Zébra hier après-midi, est mort il y a environ deux minutes. Un décès de plus !

— Non, dis-je. Un meurtre de plus ! »

XI

Le *Dolphin* était un tombeau glacial. À six heures trente du matin, quatre heures et demie après le début de l'incendie, il n'y avait toujours qu'un seul mort à bord : Bolton. Mais, quand je regardai, avec des yeux enflammés, les hommes assis ou couchés dans le poste central – plus personne n'était debout – je me rendais compte que, dans une heure, deux tout au plus, Bolton aurait de la compagnie... À dix heures au plus tard, si les circonstances se maintenaient, le sous-marin ne serait plus qu'un cercueil d'acier, sans vie à l'intérieur.

Comme bateau, le *Dolphin* était déjà mort. Tous les sons qui s'associent à un navire vivant, le ronronnement des machines principales, le bruit aigu des générateurs, le ronflement profond de l'appareil à air conditionné, le bruit caractéristique du Sonar, le cliquetis du local de la radio, la musique du juke-box, le sifflement des ventilateurs, le remuement des ustensiles à la cuisine, les conversations, tout cela s'était éteint. Tous les sons vitaux d'un bateau, les battements de son cœur, avaient cessé ; à leur place était venu non pas le silence, mais quelque chose de pire, qui évoquait la mort et non la vie : la respiration rauque d'hommes qui luttaient désespérément pour faire entrer de l'air dans leurs poumons.

Quelle ironie ! Et dire qu'il y avait à bord plusieurs jours d'oxygène dans des bouteilles géantes !... Il y avait bien aussi des appareils analogues au *Built-in Breathing System* britannique, qui donnait un mélange d'oxygène et d'azote ; mais les hommes n'y passaient, tour à tour, que pendant une minute ou deux. Le reste du temps, c'était, l'épuisante agonie, qui aboutirait à la mort. Il restait quelques appareils portatifs, mais ils étaient réservés aux membres des équipes d'incendie.

Parfois, on déversait de l'oxygène dans les compartiments ; mais le seul effet paraissait être d'accroître la difficulté de respirer, à cause de l'augmentation de la pression. Tout resterait inutile tant que la teneur en gaz carbonique ne cesserait de s'élever à chaque minute. Un conditionneur de 200 tonnes pouvait envoyer de l'air épuré dans le bateau toutes les deux minutes, mais il consommait énormément d'électricité, et les électriciens estimaient que la réserve d'énergie, indispensable pour relancer le réacteur, se trouvait déjà dangereusement basse. La teneur en gaz carbonique montait donc

implacablement vers une valeur mortelle, et nous n'y pouvions rien.

S'ajoutaient aussi à l'air dangereusement vicié les vapeurs au fréon du réfrigérateur et les vapeurs d'hydrogène des batteries. Pis encore, la fumée était devenue si épaisse que, même dans les parties avant du bateau, la visibilité se trouvait réduite à quelques pieds, et cette fumée subsistait, car l'énergie manquait pour actionner les appareils de précipitation électrostatique. On avait essayé de le faire, mais ces appareils s'étaient montrés tout à fait incapables d'entamer la concentration des milliards de particules de carbone en suspension dans l'air. Chaque fois que s'ouvrait la porte de la machine – et c'était de plus en plus fréquent, à mesure que diminuait la force des membres des équipes d'incendie – de nouveaux nuages de cette abominable fumée acide se déroulaient dans le sous-marin. Dans la machine, le feu avait cessé depuis plus de deux heures ; mais le revêtement de la turbine tribord continuait à se consumer, produisant encore plus de fumée.

Cependant le plus grand ennemi demeurait l'oxyde de carbone – ce gaz mortel insidieux, incolore, inodore et sans saveur – à cause de son affinité meurtrière avec les globules rouges du sang – 500 fois celle de l'oxygène. À bord du *Dolphin*, la teneur tolérée était de 30 millionièmes. À présent nous en étions à 4 ou 500 millionièmes. Si elle arrivait à 1 000, nous n'aurions plus que quelques minutes à vivre.

Il y avait aussi le froid. Ainsi que l'avait annoncé le commandant Swanson, comme il n'y avait plus de vapeur et que les radiateurs étaient éteints, le bateau avait pris la température de la mer extérieure. Du point de vue absolu, ce n'était pas grave ; simplement deux degrés au-dessous de zéro centigrade ; mais l'effet sur le corps humain était énorme. La plupart des hommes ne possédaient pas de vêtements chauds : dans des circonstances normales, la température intérieure du *Dolphin* se maintenait à 22° C. Il leur était défendu de remuer, et, d'ailleurs, ils n'avaient plus suffisamment d'énergie pour le faire, le peu qui leur restait servait à actionner les muscles de la poitrine pour absorber cet air vicié qui ne pouvait plus engendrer assez de chaleur animale. On pouvait littéralement entendre les hommes frissonner, claquer des dents ; certains gémissaient doucement ; le bruit dominant restait cependant celui de la respiration, rauque et effrayant.

À l'exception de Hansen et de moi – qui ne disposions pratiquement que d'une main – et des malades, tout le monde était descendu à son tour dans la machine, pour livrer bataille au démon rouge qui menaçait de nous anéantir. Le nombre des hommes, dans les équipes, était passé de quatre à huit, mais le temps de séjour avait été réduit à trois ou quatre minutes, pour mieux concentrer les efforts. Les

progrès demeuraient pourtant désespérément lents, à cause de l'épaississement de la fumée et de l'étroitesse de l'espace. En outre, intervenait désormais le fait que les hommes ne possédaient plus que la force d'un enfant, pour arracher le maudit revêtement, dans un effort qui paraissait désormais inutile.

J'étais descendu dans la machine une nouvelle fois, à cinq heures trente, pour soigner Jolly qui avait glissé et était tombé en aidant un marin à remonter l'échelle. Jamais je n'oublierai ce que je vis alors : des formés spectrales, dans un monde spectral et tourbillonnant, s'agitant comme dans un cauchemar, trébuchant, s'écroulant, sur un pont couvert de mousse carbonique et de morceaux encore fumants de revêtements ; des hommes à bout, au dernier degré de l'épuisement. Une petite étincelle de feu, c'est-à-dire d'un élément aussi vieux que le monde, avait suffi pour réduire à néant tous les brillants progrès technologiques du XX^e siècle, ramenant en un instant aux ténèbres de la préhistoire la frontière de l'effort humain, transportée à l'âge nucléaire.

Tous les moments difficiles révèlent un homme et, dans l'esprit des marins du *Dolphin*, c'était, en cette sombre nuit, le docteur Jolly. Rapidement rétabli, après sa désastreuse intervention dans la machine, il était revenu au poste central quelques secondes après que j'eus fini de panser la jambe de Ringman. La nouvelle de la mort de Bolton parut l'émouvoir ; mais, ni par un mot, ni par un regard, il n'exprima un reproche à Swanson ou à moi-même, pour avoir embarqué, contre son avis, ce malade dont la vie ne tenait qu'à un fil. Swanson, je crois, lui en fut reconnaissant, et il aurait probablement présenté des excuses à Jolly, si un membre des équipes d'incendie n'était venu prévenir qu'un de ses camarades venait de se fouler ou de se briser une cheville – second de toute une série d'incidents mineurs. Jolly prit l'appareil respiratoire le plus proche avant que nous eussions pu essayer de l'en dissuader et partit.

Nous cessâmes bientôt de compter ses sorties. Au moins quinze. Vers six heures, mon esprit commençait à devenir quelque peu nébuleux. Il ne manquait pas de clients pour ses talents médicaux. Fait paradoxal, les deux genres de blessures les plus fréquents, cette nuit-là, furent de caractère opposé : des brûlures, provenant du revêtement porté au rouge – et des tuyaux de vapeur, auparavant – et des gelures, provoquées par un jet de gaz carbonique, touchant accidentellement des visages ou des mains. Jolly ne cessa de répondre aux appels, même après qu'il se fut donné un assez mauvais coup à la tête. Il se plaignait amèrement au commandant d'avoir été arraché à la sécurité relative de Zébra, lançait quelque plaisanterie, mettait son masque et partait. Une dizaine de discours au Congrès ou aux Communes n'eussent pu mieux cimenter l'amitié anglo-américaine.

Vers six heures quarante-cinq, le premier-maître torpilleur Patterson arriva au poste central. Je suppose qu'il entra normalement par la porte, mais ce n'est qu'une supposition, car, de l'endroit où je me trouvais, entre Swanson et Hansen, je ne voyais pas cette porte. Quand je l'aperçus, il avançait à quatre pattes, la tête ballante, se traînant péniblement, avec une respiration au rythme de 50 à la minute. Il ne portait pas de masque et tremblait constamment.

« Il faut faire quelque chose, commandant, articula-t-il d'une voix rauque. Sept hommes sont évanouis, dans le poste des torpilles ou dans la salle de séjour. Ils sont en bien mauvaise condition.

— Merci, chef. Nous allons agir le plus vite possible. »

Swanson, non plus, ne portait pas de masque et se trouvait en aussi mauvaise condition que Patterson, respirant très péniblement, avec des larmes et des gouttes de sueur qui roulaient sur ses joues couleur de cendre.

« De l'oxygène, dis-je. Déversez de l'oxygène dans le bateau.

— La pression ambiante est déjà trop forte, répondit-il, en hochant la tête.

— La pression ne les tuera pas. » J'eus conscience que ma voix avait un son aussi étrange que celles de Swanson et de Patterson. « Tandis que l'oxyde de carbone les tue. Ce qui importe, c'est la proportion par rapport à l'oxygène. Elle est trop élevée, beaucoup trop. C'est par là que nous périrons.

— Donnez de l'oxygène », ordonna Swanson.

Des robinets s'ouvrirent ; l'oxygène fusa dans le poste central et, je le savais, dans les logements de l'équipage. Je sentis, dans mes oreilles, l'accroissement de la pression, mais guère d'amélioration dans ma respiration. Ce que confirma Patterson, qui, beaucoup plus faible cette fois, revint annoncer qu'il avait sur les bras une douzaine d'hommes évanouis.

Je partis vers l'avant avec lui, emportant un des rares appareils respiratoires non épuisés. Je le plaçai tour à tour sur la figure de ces hommes. Cela les ranimait, mais la plupart s'évanouissaient de nouveau dès que je retirais le masque. Je revins au poste central, dont les occupants eux-mêmes gardaient à peine conscience ; comme moi-même, d'ailleurs. Je me demandai s'ils éprouvaient la même chose que moi, si le feu des poumons s'était étendu au reste du corps, s'ils voyaient les premières modifications de couleur sur leur visage et sur leurs mains, la tache pourpre, premier indice de l'empoisonnement par l'oxyde de carbone. Jolly, remarquai-je, n'était pas revenu de la machine ; il y restait pour venir en aide aux hommes, qui couraient de plus en plus le danger de se blesser, eux ou leurs camarades, à mesure que leur faiblesse croissait et que leur concentration d'esprit diminuait.

Swanson était toujours à l'endroit où je l'avais laissé, assis sur le pont, adossé à la table de point. Il sourit faiblement lorsque je m'affalai entre lui et Hansen.

« Comment vont-ils, docteur ? » murmura-t-il.

Son calme monolithique ne l'avait pas abandonné ; et je compris confusément que l'homme ne flancherait pas, en aucune circonstance ; on n'en trouve un semblable que sur un million, ou dans l'espace de toute une vie.

« Très bas, dis-je, ce qui n'était pas très précis, mais m'économisait de l'énergie. Dans moins d'une heure, vous aurez les premiers empoisonnements par l'oxyde de carbone.

— Si tôt ? fit-il, d'un ton surpris. C'est impossible, docteur... Voyons, l'effet commence à peine à se produire !

— Si tôt, répondis-je. Ce genre d'empoisonnement est extrêmement rapide. Cinq morts dans la première heure, cinquante dans la deuxième. Au moins cinquante.

« Vous ne me laissez pas le choix et je vous en suis reconnaissant. John, où est le chef du service machines ? Son heure a sonné.

— Je vais le chercher. »

Hansen se leva péniblement, comme un vieillard essayant d'échapper à son lit de mort. À ce moment, la porte de la machine s'ouvrit. Des hommes noircis entrèrent en titubant. D'autres suivaient. Swanson demanda à l'un des premiers :

« Est-ce vous, Will ?

— Oui, commandant. »

L'enseigne de vaisseau Raeburn, officier de navigation, enleva son masque et se mit à tousser péniblement. Swanson attendit que la quinte cessât.

« Où en sont les choses, Will ?

— Il ne se produit plus de fumée, commandant. Nous avons complètement noyé le revêtement, je crois.

— Combien de temps faut-il pour arracher ce qui reste ?

— Dieu seul le sait. Normalement, dix minutes. Dans les conditions présentes, au moins une heure.

— Merci. Ah ! » Hansen et Cartwright faisaient leur apparition. « Monsieur Cartwright, je serais heureux que vous pussiez remettre en marche. Quel est le record, pour rallumer la chaudière, avoir de la vapeur et lancer le turbo-générateur ? »

Cartwright, les yeux rouges, toussant péniblement, manifestement en très mauvaise condition, redressa pourtant les épaules et réussit à sourire.

« Je l'ignore, commandant, dit-il. Mais vous pouvez déjà considérer ce record comme battu. »

Il partit. Swanson se leva avec une faiblesse évidente. Sauf lors de

deux inspections dans la machine, il n'avait pas pris d'appareil respiratoire, durant ces heures interminables et si pénibles. Il demanda de mettre du courant sur le circuit des hauts-parleurs, décrocha un microphone et parla d'une voix claire et forte. Étonnante manifestation de contrôle de soi, triomphe de l'esprit sur des poumons qui agonisaient, faute d'air !

« Ici, votre commandant, dit-il. L'incendie de la machine est éteint. Nous commençons à remettre en marche nos appareils de propulsion. Ouvrez les portes étanches dans tout le bord. Elles resteront ouvertes jusqu'à nouvel ordre. Vous pouvez considérer que le pire est derrière nous. Merci pour tout ce que vous avez fait. » Il raccrocha et s'adressa à Hansen : « Le pire est derrière nous, John, s'il nous reste assez d'énergie pour remettre la machine en marche.

— Le pire est certainement encore à venir, observai-je. Il faut au moins trois quarts d'heure, peut-être une heure entière, pour remettre en marche les turbines et le système de purification de l'air. À votre avis, combien de temps faut-il aux purificateurs pour produire un effet appréciable, sur cet air empoisonné ?

— Au moins une demi-heure.

— C'est bien cela. Au moins une demi-heure, et vous estimez que le pire est passé ! Il n'a pas encore commencé. » Je secouai la tête, essayant de rattraper le fil de mes idées ; puis j'y parvins :

« Dans une heure et demie, un homme sur quatre sera mort. »

Swanson sourit. Oui, fait incroyable, il sourit !

« Je ne le crois pas, docteur, comme Sherlock disait à Moriarty. Personne ne mourra d'empoisonnement par l'oxyde de carbone. Dans quinze minutes, nous aurons de l'air respirable dans tout le bateau. »

Hansen et moi échangeâmes un regard. La tension avait été trop forte, le commandant avait perdu la tête. Swanson saisit ce regard et se mit à rire, d'un rire qui se transforma rapidement en toux convulsive, parce qu'il aspirait trop d'air vicié. La toux mit assez longtemps à se calmer.

« C'est bien fait pour moi, dit-il. Mais votre expression !... Pourquoi ai-je ordonné d'ouvrir les portes étanches, docteur ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Et vous, John ? »

Hansen hocha la tête. Swanson le regarda d'un air dubitatif.

« Téléphonnez à la machine de lancer le diesel, fit-il.

— Bien, commandant, répondit Hansen, sans bouger.

— Le capitaine Hansen se demande s'il ne faut pas aller chercher une camisole de force, reprit Swanson. Il sait qu'on ne lance jamais un diesel à bord d'un sous-marin en plongée – sauf avec un schnorchel, inutilisable sous la glace – car le moteur consomme une énorme quantité d'air et absorbera très vite tout celui du bateau. C'est bien ce

que je veux. Nous avons, à l'avant, de l'air comprimé sous une forte pression. De l'air frais. Nous lancerons le diesel dans la partie arrière – il démarrera lentement, à cause de la pénurie d'oxygène, mais il démarrera. Il aspirera la plus grande partie de cette atmosphère viciée, déversant ses gaz à l'extérieur. La pression diminuera, et l'air frais gagnera l'arrière. Le faire plus tôt eût équivalu à un suicide, en ranimant les flammes avant l'extinction de l'incendie. Mais c'est désormais possible. Le diesel ne tournera que quelques minutes, naturellement. Cela suffira. Vous me suivez, capitaine Hansen ? »

Celui-ci suivait certainement, mais il ne répondit pas, il était déjà parti.

Trois minutes s'écoulèrent, puis nous perçûmes le bafouillis d'un diesel qui démarre, bafouillis particulièrement pénible cette fois. Nous apprîmes ultérieurement que les mécaniciens avaient dû vider plusieurs bouteilles d'éther à proximité, pour assurer le lancement. Pendant une ou deux minutes, le moteur tourna de façon erratique, sans paraître produire d'effet sur l'air vicié, puis, imperceptiblement tout d'abord, plus nettement ensuite, la fumée du poste central, éclairée par la seule lampe qui était restée allumée, s'écoula peu à peu vers la porte arrière. Elle fut remplacée par une autre fumée, plus claire, venant de l'avant, où de l'air comprimé était déversé dans les logements.

Quelques minutes encore, et ce fut le miracle. Le diesel tourna de plus en plus régulièrement, à mesure que la teneur en oxygène augmentait et que la fumée du poste central était remplacée par cette espèce de brume grisâtre, venant de l'avant, qui méritait à peine le nom de fumée. Cette brume apportait de l'air ayant une teneur désormais acceptable en gaz carbonique et en oxyde de carbone. Nous en eûmes du moins le sentiment.

La réaction de l'équipage fut à peine croyable. Un sorcier, semblait-il, avait parcouru toute la longueur du bateau, touchant chacun d'une baguette magique et vivifiante. Des hommes évanouis, à une demi-heure de la mort, commencèrent à remuer ; certains ouvrirent les yeux ; des malades, à bout de force, couchés dans des attitudes désespérées, se levèrent, leur visage exprimant un étonnement presque comique, aspirant à pleins poumons ce qui n'était plus de l'air vicié ; ceux qui, quelques minutes auparavant, n'attendaient plus que la mort, se demandaient comment ils avaient pu avoir cette pensée. La qualité de l'atmosphère ne devait pas être, même à présent, bien fameuse ; pourtant l'air des montagnes le plus pur ne nous eût pas paru plus délectable.

Swanson examinait attentivement les manomètres qui indiquaient la pression intérieure. Elle tomba graduellement à la normale, puis au dessous. Alors il ordonna de lâcher de l'air comprimé. Quand la

pression redevint voisine de la normale, il fit stopper le diesel et cesser cette émission compensatrice.

« Commandant, dis-je, si vous désirez jamais les étoiles d'amiral, vous pourrez toujours compter sur moi pour vous appuyer.

— Merci, fit-il en souriant. Nous avons eu de la chance. »

Assurément, le seul fait de naviguer avec Swanson constituait, pour nous, une chance.

Nous entendîmes alors le bruit des moteurs et des pompes que Cartwright actionnait pour remettre la machine nucléaire en fonction. Tout le monde savait qu'à cet effet l'énergie restante pouvait ne pas suffire, mais chose curieuse, personne ne doutait du succès ; nous étions revenus de trop loin pour imaginer désormais un échec.

Et il n'y en eut pas. À huit heures exactement, Cartwright téléphona pour annoncer qu'il avait de la vapeur sur les ailettes de turbine et que le *Dolphin* était redevenu mobile. Peu de nouvelles m'ont jamais causé autant de plaisir.

Pendant trois heures, nous avançâmes à petite vitesse, tandis que l'appareil à conditionner l'air fonctionnait à la pression maximum pour normaliser l'atmosphère. Puis Swanson accéléra progressivement, jusqu'à la moitié de la vitesse de croisière, le chef du service Machines n'estimant pas prudent d'aller au-delà. Pour diverses raisons techniques, le *Dolphin* devait utiliser toutes ses turbines simultanément, ce qui le réduisait à l'allure de la plus lente ; et, depuis que le revêtement était arraché, Cartwright n'osait pousser la turbine de tribord. Il fallait donc un peu plus de temps pour atteindre la mer libre. Mais le commandant annonça à l'équipage que, si la limite de la banquise était toujours où nous l'avions trouvée – elle ne pouvait guère s'être déplacée de plus de quelques milles – nous la franchirions le lendemain matin vers quatre heures.

À seize heures, des équipes avaient réussi à déblayer la chambre des machines, en enlevant tous les débris qui s'y étaient accumulés au cours de la nuit. Puis Swanson réduisit le service au minimum, afin de donner à ses hommes l'occasion de dormir. L'exaltation de la victoire, la certitude de ne pas mourir étouffés dans ce cercueil d'acier, sous la banquise, amenèrent l'inévitable réaction. L'effroyable fatigue se fit sentir. Les marins tombèrent sur leurs couchettes comme des morts.

Quant à moi, je ne dormis pas, à ce moment. Ce me fut impossible ; j'avais trop à réfléchir, à comprendre ; par exemple, comment, par des erreurs de calcul ou par ma stupidité, j'étais le principal responsable de l'effroyable situation où s'étaient trouvés le *Dolphin* et son équipage. Je me demandais ce que dirait le commandant Swanson en découvrant que je lui avais caché bien des choses. Cependant, après l'avoir laissé si longtemps dans l'ignorance,

je ne voyais aucun mal à l'y maintenir encore pendant quelque temps. Au matin, je pourrais lui communiquer tout ce que je savais. Sa réaction serait intéressante, en tout cas ! Peut-être citerait-il Rawlings à l'ordre du jour ; mais j'avais le sentiment qu'il n'en serait pas de même pour moi. Surtout quand je lui aurais raconté ce que j'avais fait...

Rawlings. J'avais besoin de lui de nouveau. J'allai le trouver, lui dis ce que j'avais à l'esprit et lui demandai de sacrifier quelques heures de sommeil. Comme toujours, il fut l'obligeance même.

Dans la soirée, je jetai un coup d'œil sur un ou deux malades. Jolly, épuisé par ses efforts herculéens, avait sombré dans un abîme de sommeil. Swanson m'avait demandé de le remplacer, ce que je fis, mais cela ne me coûta pas beaucoup de peine. À une seule exception près, tous les malades dormaient profondément et leur état ne justifiait pas que je les réveillasse. L'exception était Benson, qui avait repris conscience à la fin de l'après-midi. Il allait indiscutablement mieux, mais il déclara que sa tête ressemblait à une citrouille qui contiendrait une riveteuse pneumatique en action. Je me bornai à lui donner un calmant. Je lui demandai s'il avait quelque idée de la façon dont sa chute s'était produite, mais il l'ignorait ou ne put se le rappeler. D'ailleurs peu important ; je connaissais la réponse.

Je dormis ensuite pendant neuf heures, en égoïste, car j'avais demandé à Rawlings de rester éveillé pendant la moitié de la nuit. Il est vrai qu'il devait remplir une tâche essentielle qui était bien au-dessus de mes moyens.

Dans la nuit, nous sortîmes de dessous la banquise, pour nous retrouver dans l'océan Glacial Arctique.

Je m'éveillai peu après sept heures, me lavai, me rasai, m'habillai aussi bien que je le pus avec une seule main, car je pensais qu'un juge doit se présenter décemment quand il doit diriger un procès ; puis j'allai déjeuner au carré. Vers neuf heures, j'entrai au poste central. Hansen était de quart.

« Où est le commandant ? demandai-je.

— Dans sa chambre.

— Je désirerais lui parler, ainsi qu'à vous-même. En particulier. »

Il me lança un regard interrogateur, acquiesça, transmit le service à l'officier de navigation et me conduisit à la cabine de Swanson. Je ne me perdis pas en circonlocutions.

« Je sais qui est l'assassin, dis-je. Je n'ai pas de preuve, mais je vais en obtenir maintenant. Je voudrais que vous fussiez là, si vous pouvez en prendre le temps. »

Au cours des trente-six heures précédentes, ces deux hommes avaient usé tout leur pouvoir d'émotion ; aussi ne se livrèrent-ils à aucune particulière manifestation d'étonnement. Swanson regarda

pensivement Hansen, se leva de table, replia la carte qu'il étudiait, et dit sèchement :

« Gagnons du temps, docteur Carpenter. Je n'ai jamais rencontré d'assassin. En voir un, qui a huit victimes sur la conscience, cela m'intéressera au plus haut point. »

Il parlait d'un ton impersonnel, presque léger, mais ses yeux avaient pris la couleur froide de l'acier.

« Huit seulement ? Il a bien failli dépasser la centaine, hier matin. »

Cette fois, Swanson fut touché.

« Que voulez-vous dire ? »

— Que l'homme en question possède aussi une boîte d'allumettes, avec lesquelles il s'est amusé aux premières heures d'hier, dans la machine.

— Quelqu'un a délibérément voulu incendier le bateau ? fit Hansen, d'un air d'incrédulité totale. Jamais vous ne me ferez croire cela, Doc.

— Moi, je le crois, intervint Swanson. Je crois tout ce que dit le docteur Carpenter. Nous avons affaire à un fou. Seul un fou accepterait de sacrifier sa propre vie, pour en perdre une centaine d'autres.

— Il a commis une erreur de calcul, dis-je. Venez avec moi. »

Ils nous attendaient au carré, comme je l'avais demandé. Onze : Rawlings, Zabriski, le capitaine Folsom, le docteur Jolly, les jumeaux Harrington, Naseby, Hewson, Hassard, Kinnaird et Jeremy. La plupart étaient assis autour de la table sauf Rawlings, qui ouvrait la porte, et Zabriski. Celui-ci, le pied toujours plâtré, était assis sur une chaise dans un coin de la pièce et lisait un exemplaire du *Dolphin Daze*, le journal du bord. À notre entrée, quelques-uns se levèrent. Swanson leur fit signe de se rasseoir. Tous restèrent silencieux, sauf le docteur Jolly qui lança joyeusement :

« Bonjour, commandant. Dites-moi, voici une petite réunion bien singulière ! Pourquoi donc nous avez-vous convoqués ? »

Je m'éclaircis la gorge :

« Excusez cette petite tromperie. C'est moi, non le commandant, qui vous ai convoqués.

— Vous ? fit Jolly en plissant les lèvres et en me regardant attentivement. Je ne pige pas, mon vieux. Pourquoi vous ?

— À cause d'une autre petite tromperie. Je ne suis pas, comme je l'ai prétendu, attaché au ministère des Approvisionnements. Je suis un agent du gouvernement britannique, un officier du le service du contre-espionnage. »

J'obtins la réaction que j'attendais. Ils me regardèrent bouche bée. Comme toujours, le docteur Jolly fut le premier à recouvrer ses esprits :

« Le contre-espionnage, sacré nom ! Le contre-espionnage !... Des espions, des capes, des épées, d'admirables blondes étouffées dans des placards !... Mais pourquoi... pourquoi êtes-vous ici ? Quels motifs avez-vous de nous voir, docteur Carpenter ?

— Une banale affaire de meurtre, dis-je.

— De meurtre ? fit la voix rauque du capitaine Folsom, qui parlait pour la première fois depuis son arrivée à bord.

— Deux des hommes qui se trouvent actuellement au laboratoire de la station étaient morts avant l'incendie. Ils ont reçu une balle dans la tête. Un troisième a été poignardé. J'appelle ça des meurtres. Pas vous ? »

Jolly saisit la table et se laissa lourdement retomber sur son siège. Les autres avaient l'air heureux d'être déjà assis.

« Il me paraît superflu d'ajouter, continuai-je, que le meurtrier se trouve dans cette pièce. »

Pas besoin de les regarder, pour comprendre qu'aucun de ces personnages ne pouvait être un meurtrier !... Tous étaient aussi innocents que l'enfant qui vient de naître, purs comme la neige dans le vent.

XII

Dire que je retenais toute l'attention de l'assistance serait un euphémisme. Peut-être si j'avais été un être à deux têtes, venu d'une autre planète, ou si j'avais annoncé les résultats d'un énorme sweepstake dont ils eussent possédé les billets ou encore si je les avais fait tirer à la courte paille, pour savoir qui passerait devant un peloton d'exécution, cette attention eût-elle été plus considérable, mais j'en doute ; ce n'était guère possible.

« Si vous voulez bien me suivre, commençai-je, je débiterai par une petite conférence sur l'optique. N'allez pas me demander ce que cela peut avoir à faire avec une histoire de meurtre. Comme vous ne tarderez pas à le constater, tout se tient.

« À égalité de valeur d'émulsion et de qualité des lentilles, la netteté d'une photographie dépend de la distance focale c'est-à-dire de l'écartement entre l'objectif et le film. Il y a encore quinze ans, la distance focale d'une caméra, en dehors d'un laboratoire, ne dépassait pas 125 centimètres. Ces appareils servaient sur les avions de reconnaissance, dans la dernière partie de la Seconde Guerre Mondiale. On pouvait ainsi photographier, d'une altitude de 15 000 mètres, une petite mallette posée sur le sol, ce qui n'était vraiment pas mal pour l'époque.

« Mais l'aviation américaine désirait des caméras aériennes plus grandes et meilleures ; la seule façon de les obtenir consistait à accroître la distance focale. Il existait naturellement une limite, cette caméra devant être montée à bord d'un avion – ou d'un satellite. Si vous désirez une distance focale disons de 7 mètres, il est évidemment impossible d'installer une caméra de cette longueur, sortant verticalement d'un avion ou d'un petit satellite. Mais les savants ont découvert un autre genre de caméra, où le rayon lumineux, au lieu de suivre un long fût, est brisé et reflété par un certain nombre de miroirs, ce qui permet d'accroître la distance focale sans avoir à allonger la caméra elle-même. En 1950, il existait un appareil de 254 centimètres de distance focale, capable de photographier un paquet de cigarettes à 15 000 mètres. Puis dix ans plus tard, fut réalisé ce qu'on appela le « suiveur de satellite et de missile, Perkin-Elmer-Roti », avec une distance focale de 1 270 centimètres, appareil équivalent à une caméra ordinaire de 12 mètres. Il photographie un

morceau de sucre à 15 000 mètres de distance. »

Je regardai autour de moi si tout le monde suivait bien. Jamais conférencier n'eut meilleur auditoire.

« Trois ans plus tard, repris-je, une autre maison américaine transforma ce suiveur de satellite en une caméra fantastique, qui pouvait être montée même sur un satellite de faibles dimensions. Ce ne fut pas du temps perdu. La distance focale n'a jamais été révélée ; nous savons pourtant une chose ; les conditions atmosphériques étant favorables, une soucoupe blanche, sur une surface sombre, se distingue nettement à 500 000 mètres d'altitude. L'image s'enregistre sur un film relativement minuscule, qui peut être agrandi indéfiniment. Les savants ont réalisé une émulsion complètement nouvelle, encore très secrète, cent fois plus sensible que celle des meilleurs films disponibles dans le commerce.

« Cette caméra devait être utilisée sur le satellite de deux tonnes américain baptisé Samos III – Samos pour *Satellite and Missile Observation System*. Elle ne le fut pas. Cette caméra, la seule dans son genre, disparut, volée en plein jour, démontée et, comme nous l'apprîmes par la suite, transportée de New York à La Havane par un *Jet* polonais, qui s'était prétendument envolé pour Miami, se soustrayant ainsi à la visite de la douane.

« Il y a quatre mois, cette caméra fut lancée sur un satellite soviétique qui parcourait une orbite polaire, traversant le Middle West américain sept fois par jour. Ces satellites peuvent tourner indéfiniment et, en trois jours, dans des conditions météorologiques parfaites, les Soviétiques avaient toutes les images qu'ils désiraient, celles des bases de lancement de missiles à l'ouest du Missouri. Chaque fois que cette caméra prenait une photographie du territoire américain, une autre, pointée à la verticale, faisait le point d'après les étoiles. Cela devait mettre les Russes à même de tirer sur toutes les bases de lancement de cette partie des États-Unis. Mais, tout d'abord, il fallait récupérer les photographies.

« La transmission par radio ne vaut rien, parce que, de cette façon, la qualité et le détail de l'image sont altérés. Rappelez-vous qu'il s'agissait d'un film relativement minuscule. C'était ce film lui-même qu'il fallait avoir. Il y a deux façons de procéder : ramener le satellite à terre ou éjecter une capsule contenant le film. Depuis les essais du *Discoverer*, les Américains ont perfectionné l'art d'attraper avec des avions les capsules qui tombent. Ce n'est pas la spécialité des Russes, quoique, nous le savons, ils aient une technique pour éjecter les capsules si un satellite tourne mal. Il fallait donc faire atterrir ce satellite et ils envisagèrent d'abord de le faire, à environ 300 kilomètres à l'est de la Caspienne. Quelque chose rata. Quoi, nous l'ignorons, mais, d'après nos spécialistes, les rétro-fusées, sur un côté

de la capsule, ne fonctionnèrent pas quand le signal en fut donné par radio. Commencez-vous à comprendre, messieurs ?

— Oui, fit Jeremy, d'une voix calme. Le satellite prit une orbite différente.

— C'est bien cela. Les fusées qui fonctionnèrent ne ralentirent pas l'appareil suffisamment, mais le firent dévier de sa route. La nouvelle orbite passa au-dessus de l'Alaska, sur le Pacifique, au-dessus de la terre de Graham, en Antarctique, immédiatement au sud de l'Amérique du Sud, par-dessus l'Afrique et l'Europe occidentale, puis au-dessus du pôle Nord, à environ 300 kilomètres en son point le plus rapproché.

« La seule façon qui restait aux Russes de récupérer les films consistait à éjecter la capsule, car, s'ils parvenaient à ralentir le satellite suffisamment pour le faire sortir de son orbite, ils ne pouvaient prévoir où il irait. Le point capital et vexant était que ce satellite ne passait nulle part au-dessus de l'Union Soviétique, ni d'un pays soumis à son influence. Pis encore, 90 pour 100 de son parcours se déroulait au-dessus de la mer ; et la capsule est si abondamment garnie d'aluminium et de pyroceram, pour supporter réchauffement consécutif à la rentrée dans l'atmosphère terrestre, qu'elle eût coulé instantanément. Comme je vous l'ai dit, les Russes n'ont jamais mis au point le système consistant à attraper les capsules en l'air et ils ne pouvaient tout de même pas demander aux Américains de le faire à leur place.

« Ils décidèrent donc de faire tomber la capsule en un des seuls endroits accessibles pour eux, soit sur la banquise du nord, soit dans l'Antarctique. Vous vous en souvenez, commandant : je vous ai dit, lors de notre rencontre, que je revenais de l'Antarctique. Les Russes y possèdent une couple de stations géo-physiques et, il y a quelques jours encore, nous pensions que la capsule pouvait tomber de ce côté. Nous nous trompions. La station la plus proche était à 450 kilomètres de l'orbite et aucune équipe de recherche ne quitta l'U.R.S.S.

— En conséquence, les Russes décidèrent de faire tomber la capsule au voisinage de la station Zébra ? » suggéra calmement Jolly. Mais l'omission de « mon vieux » constituait un signe de trouble.

« La station Zébra n'existait pas quand le satellite se dérégla, quoique les préparatifs fussent achevés. Nous demandâmes aux Canadiens de nous prêter un des brise-glaces du Saint-Laurent, pour mettre la station en place, mais les Russes, dans un bel élan de collaboration internationale, nous offrirent le *Lénine*, qui utilise la propulsion nucléaire, le meilleur brise-glaces du monde. Ils tenaient à ce que Zébra n'eût pas de retard. Elle en eut pourtant. La dérive est-ouest de la banquise a été exceptionnellement lente cette année. Près de huit semaines s'écoulèrent avant que la station n'arrivât

directement sous la trajectoire du satellite.

— Vous connaissiez les intentions des Russes ? demanda Hansen.

— Nous les connaissions. Mais les Russes ne se doutaient pas que nous étions sur leurs traces. Ils ignoraient qu'un des appareils installés à Zébra était un enregistreur capable d'indiquer au major Halliwell le moment où le satellite recevrait l'ordre d'éjecter la capsule. » Je regardai l'auditoire. « Je parierais qu'aucun de vous ne le savait. Mais le major Halliwell le savait, lui, ainsi que les trois autres hommes qui couchaient dans sa baraque, où se trouvait l'appareil.

« Ce que nous ignorions, c'était l'identité du membre de l'équipe Zébra qui avait été acheté par les Russes. Nous étions certains que quelqu'un l'avait été, mais nous ne savions pas qui. Chacun de vous offrait des garanties parfaites au point de vue de la sécurité, et l'un de vous se serait trouvé riche pour le reste de sa vie après notre retour en Grande-Bretagne. Outre leur agent, les Russes introduisirent à Zébra un enregistreur portatif – appareil électronique, réglé sur la longueur d'onde du signal commandant l'éjection. Une capsule peut être éjectée de 450 kilomètres d'altitude avec assez de précision pour tomber à moins de 2 kilomètres du point souhaité, mais la banquise n'est pas un terrain facile, et il y fait nuit la plupart du temps. La capsule devait continuer à émettre, disons pendant vingt-quatre heures, un signal qui, ainsi enregistré, devait permettre à l'agent soviétique de découvrir cette capsule. Il la trouva effectivement, la débarrassa de ses accessoires et la ramena à la station. Vous me suivez toujours messieurs ?... L'un d'entre vous, plus particulièrement ?

— Nous vous suivons tous, je pense, docteur Carpenter, dit doucement le commandant Swanson. Tous tant que nous sommes.

— Très bien. Malheureusement, le major Halliwell et ses trois compagnons savaient aussi que le satellite avait éjecté la capsule. N'oubliez pas qu'ils suivaient ce satellite vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils savaient que quelqu'un s'en occuperait sans délai, mais ils ne savaient pas qui. Le major mit un de ses hommes en surveillance. La nuit était terriblement froide, une tempête soufflait, mais cette surveillance n'en fut pas moins efficace. L'homme se heurta à l'agent qui revenait avec la capsule ; ou, plus probablement, il vit une lumière dans une baraque, y alla, trouva l'agent en train de tirer le film de la capsule. Au lieu d'aller tranquillement rendre compte au major Halliwell, le surveillant entra et interpella l'agent. Ce fut la dernière erreur de sa vie. Une lame de couteau s'enfonça entre ses côtes. » Je regardai l'auditoire. « Je me demande qui de vous a fait cela. En tout cas, c'était un meurtrier malhabile. Il cassa la lame dans la poitrine. J'y ai retrouvé le couteau brisé. »

Je regardai Swanson, il ne cilla pas. C'était lui qui avait trouvé le couteau, et dans le réservoir du tracteur ; mais nous avions tout le

temps de le dire.

« L'homme qu'il avait posté en surveillance ne revenant pas, le major Halliwell s'inquiéta. Cela dut se passer ainsi. J'ignore les détails, et d'ailleurs peu importe. Le personnage au couteau cassé était désormais alerté ; il se savait découvert – ce dut être, pour lui, un choc assez rude, car il se croyait insoupçonné – et quand le major envoya quelqu'un d'autre, il était prêt à le recevoir. Il était dans l'obligation de tuer le second importun, puisque le corps du premier se trouvait dans la baraque. Outre son couteau, il possédait un revolver. Il s'en servit.

« Le meurtrier savait que les deux hommes avaient été envoyés par le major Halliwell, donc que celui-ci et son dernier compagnon ne tarderaient pas à paraître, en constatant que le second ne revenait pas. Il décida de ne pas les attendre et de brûler ses vaisseaux. Gagnant la baraque du major, il le trouva couché ainsi que son compagnon, et il les tua. Je le sais parce que les balles entrèrent par le front et ressortirent par la nuque. Le moment est venu, je pense, de vous dire que je ne m'appelle pas Carpenter, mais Halliwell. Le major était mon frère.

— Grand Dieu ! murmura le docteur Jolly.

— Le meurtrier savait qu'il était essentiel de faire disparaître les traces de son crime. Il n'existait qu'un moyen : brûler les corps pour les rendre méconnaissables. Il sortit donc du magasin un ou deux fûts de pétrole, les déversa contre les murs de la baraque du major – il y avait traîné ses deux premières victimes – et mit le feu. Pour faire bonne mesure, il mit également le feu au magasin. C'est quelqu'un de consciencieux ! Quelqu'un qui ne fait pas les choses à demi. »

Autour de la table, les gens demeuraient stupéfaits, incompréhensifs, incrédules, mais seulement parce que l'énormité de la chose les dépassait. Pas tous, pourtant...

« J'ai une tournure d'esprit curieuse, continuai-je. Je me suis demandé pourquoi des hommes malades, brûlés, épuisés, avaient gaspillé du temps et des forces à transporter les morts dans le laboratoire. Quelqu'un avait dû suggérer qu'il fallait faire cela, que c'était plus décent. En réalité, naturellement, il s'agissait de faire en sorte que plus personne n'eût envie de se rendre dans cette baraque. Je regardai sous le plancher et qu'y trouvai-je ? 40 piles Nife en excellent état, des vivres en conserves, un ballon radio-sonde et une bouteille d'oxygène pour gonfler ce ballon ! Je m'attendais à trouver ces piles Nife – Kinnaird nous a dit qu'il y en avait des réserves importantes, et le feu ne les détruit pas. Je ne m'attendais pas aux autres découvertes, mais elles expliquaient tout.

« Le meurtrier eut deux malchances : il s'était fait surprendre, et le temps se gâta. Ce qui bouleversa tous ses projets. Il comptait, si les

circonstances étaient favorables, envoyer les films en l'air, attachés au ballon-sonde, où un avion russe les eût recueillis. Saisir une capsule au vol est très délicat, mais la cueillir à bord d'un ballon captif, c'est l'enfance de l'art. Les piles Nife intactes devaient servir à notre ami pour rester en contact avec les Russes et les prévenir du moment où, le temps s'améliorant, il ferait partir le ballon-sonde. Comme la discrétion n'est pas assurée dans l'éther, il utilisa un code spécial, et, quand celui-ci ne lui fut plus utile, il le détruisit par le seul moyen sûr en Arctique : le feu. J'ai trouvé des parcelles de papier brûlé incrustées dans le mur d'une des baraques, où le vent les emporta, du bureau météorologique où le meurtrier les avait jetées.

« Il s'arrangea pour que seules les piles Nife déjà usées fussent utilisées pour envoyer les S.O.S. et tenir le contact avec le *Dolphin*. En perdant fréquemment ce contact et en n'envoyant que des messages tronqués, il essayait de retarder notre arrivée, pour attendre une éclaircie, qui lui permettrait d'envoyer son ballon. Soit dit en passant, vous avez pu lire dans des dépêches – les journaux britanniques les ont publiées – que des avions russes, aussi bien qu'américains et britanniques, explorèrent cette région aussitôt après l'incendie. Les Russes cherchaient le ballon-sonde, les autres Zébra. Ce fut aussi le cas du brise-glaces *Dvina*, qui essaya de s'ouvrir un chemin, il y a quelques jours. Mais les avions soviétiques disparurent vite, leur agent à Zébra ayant prévenu qu'il n'y avait pas d'espoir de voir le temps s'améliorer, que le *Dolphin* venait d'arriver, qu'il était contraint de ramener les films par le sous-marin.

— Un moment, docteur Carpenter, interrompit Swanson, d'une voix troublée. Cela signifie-t-il que ces films se trouvent, maintenant, à bord de mon bateau ?

— Le contraire me surprendrait beaucoup, commandant. Pour nous retarder, une attaque fut faite directement contre le *Dolphin*. Lorsqu'on sut que celui-ci allait tenter d'atteindre Zébra, l'ordre de le paralyser fut envoyé en Écosse. La région de la Clyde n'est pas plus rouge que d'autres centres maritimes de Grande-Bretagne, mais on trouve des communistes pratiquement dans tous les chantiers navals, et, le plus souvent, même leurs camarades ignorent cette appartenance. Les saboteurs n'avaient pas l'intention, bien entendu, de provoquer un accident fatal ; celui qui s'arrangea pour ouvrir les portes des tubes lance-torpilles comptait bien que les conséquences demeureraient limitées. En temps de paix, l'espionnage international évite la violence. Aussi notre personnage, ici présent, va-t-il se faire très mal voir de ses maîtres. Comme les Britanniques et les Américains, les Russes emploient n'importe quelle tactique, légitime ou non, pour atteindre leurs objectifs ; mais les uns et les autres s'arrêtent devant le meurtre. Les assassinats ne faisaient pas partie du plan soviétique.

— Qui est-ce, docteur Carpenter ? demanda Jeremy très calmement. Pour l'amour du Ciel, qui est-ce ? Nous sommes neuf ici... Vous le connaissez ?

— Je le connais. Mais six seulement, pas neuf, peuvent être soupçonnés ; ceux qui firent le quart à la radio après le désastre. Le capitaine Folsom et les deux Harrington étaient complètement immobilisés, nous avons vos témoignages sur ce point. Il reste donc vous, Jeremy, Kinnaïrd, le docteur Jolly, Hassard, Naseby et Hewson. Meurtre prémédité et haute trahison. Une seule réponse. Le procès se terminera dès le jour où il s'ouvrira ; dans trois semaines tout sera réglé. Vous êtes très intelligent, mon ami ; mieux encore, vous êtes brillant. Je crains pourtant que ce ne soit pour vous le bout du chemin, docteur Jolly ! »

Ils ne comprirent pas tout de suite, trop stupéfaits, trop choqués. Ils entendirent bien mes paroles, mais n'en saisirent pas immédiatement le sens. Cependant, bientôt, comme des marionnettes, tous tournèrent leurs regards vers Jolly. Celui-ci se leva lentement et fit deux pas vers moi, les yeux vides, le visage crispé, les lèvres frémissantes.

« Moi ? fit-il d'une voix basse, rauque, incrédule. Moi ? Êtes-vous... êtes-vous devenu fou, docteur. Carpenter ? Au nom de Dieu... »

Je le frappai. J'ignore pourquoi, mais j'avais comme un voile rouge devant les yeux. Il tomba en arrière, sur le pont, portant les mains à la bouche et au nez, avant que j'eusse compris ce que je venais de faire. Si j'avais eu une arme, je l'aurais tué, je crois, comme j'aurais tué un serpent fer-de-lance, une araignée venimeuse, toute bête horrible et affreuse, sans même y réfléchir et sans pitié. Le voile se dissipa peu à peu devant mes yeux. Personne n'avait bougé. Jolly se releva péniblement sur les genoux, puis sur ses pieds et se laissa retomber lourdement sur son siège. Il tenait devant la figure un mouchoir taché de sang. Le silence le plus profond régnait.

« Pour mon frère, Jolly, dis-je, et pour tous les morts de Zébra, savez-vous ce que j'espère ? C'est que le bourreau aura des ennuis avec sa corde et que vous mettrez longtemps à mourir. »

Il enleva le mouchoir de sa bouche.

« Vous êtes fou, murmura-t-il. Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Le jury d'Old Bailey tranchera ce point. Je suis derrière vous depuis près de soixante heures.

— Quoi ? demanda Swanson. Vous savez depuis soixante heures ? »

Chose curieuse, je commençais à éprouver une grande fatigue. Toute cette affaire m'écoeurait.

« Vous avez le droit d'en être fâché, commandant, répondis-je. Mais, si je vous avais prévenu, vous auriez immédiatement mis

l'assassin sous clef, comme vous me l'avez dit à plusieurs reprises. Or je désirais voir où la piste conduisait, en Grande-Bretagne ; connaître les complices et ses contacts. Je me voyais déjà démantelant tout un réseau d'espions. Mais je le crains, la piste se termine ici. Permettez-moi de continuer.

« N'est-il pas étrange, dites-moi, que Jolly, en sortant de sa baraque, quand celle-ci a pris feu, se soit évanoui et soit resté sur place ? Il était asphyxié, prétend-il. Il ne l'était pas dans la baraque, où il s'est déplacé par ses seuls moyens. Puis il s'est évanoui. Curieux ! Ordinairement l'air frais ranime les gens. Sans doute Jolly est-il d'une race spéciale. Il désirait bien montrer à tout le monde qu'il n'était pour rien dans l'incendie. Pour souligner le fait, il a déclaré à plusieurs reprises qu'il n'est pas un homme d'action. S'il n'en est pas un, c'est qu'il n'en existe, pas !

— Vous ne pouvez appeler cela une preuve de culpabilité, observa Swanson.

— Je ne présente pas de preuves, je fais simplement ressortir un certain nombre de points, dis-je d'un ton las. Point numéro deux : Naseby, vous avez été particulièrement frappé par le fait que vous n'avez pas réussi à réveiller vos amis Flanders et Bryce. Et pour cause !... Jolly, que voici, utilisa de l'éther ou du chloroforme pour les éliminer. Cela se passa après le meurtre du major Halliwell et de ses trois compagnons, mais avant qu'il eût commencé à jouer avec ses allumettes. Après l'incendie, les secours pouvaient mettre longtemps, très longtemps à arriver, et le meurtrier entendait bien ne pas mourir de faim dans l'intervalle. Vous autres, vous pouviez mourir, il s'en moquait ! Mais Flanders et Bryce se trouvaient entre lui et la nourriture. N'avez-vous pas été surpris, Naseby, de constater que vos appels n'avaient aucun effet ? Une seule explication : vos deux camarades étaient drogués. Or une seule personne avait accès aux drogues. Hewson et vous, avez-vous dit également, ressentîtes un fort malaise. Rien d'étonnant. Vous avez été atteints par les vapeurs d'éther ou de chloroforme. Normalement, vous auriez dû sentir ces vapeurs en vous réveillant, mais l'odeur du pétrole en feu étouffait toutes les autres. Cela non plus, ce n'est pas une preuve, je le sais.

« Troisième point. J'ai demandé ce matin au capitaine Folsom qui avait donné l'ordre de transporter les morts dans le laboratoire. Lui, m'a-t-il répondu, mais, il s'en souvient, sur la proposition de Jolly, qui, avec toute son autorité médicale, recommandait de faire disparaître les corps carbonisés, pour ne pas affecter le moral des survivants.

« Quatrième point. La façon dont le feu s'était déclaré n'avait aucune importance, selon Jolly, qui essayait ainsi de m'égarer, sachant aussi bien que moi que c'était au contraire la chose essentielle, capitale. À propos, Jolly, je suppose que vous avez mis délibérément

les extincteurs hors de service, avant d'allumer l'incendie. Vous avez soupçonné Hewson, commandant, rappelez-vous, parce que d'après lui, les fûts de pétrole n'ont commencé à exploser que lorsqu'il se dirigeait vers la baraque-dortoir. Il disait la vérité. Au moins quatre fûts du magasin n'explosèrent pas, ceux dont Jolly s'est servi pour arroser les baraques. Que dites-vous de mon exposé, docteur Jolly ?

— C'est un cauchemar, dit-il très calmement. Un cauchemar. Je jure devant Dieu que tout cela m'est absolument étranger.

— Cinquième point. Pour une raison qui me reste inconnue, Jolly voulait retarder le retour du *Dolphin*. La meilleure façon d'y parvenir était de déclarer intransportables Bolton et Brownell, les deux grands malades de la station. Seulement, il existait deux autres médecins qui pouvaient les déclarer transportables. Il essaya donc, avec un certain succès, de nous éliminer.

« Benson, tout d'abord. N'avez-vous pas trouvé étrange, commandant, que la demande d'assister aux funérailles de Grant et du capitaine Mills ait été formulée d'abord par Naseby, puis par Kinnaird ? C'était à Jolly de la faire, étant donné l'indisponibilité du capitaine Folsom, mais il ne voulait pas trop attirer l'attention sur lui. Cependant, sans aucun doute, ce fut lui qui inspira la démarche. Ayant remarqué combien les bords de la voile étaient glissants, il s'arrangea pour que Benson grimpât le long de la corde juste avant lui. Rappelez-vous, il faisait très noir et Jolly distinguait à peine la tête de Benson, se détachant sur le faisceau de lumière sortant de la passerelle. Une secousse sur la corde fit perdre l'équilibre à Benson, qui parut tomber sur la tête de Jolly, mais parut seulement. Le fort craquement que je perçus, une fraction de seconde après l'arrivée du corps de Benson en bas, ne fut pas causé par la tête heurtant la glace, mais par Jolly qui écarta cette tête d'un coup de pied. Vous êtes-vous fait mal aux orteils, Jolly ?

— Vous êtes fou, dit-il machinalement. Il n'y a là que des absurdités. Même si c'était vrai, d'ailleurs, vous ne pourriez rien prouver.

— C'est ce que nous allons voir. Jolly prétendit que Benson était tombé sur lui. Il se jeta même sur la glace et se cogna la tête pour donner plus de vraisemblance à son histoire. Notre ami ne néglige aucun détail !... J'entendis le choc, mais il feignit seulement l'évanouissement. Il se remit un peu trop vite et trop facilement quand il se rendit à l'infirmerie. C'est là qu'il commit sa première faute, qui m'orienta vers lui... et aurait dû me faire prévoir une attaque dirigée contre moi. Vous étiez là, commandant.

— Je n'ai rien remarqué, dit Swanson d'un ton amer. Continuez.

— À l'infirmerie, Jolly trouva Benson couché. Il vit seulement une couverture et un gros pansement, couvrant l'arrière de la tête. Pour

Jolly, ç'aurait pu être n'importe qui, puisqu'il faisait très noir au moment de l'accident. Que dit-il, pourtant ? Je me rappelle ses paroles exactes : « Bien sûr, bien sûr. C'est « ça ! Il est tombé sur moi, n'est-ce pas ? » *Il ne pensa même pas à demander de qui il s'agissait*, question naturelle en pareil cas. Il savait à quoi s'en tenir, et pour cause !

— Oui, il savait, dit Swanson en lançant à Jolly un regard d'acier, qui montrait qu'à présent il était convaincu. Vous avez raison, docteur Carpenter. Il savait.

— Il s'en prit alors à moi. Je ne peux rien prouver, bien entendu. Mais il était là quand je vous ai demandé où se trouvait la soute médicale ; il nous suivit subrepticement, Henry et moi, et décrocha le loquet du panneau. L'opération ne réussit pas aussi bien que la précédente. Cependant, le lendemain, Jolly a encore essayé d'empêcher le transport de Bolton à bord. Mais vous lui avez imposé votre volonté.

— J'avais raison, observa Jolly, d'un ton étrangement calme. Bolton est mort.

— Il est mort, répondis-je, mais parce que vous l'avez assassiné, et pour ce seul fait vous êtes certain d'être pendu. À des fins que j'ignore, Jolly avait décidé d'arrêter le *Dolphin* ; de ralentir sa marche, tout au moins. Il avait besoin, je pense, d'un délai d'une heure ou deux. Il conçut donc l'idée d'allumer un petit incendie, juste de quoi nous inquiéter et provoquer un arrêt passager du réacteur. Comme emplacement, il choisit la machine, seul endroit où il pouvait laisser tomber furtivement quelque chose, qui y resterait dissimulé pendant plusieurs heures, si c'était nécessaire, dans la masse des tuyauteries. À l'infirmerie, il fabriqua une sorte de fusée à retardement, produisant beaucoup de fumée et peu de flammes – notre ami est un spécialiste, et les combinaisons d'acides et de produits chimiques capables d'obtenir ce résultat ne manquent pas. Il fallait un prétexte pour passer au-dessus de la machine au milieu de la nuit, quand le compartiment serait pratiquement désert. Jolly arrangea ça également. Il peut tout arranger. Il est vraiment très intelligent, si c'est aussi une bien vilaine canaille.

« Dans la soirée qui précéda l'incendie, le bon Samaritain fit la tournée de ses malades. Je l'accompagnai. Il vit Bolton, au laboratoire nucléaire ; or, pour s'y rendre, il faut nécessairement passer au-dessus de la machine. Un marin veillait les malades. Jolly lui prescrivit de l'avertir, à n'importe quelle heure, si Bolton allait plus mal. Il fut appelé. J'ai vérifié avec le personnel de la machine. L'ingénieur mécanicien de quart et deux autres hommes se trouvaient dans la chambre de manœuvre, mais un homme qui effectuait un graissage régulier vit, vers une heure trente, passer Jolly. Celui-ci saisit l'occasion pour laisser tomber sa petite fusée. Il n'avait pas prévu que

le joujou tomberait près du revêtement imprégné d'huile et qu'il dégagerait suffisamment de chaleur pour mettre le feu à celui-ci. »

Swanson regarda Jolly longuement et froidement, puis il se tourna vers moi :

« Quelque chose m'échappe, docteur Carpenter. Jolly ne pouvait dépendre d'un coup de téléphone. Il n'est pas homme à laisser quelque chose au hasard.

— Effectivement, dis-je. Dans le réfrigérateur de l'infirmerie, je conserve une pièce à conviction pour Old Bailey : une feuille d'aluminium, libéralement couverte d'empreintes digitales de Jolly. Il y reste des traces d'onguent. Jolly plaça cette feuille sur l'avant-bras brûlé de Bolton ce soir-là, après lui avoir fait une piqûre anesthésiante, car le blessé souffrait terriblement. Mais, avant d'étendre l'onguent, Jolly mit une couche de chlorure de sodium, notre sel vulgaire. L'anesthésique, il le savait, devait exercer son effet pendant trois ou quatre heures. À ce moment, il le savait aussi, la chaleur du corps aurait fait fondre l'onguent, amenant le sel en contact direct avec la chair à vif. Bolton pousserait des cris d'agonie. Vous vous imaginez ce que ce fut : une masse de chair à vif couverte de sel ? Bolton en mourut, peu après. Notre ami est vraiment un bon Samaritain, n'est-ce pas ?

« Tel est Jolly ! Par parenthèse, vous pouvez faire abstraction de tous les actes d'héroïsme qu'il accomplit pendant l'incendie. Bien entendu, il désirait survivre, comme nous tous. La première fois qu'il se rendit dans la machine, il y faisait beaucoup trop chaud à son goût, aussi se coucha-t-il sur le parquet et se laissa-t-il transporter à l'air frais. Plus tard...

— Il ne portait pas de masque, objecta Hansen.

— Il l'enleva. Vous pouvez retenir votre respiration pendant dix ou quinze secondes, Jolly le peut aussi. Plus tard, quand il fit preuve d'héroïsme, ce fut parce que les conditions qui régnaient dans le compartiment de la machine étaient devenues meilleures qu'avant... et parce que cela lui donnait droit à un appareil respiratoire. Au cours de la nuit, il aspira plus d'air frais que n'importe lequel d'entre nous. Peu lui importe que quelqu'un, à cause de lui, meure dans des souffrances atroces, mais il est bien décidé à ne pas souffrir lui-même, sauf nécessité absolue. N'ai-je pas raison, Jolly ? »

Il ne répondit pas.

« Où sont les films ?

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, fit-il d'une voix calme, sans expression. Devant Dieu, j'ai les mains nettes.

— Que dites-vous de vos empreintes digitales, relevées sur la feuille où il y a du sel ?

— N'importe quel médecin peut se tromper.

— Vous appelez ça se tromper !... Où sont-ils, ces films, Jolly ?

— Ah ! bon sang, laissez-moi tranquille ! fit-il d'un ton las.

— Comme vous voudrez. Commandant, trouvez quelque endroit sûr pour enfermer ce personnage.

— Certainement, répondit Swanson. Et je l'y conduirai moi-même.

— Personne ne conduira personne ! » dit soudain Kinnaird.

Il me regardait d'une façon dont je ne m'inquiétai guère, pas plus que de l'objet qu'il tenait à la main : un Mauser de bien vilain aspect ! L'arme semblait avoir poussé à son poing et était pointée entre mes yeux.

XIII

« Du beau, du très beau travail de contre-espionnage, Carpenter, murmura Jolly. La fortune de guerre change bien rapidement, mon vieux ! Mais vous ne devriez pas être surpris. Vous n'avez rien trouvé qui compte vraiment, mais vous commenciez quand même à passer les bornes. Ne commettez aucune folie. Kinnaird est un des meilleurs tireurs que je connaisse – et vous remarquerez qu'il est placé stratégiquement de manière à couvrir toutes les personnes présentes. »

Avec son mouchoir, il épongea délicatement sa bouche, toujours saignante, vint derrière moi et me passa rapidement les mains le long du corps.

« Même pas d'arme, ma parole ! Vous ne vous êtes vraiment pas préparé, Carpenter ! Tournez-vous, s'il vous plaît, pour présenter le dos au revolver de Kinnaird. »

J'obéis, il sourit, puis me frappa deux fois au visage. Du dos de la main droite, puis de la main gauche. Je titubai, mais ne tombai pas. Je sentis un goût de sang.

« Ne croyez pas que j'agisse dans un accès de colère, dit-il avec satisfaction. Je vous ai frappé délibérément, avec préméditation. Et cela m'a fait plaisir.

— Le meurtrier était donc Kinnaird, dis-je lentement. C'est lui qui maniait l'arme.

— Je ne voudrais pas prendre tout le mérite pour moi, observa Kinnaird. Disons que cela s'est fait de compte à demi.

— C'est vous qui êtes allé chercher la capsule. Voilà pourquoi vous avez de si graves gelures à la figure.

— Je me suis perdu. J'ai cru ne jamais retrouver cette sacrée station.

— Jolly et Kinnaird ! dit Jeremy d'un air étonné. Jolly et Kinnaird ! Vos propres camarades !... Assassins !

— Silence ! ordonna Jolly. Kinnaird, ne répondez pas aux questions. Contrairement à Carpenter, je n'éprouve aucune satisfaction à exposer mon *modus operandi* et à expliquer combien je me suis montré intelligent. Comme vous l'avez remarqué, Carpenter, je suis un homme d'action. Commandant Swanson, voulez-vous décrocher ce téléphone et ordonner au poste central de faire surface, puis de gouverner au nord.

— Vous devenez bien entreprenant, Jolly, dit calmement Swanson. Vous n' imaginez pas que vous allez kidnapper un sous-marin !

— Kinnaïrd, visez le ventre de Hansen. Quand j' arriverai à cinq, appuyez sur la détente. Un, deux, trois... »

Swanson leva à demi la main, pour reconnaître sa défaite, alla au téléphone, donna les ordres nécessaires et revint, debout, près de moi. Il me regarda, sans respect ni admiration. Je jetai un coup d' œil sur les autres. Jolly, Hansen et Rawlings étaient debout ; Zabriski restait sur sa chaise, le numéro du *Dolphin Daze* sur les genoux ; tous les autres étaient assis autour de la table, Kinnaïrd bien dégagé, le revolver au poing. Personne ne pensait à tenter quelque action héroïque. Tous étaient bien trop choqués, trop stupéfaits, pour penser à quoi que ce fût.

« Kidnapper un sous-marin serait fort intéressant, et certainement très profitable, commandant, dit Jolly. Mais je connais mes limites. Non, mon vieux, nous allons simplement vous quitter. À quelques milles d' ici se trouve un navire de guerre, avec un hélicoptère sur le pont arrière. Dans un moment, commandant, vous enverrez, sur une certaine fréquence, un message indiquant notre position. L' hélicoptère viendra nous prendre. Même si vos machines avariées pouvaient soutenir l' allure, je ne vous conseillerais pas de poursuivre ce bateau, dans l' intention de le torpiller, ou de commettre quelque acte aussi dramatique. D' abord vous ne pouvez prendre la responsabilité de déclencher une guerre nucléaire ; ensuite vous ne parviendrez pas à rejoindre un tel bâtiment. Vous ne réussirez même pas à l' apercevoir. Même en ce cas improbable, cela n' aurait pas d' importance : il ne porte aucune marque, de nationalité.

— Où sont les films ? demandai-je.

— Ils sont déjà à bord de ce navire de guerre.

— Où ça ? demanda Swanson. Comment, au nom du Ciel, cela serait-il possible ?

— Désolé, mon vieux ! Je le répète, je ne parle pas à tort et à travers, comme Carpenter. Un professionnel, mon cher commandant, ne donne jamais aucune indication sur ses méthodes.

— Vous vous en êtes donc débarrassés, dis-je d' un ton amer.

— Je ne vois pas ce qui aurait pu nous en empêcher. Les crimes ne se retournent pas toujours contre leur auteur.

— Huit hommes assassinés ! Huit !... Et vous admettez là, joyeusement, que vous portez la responsabilité de la mort de ces huit hommes !

— Non pas joyeusement ! Je suis un professionnel, et un professionnel ne tue jamais sans nécessité. Cette fois, la nécessité commandait le meurtre. Voilà tout.

— Vous venez d' utiliser le mot « professionnel » pour la seconde

fois, dis-je lentement. Je me suis donc trompé sur un point. Vous n'avez pas été soudoyé après la formation de l'équipe de Zébra. Vous êtes depuis longtemps dans le métier – vous avez trop de capacité pour qu'il n'en soit pas ainsi.

— Quinze ans, mon vieux, répondit calmement Jolly. Kinnaird et moi formions la meilleure équipe de Grande-Bretagne. Nous ne pourrions malheureusement plus agir dans ce pays, j'imagine que nos talents exceptionnels seront employés ailleurs.

— Vous avouez donc tous ces meurtres ? » demandai-je.

Il me regarda avec un air étonné.

« Drôle de question, Carpenter. Bien sûr. Je vous l'ai déjà dit. Pourquoi ?

— Et vous, Kinnaird ? »

Il me jeta un regard soupçonneux.

« Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Répondez à ma question et je répondrai à la vôtre. »

Du coin de l'œil, je vis que Jolly m'observait avec attention. Très sensible à l'atmosphère, il sentait que quelque chose n'allait plus.

« Vous savez très bien que je l'ai fait, dit froidement Kinnaird.

— Nous y voilà donc. En présence de douze témoins vous venez, tous les deux, d'avouer vos crimes. Vous n'auriez pas dû le faire, voyez-vous. Maintenant je vais répondre à votre question, Kinnaird. J'avais besoin d'une confession orale de votre part, car, en dehors de la feuille d'aluminium et de quelque chose dont je parlerai dans une minute, nous ne possédons de preuve positive contre aucun de vous deux. Désormais nous avons vos aveux. Vos grands talents ne seront pas utilisés ailleurs, j'en ai peur. Vous ne verrez jamais cet hélicoptère, ni ce navire de guerre. Vous finirez au bout d'une corde.

— Qu'est-ce que vous racontez là ! fit Jolly, avec mépris, mais aussi avec une inquiétude cachée. Quel bluff désespéré essayez-vous de jouer à la dernière minute, Carpenter ? »

Je ne relevai pas le propos.

« J'étais aussi sur la piste de Kinnaird depuis une soixantaine d'heures, Jolly. Mais j'ai dû procéder de cette façon. Si vous n'aviez pas cru l'emporter, vous n'auriez jamais avoué vos crimes. C'est maintenant chose faite.

— Ne tombez pas dans le panneau, mon vieux, dit Jolly à Kinnaird. C'est du bluff. Il n'a jamais soupçonné que vous étiez dans le coup.

— En comprenant que vous étiez un des meurtriers, Jolly, j'acquis la quasi-certitude que Kinnaird était l'autre. Vous partagiez la même baraque et, à moins d'être éliminé ou drogué, il devait participer à l'affaire. Quand Naseby courut à la baraque de la radio pour vous alerter, la porte n'était pas du tout coincée. Vous poussiez contre elle de toutes vos forces, pour créer l'impression qu'elle était fermée

depuis des heures et que de la glace s'était formée.

« Dans le même ordre d'idées, le jeune Grant, le second opérateur, n'était pas de mèche avec vous. Il fallait donc le réduire au silence. C'est ce que vous avez fait. Quand j'eus compris que c'était vous le coupable, je suis allé avec Rawlings déterrer Grant. Il portait une forte contusion à la nuque. Il vous a surpris à un certain moment, ou s'est réveillé quand vous avez tué un des hommes du major Halliwell. Vous l'avez assommé, sans prendre la peine de l'achever, car vous étiez sur le point de mettre le feu à la baraque. Il devait y brûler. Mais vous aviez compté sans le capitaine Folsom, qui entra dans la baraque et l'en tira vivant.

« Ce fut un coup très dur pour vous, n'est-ce pas, Jolly ? Il avait perdu connaissance, mais, en la retrouvant, il risquait de tout révéler. Vous ne pouviez cependant l'achever, sans plus. Le dortoir était rempli de malades, dont la plupart ne pouvaient dormir à cause de leurs brûlures. Quand nous arrivâmes sur la scène, la situation devint désespérée pour vous. Grant était sur le point de reprendre connaissance. Vous prîtes un risque. Rappelez-vous combien je fus surpris en constatant que vous aviez dépensé toute ma morphine ? Je me demandais ce que vous aviez pu en faire. Je le sais maintenant. Vous avez fait à Grant une injection de morphine, en vous arrangeant pour qu'elle fût mortelle. Exact ?

— Vous êtes plus intelligent que je ne le pensais, répondit-il tranquillement. Peut-être vous ai-je mal jugé. Mais cela ne fait aucune différence, mon vieux.

— Je me le demande. Puisque je connaissais la complicité de Kinnaïrd, pourquoi, à votre avis, ai-je laissé se créer une situation où vous paraissiez avoir le dessus ? »

— Paraître n'est sans doute pas le mot qui convient. Par ailleurs, il est facile de vous répondre. Vous ignoriez que Kinnaïrd avait une arme.

— Vraiment ? Êtes-vous sûr que cette chose fonctionne, Kinnaïrd ?

— Ne posez pas de telles questions, dit Kinnaïrd avec mépris.

— Je me le demandais, dis-je doucement. Je pensais que l'essence du tracteur pouvait avoir dissous l'huile de graissage. »

Jolly s'approcha de moi, la figure crispée.

« Vous savez cela aussi ? Où voulez-vous en venir, Carpenter ?

— En fait, c'est le commandant Swanson qui a trouvé le revolver dans le réservoir. Vous l'y avez laissé parce que vous prévoyiez que vous seriez soumis à un bon nettoyage et à un examen médical, lors de votre arrivée à bord, et que l'arme risquait alors d'être découverte. Mais un meurtrier – un professionnel, Jolly – ne se sépare jamais de son arme, à moins d'y être forcé. Vous iriez le reprendre si la moindre chance s'offrait, je le savais. J'ai donc remis le revolver dans le

réservoir.

— Vous avez fait ça ! s'écria Swanson que je n'avais jamais vu si près de la colère. Et vous ne m'en avez pas parlé ?

— J'aurais dû. C'était après m'être orienté vers vous, Jolly. Je n'étais pas absolument sûr que vous eussiez un complice, mais je pensais que, si vous en aviez un, ce devait être Kinnaird. Je remis donc le revolver dans le réservoir au milieu de la nuit et je m'assurai que vous n'approchiez du tracteur à aucun moment. Mais l'arme disparut le lendemain, quand tout le monde descendit sur la banquise pour prendre l'air. C'était la preuve que vous aviez bien un complice. Ma raison véritable, cependant, était que, sans ce revolver, vous n'auriez jamais parlé. Vous avez parlé et tout est fini. Kinnaird, posez ce revolver sur la table.

— Assez de bluff ! répondit-il en me visant.

— Une dernière chance, Kinnaird. Écoutez bien ce que je vais dire. Déposez ce revolver sur la table ou, dans vingt secondes, vous aurez besoin des soins d'un médecin. »

Il dit un mot qu'on ne peut imprimer.

« Tant pis pour vous ! Rawlings, vous savez ce que vous avez à faire. »

Toutes les têtes se tournèrent vers Rawlings, qui s'appuyait nonchalamment à la cloison, les mains croisées devant lui. Kinnaird regarda aussi et le Mauser suivit la direction de ses yeux. À ce moment, un coup de feu claqua, la sèche détonation d'un Mannlicher-Schoenauer. Kinnaird poussa un cri, le revolver tomba de sa main fracassée. Zabriski, tenant d'une main mon pistolet automatique, de l'autre l'exemplaire du *Dolphin Daze*, avec un trou noir au centre, contempla son œuvre avec satisfaction.

« C'est bien ce que vous désiriez, Doc ? demanda-t-il.

— De l'excellente besogne ! »

Rawlings ramassa le Mauser et le pointa vers Jolly.

« À quatre pieds de distance, Zabriski ne pouvait manquer son but. » Il fouilla dans sa poche, en tira un rouleau de bandages et le jeta à Jolly. « Nous avions prévu qu'on pourrait en venir là et avons tout préparé. Le docteur Carpenter a dit que votre copain allait avoir besoin des soins d'un médecin. C'est bien le cas. Vous êtes médecin. Débrouillez-vous.

— Faites-le vous-même ! » grinça Jolly.

Plus de « mon vieux ! ». La jovialité avait disparu à tout jamais.

Rawlings regarda Swanson.

« Commandant, je vous demande l'autorisation de frapper le docteur Jolly sur la tête avec ce vieux petit revolver.

— Accordé », répondit Swanson, d'un air heureux.

Mais ce genre de persuasion ne fut pas nécessaire. Jolly défit le

rouleau en jurant.

Le silence régna, tandis qu'il faisait un pansement, fort peu soigné, à la main de Kinnaird.

« Je ne comprends toujours pas comment Jolly a pu se débarrasser du film, dit enfin Swanson.

— Ce fut très facile. Dix minutes de réflexion et vous comprendrez. Ils attendirent que nous fussions sortis de dessous la banquise, enfermèrent les films dans un sac étanche, y attachèrent un marqueur teintant l'eau en jaune, et placèrent le tout dans le tube à expulser les détrit. Rappelez-vous qu'ils avaient visité le bord et étaient passés par la cuisine. Cependant l'idée de ce moyen leur fut probablement soufflée par un spécialiste des sous-marins. Je postai Rawlings en surveillance aux premières heures de la matinée. Il vit Kinnaird entrer à la cuisine vers quatre heures trente. Peut-être désirait-il seulement un sandwich au jambon. Mais il avait le sac en entrant et ne l'avait plus en sortant. Le sac doit flotter à la surface et le marqueur teinter en jaune des milliers de mètres carrés. Le navire de guerre doit avoir calculé la route la plus courte entre Zébra et l'Écosse et doit se trouver à quelques milles du point où nous sommes sortis de la banquise. Il aurait probablement repéré l'objet sans l'hélicoptère, mais celui-ci rend la chose plus certaine.

« Soit dit incidemment, je n'ai pas dit la vérité en déclarant que j'ignorais les raisons qu'avait Jolly de nous retarder. Ces raisons, je les connais depuis le début. Jolly avait été prévenu que le navire de guerre ne pouvait atteindre notre point de sortie avant un moment donné, et il était vital de nous retarder jusque-là. Jolly a même eu l'impudence de s'enquérir auprès de moi du moment où nous quitterions la banquise. »

Jolly tourna vers moi un visage dénué de bienveillance.

« Vous l'emportez, Carpenter, et sur toute la ligne. Mais vous avez perdu sur le seul point vraiment important. Les Russes ont les films, ceux qui montrent, vous l'avez dit vous-même, l'emplacement de presque toutes les bases américaines de missiles. Et seul cela comptait. Dix millions de livres sterling n'auraient pu acheter cette information. Nous l'avons eue, nous ! » Il eut un sourire farouche. « Sans doute avons-nous perdu, Carpenter. Mais nous sommes des professionnels. Nous avons rempli notre mission.

— Les Russes ont les films, c'est exact, dis-je. Mais je donnerais un an de ma solde pour voir la tête des gens qui les développeront. Écoutez-moi bien, Jolly. Votre raison principale, en essayant d'éliminer Benson et moi, n'était pas tant d'avoir le dernier mot au sujet du transfert de Bolton et de pouvoir ainsi nous retarder. Votre raison capitale était que vous vouliez rester le seul médecin disponible pour passer aux rayons X la cheville de Zabrinkski et lui enlever son

plâtre. En fait, tout tournait autour de cela, rien d'autre ne comptait. Voilà pourquoi vous tentâtes de me paralyser, en apprenant que je comptais procéder moi-même à cette opération le lendemain matin. Ce fut le seul moment où vous fûtes au-dessous de votre classe, mais vous deviez être, je pense, au bord de la panique. En tout cas, la chance vous favorisa.

« Vous avez enlevé le plâtre il y a deux jours, ainsi que les films que vous y aviez cachés, dans une toile cirée, quand vous avez soigné Zabriski, le premier soir de notre arrivée à Zébra. Une cachette idéale ! Vous auriez pu utiliser les pansements des brûlés, mais l'idée du plâtre était géniale.

« Malheureusement pour vous et pour vos amis, j'avais enlevé le plâtre la nuit précédente, et pris les films, en les remplaçant par d'autres. C'est, soit dit incidemment, la seconde pièce à conviction que j'ai contre vous. Vos empreintes digitales et celles de Kinnaird s'y étalent splendidement. Avec la feuille d'aluminium et vos aveux, cela vous garantit la potence. La potence et l'échec, Jolly. Vous ne méritez même pas le titre de professionnel. Vos amis ne verront jamais ces films. »

Proférant des mots incompréhensibles, le visage tordu par la rage, Jolly, sans se soucier des deux armes braquées sur lui, se jeta sur moi. Il n'avait fait que deux pas lorsque la crosse du revolver de Rawlings l'atteignit, non sans rudesse, sur le côté de la tête.

Il s'écroula, comme si le pont de Brooklyn était tombé sur lui.

« Jamais je n'ai rien fait qui m'ait causé plus de plaisir, dit nonchalamment Rawlings. Sauf peut-être quand j'ai pris, avec la caméra du docteur Benson, les négatifs que j'ai remis au docteur Carpenter, qui les a mis dans la toile cirée.

— Qu'est-ce que les négatifs représentaient ? demanda Swanson.

— Toutes les pin-ups de l'infirmerie, répondit Rawlings, avec un sourire heureux. L'ours Yogi, le canard Donald, Pluto, Mathurin, Blanche-Neige et les sept nains – je les ai tous pris. Chaque image est une œuvre d'art garantie, en magnifique technicolor. Moi aussi, comme le docteur Carpenter, je donnerais bien un an de ma solde pour voir la tête des gens qui développeront ces films. »